IL A ÉTÉ IMPRIMÉ

Quinze exemplaires numérotés sur papier vergé

à la forme d'Arches.



LE MARQUIS RENE DE GIRARDIN

D'après un dessin de Frédéric Mayer. Collection du marquis de Girardin.

LE DERNIER AMI DE J.-J. ROUSSEAU

LE MARQUIS RENÉ DE GIRARDIN

(1735-1808)

D'APRÈS DES DOCUMENTS INÉDITS

PAR

ANDRÉ MARTIN-DECAEN

PRÉFACE D'ANDRÉ HALLAYS

Ouvrage orné de douze gravures

PARIS
LIBRAIRIE ACADÉMIQUE
PERRIN ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS
35, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 35
1912

Au Marquis Fernand de GIRARDIN

Je dédie cette simple étude sur son aïeul.

PRÉFACE

Le marquis de Girardin avait élevé ses enfants selon l'*Émile*, dessiné les jardins d'Ermenonville selon la *Nouvelle Héloïse*, conçu la souveraineté du peuple selon le *Contrat social*. Il donna l'hospitalité à son maître et lui éleva un tombeau. Ce fut le parfait disciple de Jean-Jacques, bon gentilhomme, d'ailleurs, dévoué au roi et dont les enfants servaient dans l'armée. Les leçons du philosophe le préparèrent à souhaiter comme tant d'autres, de grandes réformes : il gémit des désordres et des abus, plaignit la misère des campagnes.

partagea la colère de tous les propriétaires terriens contre les chasses royales ou princières. Aussi salua-t-il avec joie la réunion des États généraux ; mais, tout de suite, survinrent de cruelles désillusions. D'abord il confia sa déception aux marges des livres de son cher Rousseau, puis se rendit dans les clubs afin d'expliquer au peuple qu'il se méprenait sur la vraie pensée de Jean-Jacques, qu'il était dupe d'une fausse exégèse. En quoi il avait raison; mais le peuple n'avait point tort : tout est dans Rousseau. Un jour, lui qui possédait dans son parc la sépulture du grand homme, il se vit dénoncé ! Ses fils furent arrêtés, sa fille fut emprisonnée, lui-même et sa femme furent gardés à vue dans le château d'Ermenonville ; les patriotes saccagèrent jardins et fabriques, et la « pyramide des poètes bucoliques » fut jetée par terre comme un simple emblème de la tyrannie.

Thermidor sauva le marquis et sa famille ; mais la nation réclama les restes de Rousseau pour les porter au Panthéon. Girardin ne pouvait plus habiter Ermenonville, d'où la grande ombre était désormais exilée. Il alla demeurer chez un de ses amis et y mourut en 1808. Il ne pensait plus sans doute, comme vingt ans auparavant, que la justice et la raison gouverneraient un jour les choses humaines ; mais sa foi en Rousseau n'en avait pas été ébranlée.

On trouvera dans ce petit livre le tableau des illusions et des déboires de cet honnête idéologue. On y trouvera aussi des détails intéressants sur les derniers jours de Rousseau, et une relation de sa mort — la plus complète, je crois, qui ait jamais paru — d'après les récits des Girardin, de Le Bègue de Presle, de l'architecte Paris et de l'abbé Brizard. Enfin M. André Martin-Decaen a ajouté quelques renseignements nouveaux

et lamentables à ce qu'on savait déjà de la vieillesse de Thérèse.

De tout cela les « Rousseauistes » feront leur profit.

Je ne suis pas « Rousseauiste », si ce vocable hideux implique une connaissance spéciale des écrits et de la vie de Rousseau. Je ne me mêlerais donc pas de louer l'ouvrage de M. Martin-Decaen, s'il était une simple « contribution » à la biographie de Jean-Jacques. Mais, en outre, il contient une description et une apologie des jardins d'Ermenonville, cette œuvre charmante qu'inspira le génie de Rousseau et que réalisa le goût du marquis de Girardin. La description semblera peut-être un peu sommaire ; mais l'auteur a pensé avec raison que les jolies images dont son livre est illustré, décideront les lecteurs à aller se promener à Ermenonville : le Valois n'est pas au bout du monde ! Quant à l'apologie

elle est juste, touchante et opportune. M. Martin-Decaen parle de « son petit village d'Ermenonville » avec une gentille émotion, sans trop insister, sachant que, après Gérard de Nerval, il ne reste pas grand'chose à dire des exquises beautés du pays de Sylvie. Mais il était bon qu'une voix s'élevât aujourd'hui en faveur des délicieux jardins du XVIIIe siècle.

Sans doute le jardin régulier celui que Le Nôtre a porté au plus haut point de perfection, est un des chefs-d'œuvre de l'esprit classique. Ses lignes s'accordent à merveille avec les architectures des palais et des hôtels que bâtirent les Le Vau, les Mansart, les Boffrand, les Gabriel. Et ce furent des Vandales ceux qui, aux XVIIIe et XIXe siècles, sacrifiant à la mode, remplacèrent les parterres et les allées symétriques par des jardins anglais ou chinois. Il ne faudrait pas cependant que, par une injuste réaction, la

considérations théoriques sur l'art des jardins — « que quand bien même un mélange aussi disparate pourrait offrir quelques beautés dans les détails, jamais dans son ensemble, il ne pouvait être ni naturel, ni vraisemblable ». Sa principale étude fut de « composer des paysages ». Il mit à profit les leçons que lui donnaient les peintures de Nicolas Poussin, du Lorrain, de Watteau, de Fragonard pour réaliser au vrai une suite de tableaux : l'aspect s'en est modifié depuis plus d'un siècle, mais l'aménagement des perspectives, le dessin des allées, le choix des plantations y trahissent toujours le goût d'un artiste raffiné. Le lac et l'île des Peupliers, la prairie « arcadienne », et surtout le Désert forment des sites d'une admirable poésie.

Veut-on savoir d'où pouvait venir à un disciple de Rousseau la témérité d'embellir ainsi la nature, il faut ouvrir la *Nouvelle*

Héloïse et relire la longue lettre où Saint-Preux décrit à Milord Édouard le bosquet de Clarens. « Vous ne voyez rien d'aligné, dit M. de Wolmar, rien de nivelé; jamais le cordeau n'entra dans ce lieu; la nature ne plante rien au cordeau; les sinuosités dans leur feinte irrégularité sont ménagées avec art pour prolonger la promenade, cacher les bords de l'île, et en agrandir l'étendue apparente, sans faire des détours incommodes et trop fréquents. » Saint-Preux en écoutant ces paroles ne peut s'empêcher de trouver assez bizarre qu'on prenne tant de peine « pour se cacher de celle qu'on a prise; n'aurait-il pas mieux valu n'en pas prendre? » A quoi Julie fait cette réponse qui fonde sur une bien jolie subtilité toute l'esthétique du jardin irrégulier : « Malgré tout ce qu'on vous a dit, vous jugez du travail par l'effet, et vous vous trompez. Tout ce que vous voyez sont

des plantes sauvages ou robustes qu'il suffit de mettre en terre, et qui viennent ensuite d'elles-mêmes. D'ailleurs, la nature semble vouloir dérober aux yeux des hommes ses vrais attraits, auxquels ils sont trop peu sensibles, et qu'ils défigurent quand ils sont à leur portée ; elle fuit les lieux fréquentés ; c'est au sommet des montagnes, au fond des forêts, dans des îles désertes, qu'elle étale ses charmes les plus touchants. Ceux qui l'aiment et ne peuvent aller la chercher si loin, sont réduits à lui faire violence, à la forcer en quelque sorte à venir habiter avec eux, *et tout cela ne peut se faire sans un peu d'illusion.* » A Ermenonville l'illusion est exquise.

Le Nôtre avait traité la nature comme un motif d'architecture ; les jardiniers du temps de Louis XVI la traitèrent comme un thème de rêverie. Par toutes sortes de signes dont celui-là est le plus évident, les

jardins irréguliers annoncent l'avènement du romantisme, et voilà le secret du discrédit où ils sont aujourd'hui tombés.

Je ne trouve pas que cela soit très raisonnable. Nous n'exagérerons jamais le prix de la tradition classique ; mais, avant tout, redoutons l'esprit de système et aimons notre plaisir ; comme tous les arts, celui des jardins n'est qu'un divertissement. Lisons l'Oraison funèbre de Condé, mais qu'il nous soit permis de lire aussi les *Rêveries d'un promeneur solitaire*. Après avoir contemplé les nobles symétries de Chantilly, nous voulons goûter la grâce pittoresque d'Ermenonville.

« Je ne demande, dit M. Maurice Barrès, qu'à descendre des forêts barbares et qu'à rallier la route royale, mais il faut que les classiques à qui nous faisons soumission, nous accordent les honneurs de la guerre

et qu'en nous enrôlant sous une discipline parfaite, ils nous laissent nos riches bagages et nos bannières assez glorieuses. »

André Hallays.

J'ai pu faire le travail qu'on va lire, grâce aux riches archives de la famille de Girardin, qui m'ont été ouvertes avec une confiance et une amitié parfaites, en souvenir des relations anciennes du marquis Ernest de Girardin et de sa famille avec mes parents, en souvenir aussi des services rendus au village d'Ermenonville par mon père comme maire pendant quarante ans. Je tiens donc à remercier le chef actuel de la famille, le marquis Fernand de Girardin, et son cousin le vicomte de Vaulogé. Ce dernier m'a très aimablement communiqué ses documents, hérités du comte Louis de Girardin, marquis de Brégy.

Je rends hommage aussi à Mme la duchesse de Doudeauville qui s'intéresse avec un goût si vif et si éclairé au passé du beau

domaine, où s'écoula son enfance, sans oublier les princes Constantin et Léon Radziwill, qui, très épris des beautés qui leur appartiennent, achèveront de restaurer à Ermenonville toutes les grâces et le pittoresque du XVIII[e] siècle.

Ainsi le présent s'unira harmonieusement au passé. « Cultivons notre jardin, » disait Candide. Est-il, en effet, passe-temps plus doux que de suivre les conseils de René de Girardin et de continuer son œuvre, de parer la nature agreste qui nous environne, comme le berger de Gessner tressait des guirlandes pour sa Chloé.

Je tiens aussi au début de cette étude à supplier humblement MM. les membres de l'Institut de France, qui ont hérité de M[me] Edouard André de la partie la plus romantique des jardins d'Ermenonville, « le Désert », de rendre aux paysages historiques, où rêva Rousseau, leur caractère, leur beauté, qui charmaient le vieux philosophe. Qu'il soit permis d'espérer, que, dans ce

« Désert » (on ne sait pourquoi négligé par Mme André, dont le goût fut par ailleurs si judicieux), les étangs redeviennent de beaux miroirs calmes, les chaos de grès dominent de larges points de vue et que les affreux murs, mutilant la pittoresque campagne, viennent à disparaître.

AVANT-PROPOS

CE QU'ON DISAIT DANS LES JARDINS D'ERMENONVILLE AU PRINTEMPS DE 1780.

Marquise, allons cueillir des roses;
Donnez-moi votre blanche main.
Allons voir le réveil des choses ;
Le printemps rit en ce chemin.
Nos fleurs, peut-être, sont écloses ;
Donnez-moi votre blanche main.

Longeons ce clair ruisseau ; nous verrons ses Naïades,
Et si Pan joue encor sur son gai chalumeau,
Si Vénus vient laver ses mains à nos cascades,
Voyons les laboureurs du champêtre hameau.

Asseyons-nous au banc des « Mères de famille »,
Allons rêver tout près des mânes de Rousseau.
Prenons dans nos filets la carpe qui frétille,
La truite qui se joue au cristal du ruisseau.

Dans ces jardins, madame, il est un hermitage :
Allons donc y railler la superstition ;
Je couvrirai d'un froc votre charmant visage
Et nous rirons ensemble en rustique maison

Venez, si m'en croyez, venez, chère marquise ;
Venez voir ces prés verts, ces champs Élyséens ;
Et nous rendrons nos sens à Nature qui grise.
La Science et l'Amour seront nos entretiens.

Allons sacrifier dans le temple rustique,
Je deviendrai Daphnis et vous serez Chloé ;
Et puis nous danserons auprès d'un chêne antique,
Nous couronnant de pampre et criant : Evohé !

Hier un sage vous dit les lois de l'Univers,
Comment la foudre aussi pouvait être écartée ;
Moi Madame, aujourd'hui, je vous dirai des vers
Et comment Flore fut par le Zéphyr aimée.

> Marquise, allons cueillir des roses,
> Donnez-moi votre blanche main.
> Allons voir le réveil des choses,
> Le printemps rit en ce chemin.
> Nos fleurs, peut-être, sont écloses ;
> Donnez-moi votre blanche main.

LE MARQUIS
RENÉ DE GIRARDIN

CHAPITRE PREMIER

DU MÉTIER DES ARMES AUX PLAISIRS DES ARTS ET AUX TRAVAUX RUSTIQUES
(1735-1766)

C'est une des plus curieuses figures du XVIIIe siècle que celle du marquis Louis-René de Girardin. Très intéressé par l'homme qui a le plus contribué au charme et à la réputation du village où je suis né, j'ai cherché passionnément à connaître les détails de sa vie, et ce fut pour moi un vif plaisir de voir son portrait par Greuze dans le salon de ses descendants directs. Il est représenté assis sous un chêne, en habit de drap, culotte de peau et cravate bouffante, avec, à côté de lui, le chapeau haut de forme

des premières années de la Révolution, à cocarde tricolore. Sur un piédestal qu'entourent des roses, le buste de Jean-Jacques Rousseau se détache d'un fond de paysage d'Ermenonville. Le marquis caresse, d'une main fine et élégante, un chien familier ; ses cheveux grisonnants sont simplement relevés ; il vous regarde de ses larges yeux noirs, avec un sourire détaché : en somme, physionomie de grand seigneur philosophe, très idéologue et très artiste.

Nous verrons en lui, dans toute sa vie, ces trois caractères, le gentilhomme grand seigneur, le mécène curieux et l'artiste passionné pour la beauté des paysages rustiques ; enfin idéologue il le fut assurément, car il adhéra à la « Philosophie » et aux idées nouvelles, avec un enthousiasme, je dirai même une candeur absolue. Mais cette sincérité profonde fait l'originalité et le charme de son caractère.

Les Girardin sont issus d'une ancienne famille florentine émigrée en France, les

Gherardini. Ils ont donné à la monarchie française, au XVIII[e] siècle, un ambassadeur en Turquie, un marin de talent et des magistrats. Le marquis René de Girardin fut le premier à prendre ce nom : son père était Louis-Alexandre Girardin, marquis de Vauvray, seigneur de la Cour des Bois, de Préaux et autres lieux, conseiller-lay au parlement de Paris, ancien maître des requêtes de l'hôtel du roi. La marquise de Vauvray était née Catherine Hatte, fille de messire René Hatte, écuyer, conseiller du roi en ses conseils, greffier des conseils d'État et privé. Hatte était, en outre de ces titres officiels, fermier général et financier. Il avait donné à sa fille une dot de trois cent mille livres, et il laissa à son petit-fils, notre marquis de Girardin, une grosse fortune. La marquise de Vauvray possédait à Paris un grand hôtel de style Louis XIV, dont Blondel dans son « Architecture française » nous a transmis les dessins.

René de Girardin naquit à Paris le 24 février 1735; nous avons peu de documents sur sa jeunesse : il « embrassa la carrière des armes ». « Il y fut obligé, dit un écrivain de la fin du XVIIIe siècle, mais en tempéra l'âpreté par la culture des arts. » « Une âme forte, un esprit juste, ajoute le même Thiébaut de Berneaud[1], une passion très vive pour l'étude le firent remarquer dès sa première jeunesse. » Il fut mousquetaire à la première compagnie en 1754, et en 1755 il obtenait le brevet de capitaine au régiment Royal-Dragons. Il se signala pendant la Guerre de Sept ans, mais, avant la fin de cette guerre, il quitta les armées de Louis XV, pour venir à Lunéville, à la cour de Stanislas Leczinski. Le roi de Pologne, duc de Lorraine, le nomma enseigne de ses Gardes du corps, puis capitaine des mêmes Gardes. Il ne semble pas que le métier militaire ait jamais été la véritable vocation de René de

1. *Voyage à Ermenonville*, p. 172.

Girardin ; mais il garda de son séjour dans les camps, la volonté autoritaire de l'homme habitué au commandement[1].

Il était déjà quelque peu philosophe, tout au moins séduit par les idées nouvelles. S'il dut se plaire dans la petite cour lettrée et artiste de Lunéville, il eut à y défendre Jean-Jacques Rousseau, contre un auteur bien en cour, Palissot, qui dans une comédie, *les Philosophes*, jouée devant Stanislas, représenta Jean-Jacques par un personnage ridicule, marchant à quatre pattes pour retourner à la Nature.

Le 20 avril 1761, le marquis de Girardin épousa, en la paroisse Saint-Jacques de Lunéville, Brigitte-Adélaïde-Cécile Berthelot de Baye, dont le père, le baron de Baye, était depuis longtemps attaché à la personne du roi de Pologne ; il était maréchal des camps et armées de Lorraine. C'était, d'après les souvenirs d'enfance de

1. Il fut nommé brigadier des armées du roi par Louis XVI en 1780.

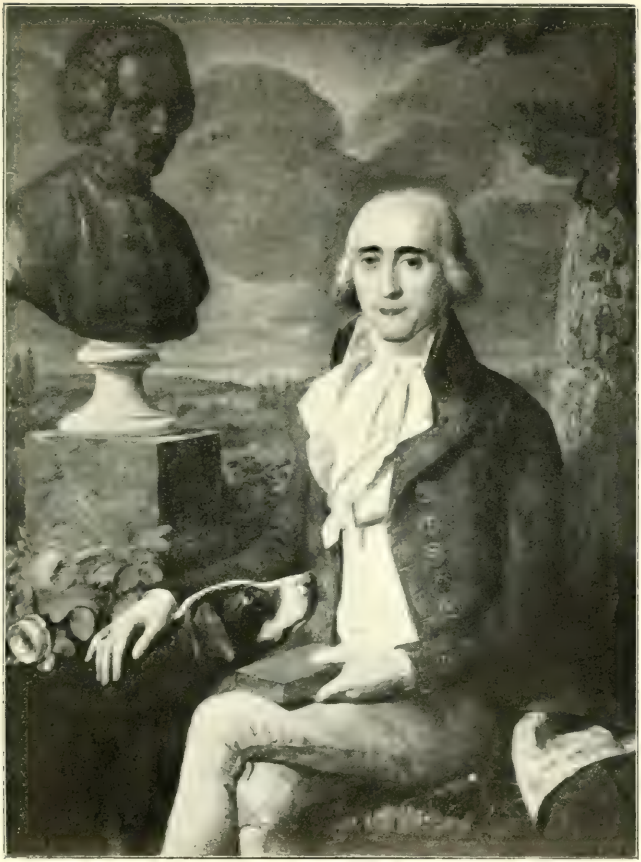
son petit-fils, Stanislas de Girardin, « un petit homme très maigre, très sec, assez bon général ». Stanislas de Girardin, premier enfant de René, fut le filleul de Stanislas Leczinski. Le prince Xavier qui devait être parrain du comte de Provence voulut aussi lui donner son nom, et le futur député à la Constituante porta les prénoms de Stanislas-Xavier, comme le futur roi Louis XVIII. Le roi de Pologne fut très bon et paternel pour son petit filleul : il le recevait dans son cabinet, lui donnait des bonbons, ou le fouet quand l'enfant n'était pas sage [1].

Peut-être fut-ce la comédie de Palissot qui mit en froid Stanislas Leczinski et le marquis de Girardin. Toujours est-il que celui-ci quitta Lunéville pour voyager. Il parcourut l'Italie, traversa l'Allemagne et visita l'Angleterre. Les souvenirs antiques, les galeries de tableaux, et aussi les pay-

1. *Mémoires de Stanislas de Girardin.*

sages de l'Italie, modèles des Poussin et des Lorrain le séduisirent, mais l'Angleterre l'intéressa plus encore. C'était alors le pays des lumières, le pays d'un très grand et très nouveau développement agricole, surtout relativement aux misérables campagnes françaises de la même époque. C'était le pays des belles routes déjà en « macadam », des courses de chevaux et, découverte principale pour notre voyageur, des jardins anglais. René de Girardin, comme beaucoup de Français contemporains, donna dans « l'Anglomanie ». Il faisait toutefois quelques réserves à son admiration pour les Anglais. « Les courses de Newmarket, écrivit-il plus tard, seraient sans doute une extravagance, si elles ne contribuaient à soutenir l'éducation des races de chevaux. Peut-être aussi ont-elles conduit à trop négliger les races utiles pour les races inutiles. Quoi qu'il en soit, c'est une chose digne de la curiosité d'un étranger et un objet de fortune nationale. » Il a laissé des

observations sur le commerce et l'industrie, les ateliers de Birmingham. « J'aime, écrivit-il encore, la situation de Hotwells près de Bristol, mais la ville de Bath réunit nombreuse compagnie. On s'y divertirait davantage s'il y avait comme autrefois moins d'étiquette et de pose. Les hommes cherchent partout à se mettre des cols et des jarretières. » Il admira beaucoup aussi les jardins et les parcs d'Angleterre, le nouvel art de Kent et de Brown, mais toujours avec des réserves et certaines critiques. « Tel est le parc célèbre de Milord Cobham à Stowe. C'est un composé de lieux très beaux et très pittoresques, dont les aspects ont été choisis en différents pays, et dont tout paraît naturel excepté l'assemblage, » écrivit Rousseau dans la *Nouvelle Héloïse ;* ce fut aussi l'avis de Girardin. « Quant aux jardins de Blenheim, disait-il, et de Stowe, ils ont certainement plus de magnificence que de conséquence et de vérité. » Son Ermenonville devait, suivant l'abbé De-



LE MARQUIS RENÉ DE GIRARDIN

D'après le portrait à l'huile de Greuze. Collection du marquis de Girardin.

lille, former un magnifique ensemble [1].

Mais il découvrit près de Birmingham le vrai modèle de ses futurs jardins, le cadre d'églogues qu'il rêvait. C'était un petit domaine, une ferme ornée en Arcadie moderne, des prairies vertes d'Angleterre, animées des travaux champêtres et des paysages délicieusement composés. « Mon Leasowes [1], écrivait-il plus tard, à un de ses parents, vous ne m'en dites rien, de cette composition vraiment charmante et poétique... L'aurait-on gâtée depuis que je ne l'ai vu ; cela pourrait être, car le domaine de l'aimable poète, M. Shenstone, venait de tomber entre les mains d'un nabab. Sans quelque attentat de l'aveugle Plutus contre le dieu du Goût, jamais le charme touchant de Leasowes n'eût manqué la conquête d'un homme sensible. »

1. *Poème des Jardins.*

2. Propriété du poète William Shenstone dont les Églogues furent aussi très goûtées de Girardin. Shenstone avait en quelque sorte traduit ses vers dans son domaine rural.

Ainsi notre voyageur allait observant toutes choses, admirateur ou censeur tour à tour. A côté du philosophe un peu dogmatique, apparaissait l'homme rustique, ou l'artiste et le poète.

Il revint en France, et bientôt, il entreprit de réaliser les projets conçus en voyage : créer des jardins inspirés de ceux d'Outre-Manche, et des sites classiques de la terre italienne, mais d'un genre nouveau et original. En 1766, après la mort de Stanislas Leczinski, il vint s'installer à Ermenonville, C'était la plus belle des terres dont il avait hérité de son aïeul René Hatte.

CHAPITRE II

LA CRÉATION D'ERMENONVILLE

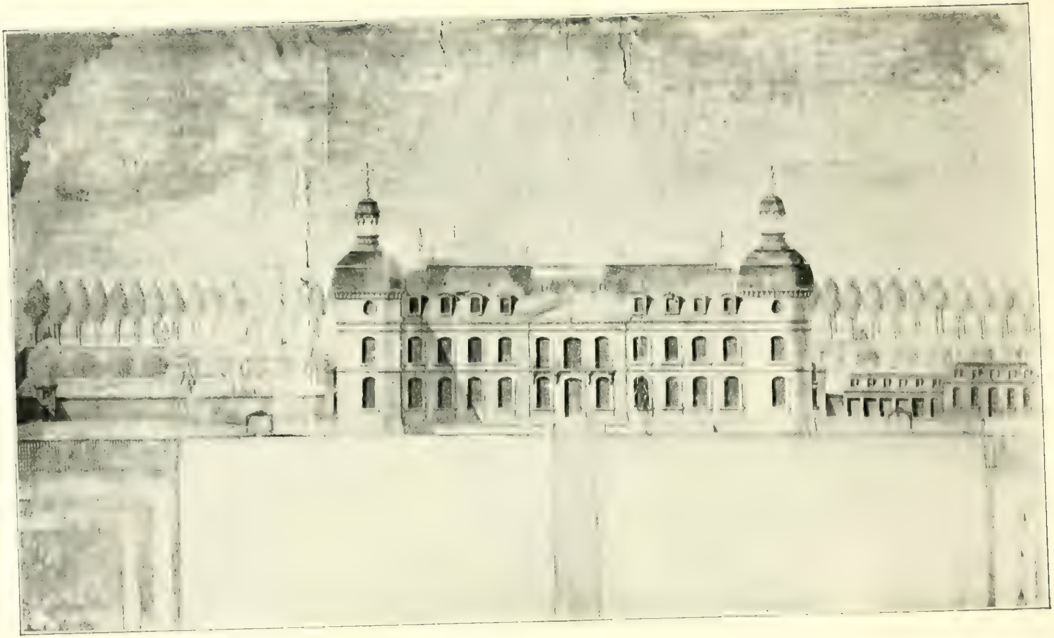
> Cet asile
> Aimable et tranquille,
> Par le bonheur est habité ;
> C'est le riant séjour de la félicité.
>
> GLUCK. *Orphée*, acte III.

L'ex-capitaine des gardes du corps de Lorraine abandonnait alors sa vie de courtisan et de militaire, pour se passionner pour les beautés de la campagne, les grâces touchantes des paysages et les nobles travaux de l'agriculture. Comme nous venons de le voir, sur tout cela, il s'était fait dans ses récents voyages bien des idées et avait conçu maints projets. Il se trouvait d'ailleurs d'accord avec la mode. D'autres Français comme lui découvraient un art des jardins nouveau, à substituer à celui de

Lenôtre, l'art des jardins anglais inventé par Kent, à moins qu'il ne l'ait pris aux Chinois. Là-dessus on discutait ; mais comme Anglais et Chinois étaient deux peuples également à la mode, cela importait peu. D'autres Français aussi découvraient les perfectionnements sociaux et surtout agricoles de l'Angleterre. Mais en tout cela Girardin ne suivait pas la mode, il se trouvait en tête du mouvement ; il contribua plutôt à répandre les goûts nouveaux.

Mais combien la campagne française différait des riants et verts paysages d'Angleterre, combien elle différait aussi de la terre classique et idéalisée de Virgile et de Théocrite. Combien ce domaine où Girardin venait s'installer en 1766 était-il à transformer pour ressembler à ses rêves.

Dans le Valois près des riches terres du Multien et de la Goële, mais à trois lieues de Senlis, la ville des forêts, Ermenonville comportait à la fois des terres arables, des prés, des bois, et aussi des landes de



LE CHATEAU D'ERMENONVILLE EN 1721

D'après un dessin du temps. Collection du marquis de Girardin.

bruyères et des marécages. C'était même la principale partie. Quand le marquis de Girardin et la marquise vinrent s'y installer, au printemps de 1766, le pays dut leur paraître bien triste. Ils arrivèrent sans doute par les bois qui séparaient leur château de Plailly et de Ver. Par là ils durent déjà découvrir des landes de bruyères et il leur en restait beaucoup à voir. L'entrée dans ce grand château, mi-moyen âge, mi-dix-septième siècle, dut être aussi assez morose. Il avait été au temps de la Jacquerie pillé et brûlé, et son propriétaire Robert de Lorris, ministre de Charles V, avait dû déclarer : « préférer les bourgeois et le commun aux nobles et renier gentillesse et noblesse » pour obtenir la vie sauve. On l'avait reconstruit depuis. Il comprenait une large enceinte moyen âge, et au nord de cette basse-cour, un corps de logis du XVII[e] siècle, construit par le compagnon d'armes de Henri IV, Dominique de Vic, vicomte d'Ermenonville ou par sa famille. C'était un

bâtiment froid et très régulier, entouré d'eau, flanqué de quatre tourelles, qui avaient subsisté du moyen âge et que l'on avait surmonté de toits en ballons fort lourds. Le tout était sans entretien, et l'intérieur devait être d'un confort très restreint même pour le temps.

La façade nord de cette habitation accédait par un pont-levis à un petit parterre fort humide, entre deux charmilles et qui se terminait sur des marécages. Des fenêtres du château, on pouvait tirer les oiseaux d'eau.

Au midi, quand on sortait de l'enceinte, on traversait le chemin de Senlis à Meaux par Ermenonville ; c'était un passage que le château avait commandé au moyen âge, et les voyageurs avaient dû se soumettre aux droits de péage des seigneurs d'Ermenonville. Il restait au XVIIIe siècle dans les titres féodaux de la seigneurie des souvenirs anciens de cette situation ; ainsi les marchands de marée devaient, avant de passer,

présenter leur poisson au château, et vendre tout ce qui plaisait au seigneur au prix courant.

Ce chemin était entre deux murs, le mur de la basse-cour, et le mur du potager. De l'autre côté, en effet, était un grand potager carré, arrosé par beaucoup de canaux. Un escalier de pierre, au fond, permettait de monter sur une chaussée barrant toute la vallée pour retenir les eaux d'un étang. Cette chaussée était plantée de deux rangs de tilleuls ; à un bout se trouvait un moulin. C'était avec le petit parterre du nord la seule promenade du domaine, quelque chose comme l'allée des saules dont parle Mme de Lafayette, où M. de Nemours « promenait sa rêverie ». Mais si M. de Nemours se contentait d'une allée de saules pour promener sa rêverie, cela ne suffisait pas à M. de Girardin. Et nous allons voir qu'il lui fallut d'autres paysages[1].

1. La description d'Ermenonville avant René de Girardin se trouve dans le début des *Souvenirs de Stanislas*

Il commença par faire disparaître potager, basse-cour et parterre du nord. Il ne resta de toutes ces choses antiques que le château des de Vic, et ses quatre tourelles auxquelles on enleva les toits en ballon. Et ce ne fut pas l'envie qui manqua au marquis de détruire cette large façade du siècle précédent, pour la remplacer par un bâtiment à la mode, dans le goût des créations de Gabriel. Nous avons encore ses projets [1]. De fines colonnes Louis XVI se seraient mirées dans les eaux. Mais la prudence l'emporta et il regarda à la dépense.

Il avait assez de travaux à faire pour créer les jardins qu'il rêvait ; pour transformer cette terre triste et sauvage en paysages riants et composés avec art comme dans les toiles du Poussin. Il fit venir une bande de jardiniers écossais. Il demanda quelques

de Girardin, dans les papiers manuscrits ; enfin il existe trois dessins, deux chez le marquis de Girardin, et un au cabinet des Estampes. Topographie. Oise.

1. Tous ces plans et dessins à l'encre et au crayon se trouvent chez le marquis de Girardin.



PROJET DE RENÉ DE GIRARDIN POUR SON CHATEAU D'ERMENONVILLE

D'après un dessin original. Collection du marquis de Girardin.

conseils et fit faire quelques travaux à l'architecte paysagiste Morel, qui plus tard s'en targua pour se dire le créateur d'Ermenonville [1]. Pendant près de dix ans, il fit creuser les marais, planter les landes, améliorer les prairies et les cultures, enfin « composer des paysages sur le terrain », sans oublier les édifices ou « fabriques » et les inscriptions poétiques, didactiques ou sentimentales (travers du temps), qui achevaient de caractériser ces paysages.

Les Écossais acclimataient les gazons à l'anglaise, et créaient des prairies dignes des moutons de Gessner. Les jardiniers plantaient des arbres de toutes sortes. Le magister du village, Nicolas Harlet [2], copiait de sa meilleure plume les inscriptions à mettre dans les bocages pour fournir des modèles à l'artisan chargé de les graver. A tous ces travaux présidait le marquis,

1 J.-M. Morel. *Théorie des Jardins*, Paris, 1802, t. II, p. 48 et suiv.

2. Ms. de Harlet, mairie d'Ermenonville.

« le grand marquis », disaient les ouvriers. Il se promenait dans le costume que Mayer a peint dans une petite aquarelle[1], les bottines montantes, le chapeau mou de campagne et la grande canne à la main, grande canne dont cet ancien militaire se servait volontiers en guise de bâton de commandement ; « le père la Tapette » l'appelaient ses jardiniers. Ermenonville fut son œuvre dans tous les détails. Il en conçut toutes les scènes, en dessina tous les paysages, et toutes les « fabriques », en imagina toutes les inscriptions. C'est ce qui en fit la beauté : des jardins paysagers doivent être l'œuvre, non d'un architecte, mais du propriétaire ; c'est lui qui doit créer le cadre de sa vie, il ne s'agit pas simplement de composer les grandes lignes, de dessiner l'ensemble des points de vue, et de s'en remettre pour l'exécution à des jardiniers. Il faut que l'œil du maître soit toujours là.

1. Collection du marquis de Girardin.

dispose pour l'agrément non seulement un arbre, mais un buisson, un lierre, je dirais presque, une touffe d'herbe. Ainsi furent créés ces bocages d'Ermenonville, plus tard célèbres dans toute l'Europe, où l'on trouvait plus de vraie beauté, et de grâce sentimentale que de fade prétention.

Le souvenir de Leasowes, des métairies idylliques du poète Shenstone inspira particulièrement Girardin. Aussi Shenstone eut-il un petit monument sur le bord d'un ruisseau, en compagnie de Virgile, de Théocrite, de Thomson, l'auteur des *Saisons*, et du grand Suisse Gessner. Tous les maîtres de la poésie bucolique étaient ainsi honorés. Girardin traduisit élégamment quelques vers de Shenstone pour les faire graver dans cette grotte enguirlandée de lierre, au fond de laquelle brillent encore aujourd'hui les gerbes blanches de la cascade :

> Nous fées et gentilles naïades,
> Établissons ici notre séjour.

Nous nous plaisons au bruit de ces cascades,
Et nul mortel ne nous vit en plein jour.
C'est seulement quand Diane amoureuse
Vint se mirer au cristal de ces eaux,
Qu'un poète a pensé, dans une verve heureuse,
Entrevoir nos attraits au milieu des roseaux.
O vous qui visitez ces champêtres prairies,
Voulez-vous jouir du destin le plus doux :
N'ayez jamais que douces fantaisies,
Et que vos cœurs soient simples comme nous.
Lors, bienvenus dans nos riants bocages,
Puisse l'Amour vous combler de faveurs !
Mais maudits soient les insensibles cœurs
De ceux qui briseraient dans leurs humeurs sauvages,
Nos tendres arbrisseaux et nos gentilles fleurs ! [1]

Pour le visiteur d'Ermenonville vers 1776, quand tout était à peu près achevé, le domaine était bien différent de l'ancienne terre seigneuriale où René de Girardin était venu s'installer. Le château n'était plus qu'une maison de campagne entourée d'eaux vives, de fleurs et de verdure ; les fleurs et les arbres venaient jusque dans la cour. Des fenêtres de la façade du midi, en lieu et

1. Cette inscription subsiste encore.



VUE DES FENÊTRES DU CHATEAU DU COTÉ DU MIDI

D'après une aquarelle de Mayer. Collection du marquis de Girardin.

place de la basse-cour et des potagers, on découvrait un beau paysage où tout était disposé pour l'agrément des yeux, comme dans une toile du Poussin ou du Lorrain. Le petit Temple de la Philosophie moderne dans le fond du tableau et sur la hauteur, la cascade au premier plan rappelaient des souvenirs de l'Italie et d'un Tivoli en miniature. Et si le promeneur quittait le château, longeait la rivière par le chemin qui mène à la grotte des Naïades, il découvrait au sortir de cette grotte une nouvelle perspective aussi belle, et d'une douceur calme, le bel étang bien encadré et son île plantée de peupliers où devaient reposer plus tard les restes mortels du maître de toute âme sensible.

Derrière l'étang, c'était la prairie « Arcadienne », la cabane de Philémon et Baucis, le temple rustique, et la grotte verte pour laquelle Girardin lui-même avait composé et mis en musique une chanson :

« O Chloé, je t'aime parce que ton visage

est aussi doux que les grâces qui t'embellissent... »

Là régnaient Gessner et Shenstone, Théocrite et Virgile ; les petits moutons blancs paissaient « l'herbe tendre », guidés par les bergères vêtues de tuniques de lin des gravures de Moreau le jeune.

On a bien longtemps traité tout cela d'insupportables fadaises à une époque où l'on n'avait pas assez de goût pour créer des compositions aussi gracieuses, où les architectes raillaient les œuvres du XVIII[e] siècle, et ne savaient que dessiner des allées tournantes ou placer des kiosques sans aucun goût, ni caractère, dans le bois de Boulogne, ou autres parcs parisiens.

Je laisserai décrire à Stanislas de Girardin[1] : « cette place circulaire au milieu de laquelle s'élève un hêtre majestueux, autour duquel on a construit un orchestre champêtre. C'est sous l'ombrage de cet arbre

1. *Itinéraire des Jardins d'Ermenonville*, publié chez Mérigot, p. 41.

superbe que les paysans se rassemblent les fêtes et les dimanches. Dès que les sons aigres et faux des ménétriers se font entendre toute la jeunesse s'anime ; chaque garçon va choisir une fille ; son cœur conduit sa main et tous se mettent à sauter en cadence, ou à peu près. C'est dans ces bals rustiques que prennent naissance les amours des villageois, amours qui commencent par le plaisir pour finir par le mariage ».

Mais l'endroit le plus admiré des jardins d'Ermenonville était « le Désert ». C'était un cirque de coteaux de bruyères, où s'amoncelaient des blocs de grès aux formes bizarres et qui entourait un vaste étang. Girardin le planta de pins sombres sur les hauteurs ; l'étang s'encadrait de verdure ; des sentiers agrestes conduisaient au milieu des rochers jusqu'à une petite cabane d'où l'on découvrait toute la vallée. D'autres sites rustiques et incultes étaient sillonnés par des sentiers pour les promeneurs

épris de pittoresque. C'est beaucoup dans ce « Désert » d'Ermenonville, où l'homme avait si peu touché à la Nature, que nos aïeux du XVIII[e] siècle découvrirent une beauté nouvelle, celle des sites de la campagne sauvage.

On revenait au château par de jolies scènes moins austères ; le moulin à l'italienne, petite construction comme on en voit dans les toiles du Lorrain. C'était un vrai moulin, et l'animation des ânes qui apportaient des sacs de blé, donnait de la vie à cette construction élégante. Tout autour d'ailleurs dans les prés verts paissaient de beaux bestiaux. Partout le marquis avait mêlé l'utile à l'agréable.

Le « Bocage » était l'asile des amoureux pendant les journées chaudes. De petits ruisseaux très clairs y coulent entre les cailloux ; l'eau pure y jaillit en soulevant de gros bouillons de sable. Une autre source est toute tapissée de mousses opalines sous l'eau transparente :

L'acque parlan d'amore
E l'aura, ei rami,
E gli angeletti, e i pesci,
E i fiori, e l'herba.

Je n'ai pas voulu citer trop d'inscriptions aux lecteurs d'une époque où l'on n'aime plus beaucoup les petits vers du XVIIIe siècle, mais qu'on me permette d'en citer une dernière, celle de la tour de Gabrielle. Cette tour rappelait le souvenir du brave de Vic, l'homme à la jambe de bois du temps de Henri IV. La tradition veut que celui-ci soit venu chez son compagnon d'armes, qu'il avait fait vicomte d'Ermenonville. Il aurait amené naturellement Gabrielle d'Estrées, « qui avait droit de péage dans la tour », etc. Ce qui est certain, c'est qu'il se trouvait dans cette tour deux très beaux bustes de Dominique de Vic et de Sully par Guillaume Dupré[1]. Voici les vers

1. Le buste de Dominique de Vic est aujourd'hui au Louvre, celui de Sully chez le marquis de Girardin. Il y avait en outre dans la tour un bas-relief représentant la bataille d'Ivry. Des panneaux en bois d'époque Henri IV

que Girardin mettait dans la bouche du brave combattant d'Ivry, de Vic, surnommé le capitaine Sarrèdes :

En ce bocage où ton laurier repose
Sur le joli myrte d'amour,
Ton fidèle sujet dépose
Ses armes à toi pour toujours.
Mon fidèle et bien-aimé maître,
J'ai déjà sous tes étendards
Perdu de mes membres le quart,
Je voue à toi mon restant être.
Et si d'un pied marche trop lent pour toi,
Point ne défaudrai meilleure aide,
Car, pour combattre pour son roi,
L'amour fera voler Sarrèdes.

sont conservés par le marquis de Girardin, enfin il y avait au château d'Ermenonville une grande toile représentant la bataille d'Ivry. Elle fut donnée en 1844 au roi Louis-Philippe. M. de Nolhac nous a aimablement informé qu'elle n'était pas à Versailles. Il est à craindre qu'elle ait été détruite soit à Neuilly, soit au Palais-Royal.

CHAPITRE III

LA THÉORIE DE L'ART DES PAYSAGES

Loin de ce cercle étroit prenons enfin l'essor
Vers un genre plus vaste et des formes plus belles,
Dont seul Ermenonville offre encor des modèles.
. . . .
Du haut de ces coteaux, de ces monts d'où la vue
D'un vaste paysage embrasse l'étendue,
La nature au génie a dit : « Ecoute-moi,
Tu vois tous ces trésors, ces trésors sont à toi.
Dans leur pompe sauvage et leur brute richesse,
Mes travaux imparfaits implorent ton adresse.
Elle dit ; il s'élance et va de tous côtés
Fouiller dans cette masse où dorment cent beautés ;
Des vallons aux coteaux, des bois à la prairie,
Il retouche en passant le tableau qui varie
Il sait au gré des yeux réunir, détacher,
Eclairer, rembrunir, découvrir ou cacher.
Il ne compose pas, il corrige, il épure
Il achève les traits qu'ébaucha la nature...

DELILLE. *Les Jardins.*

Le marquis de Girardin ne s'en tint pas à la pratique. Dès 1775, il composa sa théorie des jardins. L'ouvrage ne parut qu'en 1777. Il fut traduit en allemand et en anglais

et eut plusieurs éditions françaises. Il s'intitulait un peu longuement : *De la composition des paysages sur le terrain ou des moyens d'embellir la Nature autour des habitations en y joignant l'agréable à l'utile, suivie de réflexions sur les avantages de la contiguïté des possessions rurales, et d'une distribution plus générale en petites cultures, pour faciliter la subsistance du peuple et prévenir les effets funestes du monopole.*

Il avait pour épigraphe, ce vers de Milton, dans la description du « Paradise lost » :

> *A happy rural seat of different views*
> Un séjour heureux et champêtre d'un aspect varié :

Si le titre est un peu rébarbatif, le livre lui-même est charmant, concis et clair. Il se distingue très heureusement des autres théories des jardins paysagers qui parurent vers la même époque par sa brièveté, par ses principes précis et résumés. On sait en effet qu'à ce moment la nouvelle mode des jardins irréguliers à l'anglaise, produisit

toute une littérature. On traduisit tout d'abord le livre anglais de Whately, qui eut beaucoup d'influence. Puis l'aimable critique d'art Watelet, qui dans une île de la Seine avait disposé de jolis bocages, « le Moulin Joli », publia aussi un opuscule. Enfin en 1776, l'architecte paysagiste Morel développa une longue *Théorie des Jardins* en deux volumes[1], et l'abbé Delille la traduisit en un poème didactique *les Jardins*, qui eut un grand succès.

De tous ces écrits, sans parler des postérieurs, le petit livre de Girardin est celui qui mérite le plus d'être lu de nos jours par tous ceux qui pensent qu'il y a quelques idées à garder de cette mode des jardins anglais, si répandue en France dans la seconde moitié du XVIIIe siècle. Il eut d'ailleurs beaucoup de succès à l'époque. Il est très loué par le prince de Ligne dans son *Coup*

1. Morel, architecte d'un pavillon du Bocage, se donnait comme le créateur d'Ermenonville, ce qui irrita fort le marquis de Girardin à juste titre. Aussi laissa-t-il le pavillon tomber en ruines.

d'œil sur Bel-œil, et coup d'œil sur les jardins des autres, et par le marquis de Lezay-Marnésia, dans son poème : *Essai sur la nature champêtre.*

Il débute par une dédicace à ces « messieurs de l'académie d'architecture », les priant de prendre en main la cause de la beauté des campagnes. Malheureusement ce vœu ne fut guère exaucé.

Dans la préface, se trouve une curieuse critique de ce « fameux Le Nostre qui fleurissait au dernier siècle et acheva de massacrer la nature en assujettissant tout à la règle et à l'équerre du maître maçon ».

Il donne un exemple concret pour illustrer la condamnation des jardins du grand siècle ; je cite cette note pour montrer quels embellissements curieux et pittoresques il voulait apporter à la capitale :

« Puisqu'on m'a reproché d'avoir dit, au sujet de Le Nostre, qu'il avait massacré la nature, je dois justifier ici cette expression, quoiqu'il eût été facile à tout le monde de

sentir qu'elle ne portait pas individuellement sur Le Nostre, mais uniquement sur son art prétendu. L'on m'opposa, pour lors, le jardin des Tuileries, comme le chef-d'œuvre de cet art. Pour en bien juger voyons d'abord ce que la nature et la convenance offraient à cet emplacement : elles présentaient, au midi, l'aspect d'un fleuve, dont le cours majestueux s'étendant sur de riches lointains, donnait tout naturellement aux palais et aux jardins la vue du plus superbe canal bordé de beaux édifices, sans cesse animé par la navigation et dont la rive du côté du jardin pouvait former la promenade la plus intéressante et la plus récréative. A l'ouest, la vue se serait étendue sur une belle place publique pour l'entrée et la communication de la ville, et terminée par un beau pont, tel qu'il existe aujourd'hui.

« Ensuite, de cette place, il se présentait tout naturellement à l'idée d'élever successivement dans les Champs-Élysées, que leur

nom semblait y consacrer, des monuments à la mémoire de tous les grands hommes de la nation, en disposant sur les deux côtés du jardin toutes les plantations sur de beaux plans de perspective, et dans les Champs-Élysées, deux grandes routes de gravier aboutissant aux deux côtés de la place; il s'ouvrait alors une vaste découverte, pour le palais, sur un tapis de verdure couvert de bestiaux des plus belles espèces, et dont l'aspect eût été terminé par un beau monument sur la hauteur de l'Étoile.

« Dans les fossés séparant le jardin de la place publique, l'on aurait pu facilement faire entrer l'eau de la rivière, pour y tenir de beaux oiseaux aquatiques et des poissons de couleur.

« A la partie latérale du jardin, du côté de la ville, l'on aurait pu construire une colonnade, ou des arcades formant une galerie couverte, pour abriter de l'orage les promeneurs; dans le mur du fond de cette galerie, des niches bien disposées à cet effet

auraient offert d'une manière commode, à l'examen des observateurs, les plus belles statues de marbre blanc que les injures de l'air dégradent toujours en peu de temps dans les jardins. En sortant des deux côtés de la terrasse du palais, l'on eût ainsi trouvé couvert, ombrages et promenades qui du côté du jardin eussent pu conduire jusqu'au Bois de Boulogne, en jouissant de toutes les variétés dont cette composition est susceptible. »

. . . .

(Suivent toute une série de plans originaux, pour la façade orientale des Tuileries, le Carrousel et le Louvre.)

. . . .

« Au lieu de ce plan si convenable et que la nature et la destination de cet emplacement semblaient dicter, pour donner à l'une des premières villes du monde une décoration aussi grande dans son ensemble qu'intéressante dans les détails qu'a fait Le Nostre ?

« C'est sur le bord même de la Seine, qu'il a privé le jardin de sa vue, et la sortie du palais d'ombrages ; il semble qu'il n'ait fait construire à grands frais d'énormes terrasses de tous les côtés du jardin que pour renfermer les promeneurs comme dans un cloître et obstruer toute la vue de la façade du palais.

« Quoi qu'on puisse dire, les beaux arts et le bon goût ne peuvent consister que dans le sentiment et l'observation de la nature et dans le bon choix de ses convenances, suivant les localités, les destinations et les points de vue.

« En prenant la ligne droite pour base de son art, le constructeur de bâtiments y trouve il est vrai, dans l'équerre, l'aplomb, et la ligne perpendiculaire et de niveau le principe de la construction parce que la ligne droite est celle de l'immobilité.

« Mais l'architecte compositeur doit travailler pour le mouvement des yeux et même de l'âme ; or lorsqu'il veut tout immobiliser

sur la ligne droite et tout borner par des angles, il agit évidemment contre la nature du mouvement, de la vue, de la promenade, et contre toutes les variétés pittoresques que peuvent offrir les différents sites. »

Ces projets d'embellissements pour Paris paraîtront à beaucoup de gens, assez contestables, et à juste titre ; mais il nous a semblé utile de citer ce réquisitoire contre les jardins français. Actuellement, cet art a trouvé un regain de mode et de faveur à beaucoup de points de vue excellent. Mais il ne faudrait pas que l'admiration pour le génie de Le Nostre allàt jusqu'au mépris de tout art paysager. Ce sont deux manières suivant l'expression de Girardin, « d'embellir la nature autour des habitations », qui ont chacune leurs mérites et leurs avantages. L'art des jardins irréguliers a produit en Angleterre des compositions très belles, en France des créations exquises. Malheureusement, ces créations sont très éphémères, entendons-nous bien, quand il n'y

a pas des gens de goût pour les entretenir. Mais il faut rendre justice à ces délicieux jardins Louis XVI même quand on est admirateur fervent des grands parcs Louis XIV. Il ne nous paraît pas du tout exagéré d'opposer notre René de Girardin à André Le Nôtre, et de dire qu'il fut le maître des jardins paysagers, comme celui-ci des jardins réguliers, dans l'espoir que ses principes retrouveront quelques admirateurs pour la plus grande beauté de notre sol français.

En effet, s'il faut admirer sans réserve, les beaux parcs, aux nobles lignes, dont tous les détails ont une grandeur et une simplicité, qui est l'expression même des beaux jours de la monarchie française et de l'âme de notre race, il faut convenir qu'il est des sites, des situations où l'art de Girardin s'impose[1], où créer des jardins fran-

1. La mode des jardins irréguliers vint d'Angleterre, mais elle devint un art bien français à l'époque Louis XVI. Trianon, Bagatelle, Mousseaux comme Ermenonville eurent

çais serait un crime. Dans le pittoresque vallon d'Ermenonville l'embryon de jardin français qui existait avant les travaux que nous avons décrits, ne représentait rien ; et les créations champêtres de Girardin furent une beauté délicieuse. Dans le site voisin de Mortefontaine, vouloir créer un jardin français, ce serait pure folie et vraiment, suivant le mot de notre auteur, « massacrer la nature ».

Et l'art paysager est tout indiqué pour la majorité des propriétaires ruraux. Ce serait une bien faible dépense que d'embellir tous les sites qui nous entourent par quelques plantations heureuses, quelques dispositions ingénieuses, mêlant l'agréable à l'utile, tandis que créer un jardin ou un parc à la mode du grand siècle, c'est le fait de grands seigneurs, cela comporte de très grands frais.

des grâces et une élégance que l'étranger ne connut pas. Il serait intéressant qu'une étude et de belles illustrations fissent connaître l'ensemble de l'art délicat de nos « jardiniers » du XVIII[e] siècle.

Espérons que cette prédication esthétique convaincra quelques contemporains. Mais alors, nous dira-t-on, quel est cet art paysager que vous nous dites si excellent, quels sont les principes de Girardin qui, selon vous, en fut le maître ?

Il sut se dégager des puérilités et des fantaisies de la mode des jardins anglais de son temps ; son art marque une évolution semblable à celle de l'architecture et de tous les arts en somme sous le règne de Louis XVI ; on abandonnait le rococo, la suprême fantaisie du temps de Louis XV, pour le style noble et le retour à l'antique.

Il est inutile de donner beaucoup de détails, sur les excès des jardins anglais, notamment dans les villas suburbaines des financiers, tels que M. Boutin, créateur de Tivoli, M. de Saint-James, M. de Sainte-Foy. L'esprit fantaisiste de nos aïeux s'exerçait librement, construisant des temples grecs, des mosquées, des pagodes, des églises gothiques, des tombeaux, des ermi-

tages, des moulins hollandais, des laiteries, etc., etc. On disposait des sites sombres ou mélancoliques, ou bien gais, et bucoliques[1]. Pour tout cela Girardin eut le plus grand mépris : « Le goût naturel, dit-il, a conduit d'abord à penser que pour imiter la nature, il suffisait comme elle de proscrire les lignes droites et de substituer un jardin contourné à un jardin carré. On a cru qu'on pourrait produire une grande variété, à force d'entasser dans un petit espace les productions de tous les climats, les monuments de tous les siècles et de claquemurer, pour ainsi dire, tout l'univers. On n'a pas senti, que quand bien même un mélange aussi disparate pourrait offrir quelques beautés dans les détails, jamais dans son ensemble, il ne pouvait être ni naturel, ni vraisemblable ».

Quoique ces critiques soient justes en somme, il nous semble qu'il faudrait être

1. Voir les *Jardins de Lerouge Recueil d'Estampes*, dont la Bibliothèque Nationale possède un exemplaire.

moins intransigeant, et plus indulgent pour ces curieuses et amusantes fantaisies. Le parc Monceau serait certainement beaucoup plus agréable, ce serait une promenade beaucoup plus divertissante, si l'on avait pu y conserver toutes les petites constructions, les « fabriques » des « Folies de Chartres », dont les planches de Carmontelle nous ont gardé le souvenir, et dont la Naumachie est le seul vestige. Ce serait beaucoup plus gracieux que tous les monuments dont on l'a encombré.

Néanmoins on peut se rallier àla conclusion de Girardin à ce sujet : « Ce n'est qu'en disposant la nature avec habileté, ou en la choisissant avec goût, qu'on peut trouver ce qu'on a voulu chercher, le véritable effet des *paysages intéressants* ».

Et alors nous renvoyons au petit livre, malheureusement assez rare. On y trouvera toutes les règles et tous les principes clairement expliqués pour créer sur le terrain de beaux paysages, comme les



VUE PRISE DES FENÊTRES DU CHATEAU D'ERMENONVILLE DU COTÉ DU NORD

D'après une aquarelle de Mayer. Collection du marquis de Girardin

grands peintres en ont créé sur leurs toiles.

Pour Girardin, les deux grands peintres qui avaient fourni les plus beaux modèles aux architectes paysagistes, étaient Le Poussin et Le Lorrain, ces deux grands artistes au génie si purement français. Bien des paysages d'Ermenonville furent inspirés par leurs chefs-d'œuvre.

Qu'on lise donc le petit traité de Girardin ; il faudrait que tous les propriétaires de campagne le connussent. Il s'y trouve une idée d'embellissement de toute la campagne, qui eût fait plaisir à Ruskin. Ce serait une bien bonne œuvre, si l'on pouvait répandre ce souci de la beauté des champs, qui anime notre auteur, et il serait si convenable de nos jours de songer souvent à ce que l'agréable ne soit pas complètement sacrifié à l'utile.

Mais hélas ! il faut se faire peu d'illusions ; le mauvais goût et l'utilitarisme à outrance ont bien des chances de toujours triom-

pher ; et l'on peut conclure comme Girardin par cette pensée mélancolique : « Peut-être, à force d'avoir épuisé toutes les folies, arrivera-t-il un jour où les hommes seront assez sages pour préférer les vrais plaisirs de la nature à la chimère et à la vanité. Ainsi soit-il ».

CHAPITRE IV

LE PHILOSOPHE BUCOLIQUE

Fortunatus et ille deos qui novit agrestes;
Illum non populi fasces, non purpura regum
Flexit, et infidos agitans discordia fratres.

VIRGILE.

Gravé sur le fronton du temple rustique de la prairie Arcadienne.

Pour notre marquis il n'y avait pas dans ses théories paysagères que de l'esthétique; il leur attribuait tout un rôle économique et social : Embellir la nature, c'était pour lui mêler l'utile à l'agréable. On commençait alors à goûter le pittoresque des lieux sauvages, et le « Désert » d'Ermenonville est un de ces endroits où les Français du XVIIIe siècle s'aperçurent que certains détails de la campagne brute et inculte, pourraient émouvoir l'âme et même la charmer pen-

dant quelque temps. Mais nos aïeux ne se sentaient pas encore des goûts d'ermites, et ils préféraient découvrir de leurs fenêtres les aspects riants d'une campagne fertile. Aussi embellir toutes les campagnes de France, c'était pour Girardin y créer toute la prospérité agricole de celles d'Angleterre. Il souhaitait ardemment voir tous les seigneurs revenir dans leurs terres, se consacrer à leur amélioration, s'efforcer de procurer l'aisance et la vie heureuse à leurs vassaux, par les richesses de l'agriculture. Le dernier chapitre de son petit livre est intitulé :

« Des moyens de réunir l'agréable à l'utile, relativement à l'arrangement général des campagnes ; but principal de tout cet ouvrage. »

Il commençait ainsi son chapitre[1] : « C'est surtout dans une florissante végétation que consiste le principal agrément d'un paysage

1. P. 158.

autour d'une habitation; et comme je l'ai déjà dit tant de fois, si l'on veut se procurer une véritable jouissance, il faut toujours chercher les moyens les plus simples, et les agréments les plus conformes à la nature, parce qu'il n'y a que ceux-là de véritables et dont l'effet soit sûr à la longue.

« La substitution de l'arrangement le plus naturel à l'arrangement le plus forcé doit donc en ramenant enfin les hommes au vrai goût de la belle nature, contribuer bientôt à l'accroissement de la végétation; et par conséquent aux progrès de l'agriculture, à la multiplication des bestiaux; mais surtout à un arrangement plus salutaire et plus humain dans les campagnes, en assurant la subsistance des bras qui nourrissent les têtes dont les occupations réfléchies doivent servir à défendre ou à instruire le corps de la société.

« L'homme de bien, rendu à un air plus pur, et ramené dans les campagnes par les

véritables jouissances de la nature, sentira bientôt que la souffrance de ses semblables est le spectacle le plus douloureux pour l'humanité; s'il commence par des paysages pittoresques qui charment les yeux, il cherchera bientôt à former des paysages philosophiques qui charment l'âme; car le spectacle le plus doux et le plus touchant est celui d'une aisance et d'un contentement universels. »

Quelle ferveur dans le « philosophisme » de ce noble idéologue; le ton avec lequel il parle des « véritables jouissances de la nature », de « la souffrance de ses semblables, spectacle le plus douloureux », n'est-il pas celui d'un des premiers adeptes de la religion de l'humanité?

Mais quels moyens pratiques a-t-il préconisés pour procurer tout ce perfectionnement, ou plutôt toute cette réforme agricole et sociale? Nous allons résumer brièvement les développements de son chapitre, laissant au lecteur la faculté de juger la valeur

de ses remèdes pour les maladies de l'Ancien Régime.

Il considérait comme nécessaire que tout paysan fût un petit cultivateur, installé au milieu de ses terres, et il demandait qu'une loi de « compact » substituât « l'arrangement le plus naturel à l'arrangement le plus forcé ». Par des échanges heureux, on obtiendrait la contiguïté de toutes les terres du même laboureur. Ce serait une transformation radicale de l'agriculture.

Il voulait aussi que les pâtures communes fussent au milieu des villages. Ç'aurait été des places d'agrément pour la promenade et les jeux des paysans : « Les habitants n'auroient qu'à ouvrir leurs portes, pour y laisser en liberté leurs bestiaux, sans avoir besoin, ni de pâtres, ni de chiens pour les garder et les tourmenter. La pauvre mère de famille, en filant sur le pas de sa porte, aurait du moins la consolation de voir jouer ses plus jeunes enfants autour d'elle, tandis que sa vache, son unique possession

pâturerait tranquillement sur un beau tapis de verdure qui lui appartiendrait ; cette vue de sa propriété l'attacherait à son pays et lui ferait trouver plus pur l'air qu'elle y respire. Ces sortes de « places », même en Angleterre sont le plus agréable de tous les « jardins anglais » ; jusqu'aux animaux tout y paraît content. »

Girardin réclamait avec énergie, la grande réforme tentée par Turgot : la liberté du commerce des grains. Enfin pour couronner ces réformes, il n'hésitait pas à demander que la loi imposât également aux propriétaires l'obligation d'affermer en détail toutes leurs terres, afin que tout paysan puisse trouver travail et subsistance, critiquant amèrement la mode des grosses fermes.

« L'effet de cette disposition, écrivait-il, serait sans doute de se rapprocher dans l'ordre civil autant qu'il est possible de l'ordre naturel, par une plus grande facilité dans la culture et par une plus égale distribution de fruits de la terre. Alors

plus il y aurait de cultivateurs, moins il y aurait de journaliers, le prix de leur journée augmenterait donc nécessairement par la diminution de leur nombre. Plus il y aurait de cultivateurs, plus il y aurait de concurrence, par conséquent moins de monopole; le véritable prix des denrées comparativement à leur rareté, ou à leur abondance effective se rétablirait donc nécessairement par l'abondance du nombre des vendeurs moins opulents et la diminution d'acheteurs moins indigents. D'ailleurs les habitants de campagne garderoient d'abord leur propre subsistance, et se trouveraient intéressés à la plus grande valeur de leur excédent; c'est alors que la liberté du commerce des grains pourrait s'établir sans la résistance de cette loi antérieure à toute argumentation et à toute convention humaine : *la nécessité que tout ce qui respire soit nourri.* »

Mélange curieux de rêveries et d'idées économiques assez précises, qui se terminait par le souhait de voir toutes les cam-

pagnes transformées en immenses parcs anglais aussi délicieux pour le cœur que pour les yeux.

D'aucuns diront : Tout cela est fort bien ; mais notre philosophe a-t-il commencé par appliquer ses théories, pour tout ce qui dépendait de son initiative personnelle ?

Il semble bien que oui. Il avait d'abord remarquablement transformé Ermenonville au point de vue agricole. Ses jardins étaient d'un bon revenu. Son moulin tournait activement toute l'année ; des bestiaux superbes étaient le principal ornement de ses prés ; ses eaux étaient poissonneuses. C'était, semble-t-il, un homme fort entendu en affaires. Ses papiers nous montrent un excellent maître de maison, et un administrateur de domaines ruraux, minutieux et de grand sens. Si tous les grands seigneurs s'étaient, comme lui et quelques-uns de ses contemporains, également préoccupés des améliorations de leurs terres, le développement agricole qui fut réel dans

la seconde moitié du XVIIIe siècle aurait atteint des proportions intéressantes, et aurait peut-être atténué la crise de l'Ancien Régime.

Mais il était précisément le propriétaire d'une de ces grosses fermes, qu'il critiquait si bien. Son intention fut de la morceler ; il semble même qu'il le fit avant la Révolution. Une note de la description d'Ermenonville publiée chez Mérigot, parle de différents enclos établis dans la plaine autour du village, pour constituer de petites métairies. Le seigneur philosophe en faisait des prix de vertu pour les plus méritants de ses paysans. Il avait établi, en outre, « un prix d'encouragement pour augmenter l'émulation et tâcher par des essais sur l'agriculture d'approcher des Anglais dans un art qu'ils ont si fort perfectionné ».

Peut-être, les habitants ne lui surent-ils pas beaucoup de gré de ses idées sociales, mais il en est souvent ainsi pour beaucoup

de philanthropes. La Révolution cependant lui rendit hommage, et nous verrons qu'emprisonné pour l'imperfection de son « civisme » il fut relâché parce que sa présence fut reconnue nécessaire à la prospérité d'Ermenonville[1].

C'était un vrai philosophe, au sens que ce mot avait couramment au XVIIIe siècle ; on le peut expliquer par cette définition : le philosophe était un homme réglant sur les lumières de sa raison, sans se préoccuper des traditions, ou plutôt, pour parler comme les gens de ce temps, des préjugés. Pour Girardin en particulier et pour les « Philosophes », l'aliment de ce « flambeau de la Raison » qui les éclairait tous, c'était en somme les sciences, du monde physique comme du monde moral. Elles n'étaient pas très avancées, mais on leur attribuait déjà une énorme valeur,

1. Voir lettre de Cambry, préfet de l'Oise an IX, réclamant le retour de Girardin à Ermenonville en faveur des habitants. *Journal de l'Oise n° XIV*, 8 frimaire an IX.

et pour exprimer ce tour d'esprit avec plus de précision, c'était quelque chose d'analogue, toutes différences admises à la Science avec un grand S, dont il y a trente ans parlaient les contemporains de Taine et de Renan. Une note de Girardin, dans ses plans et dessins manuscrits pour la création d'Ermenonville est très suggestive pour expliquer les conceptions de nos aïeux, et le sens qu'ils donnaient au mot philosophie.

Le petit temple en ruines ou plutôt inachevé qui domine encore l'étang d'Ermenonville s'appelait : « Temple de la Philosophie moderne. » Profond symbole ; inachevé il représentait justement ces lumières de la Raison, cet édifice des connaissances humaines, auquel chaque penseur et chaque savant apporte sa pierre. Les plus grands sont les colonnes du temple ; et quels étaient-ils suivant Girardin ? leur choix est amusant et significatif : Newton, avec cette devise : *Lucem ;* Descartes : *Nil in rebus*

inane; — Voltaire: *Ridiculum;* — W. Penn: *Humanitatem* (oui, W. Penn le fondateur des Quakers, qui n'ôtaient jamais leurs chapeaux); — Montesquieu : *Justiciam;* — et enfin le plus grand, le plus cher au cœur de Girardin, J.-J. Rousseau : *Naturam,* sans parler de Montaigne à qui le temple lui-même était dédié.

C'étaient donc les grands hommes, qui selon le propriétaire d'Ermenonville, avaient le plus contribué à l'avancement des sciences et à la destruction des préjugés. Le guide des jardins disait avec orgueil, qu'il était plus facile d'obtenir un fauteuil à l'Académie qu'une colonne à Ermenonville, bien que des fûts couverts de mousse attendissent et attendent toujours d'être érigés en l'honneur des continuateurs du grand œuvre de la civilisation.

Le choix des philosophes honorés d'une colonne nous paraît un peu fantaisiste, car s'il ne faut pas s'étonner que saint Thomas, Pascal ou Malebranche n'en fussent pas,

Girardin aurait pu songer à Bacon, à Keppler, à Galilée, etc., voire même à Gutenberg. En effet voici le début de la note marginale écrite par Girardin sur le plan de son temple : « La philosophie ancienne était bornée à la morale; la philosophie moderne y réunit les avantages de la physique et de l'imprimerie qui communique les idées... » Cette note montre qu'il n'est pas hors de propos de dire que la « Philosophie » pour nos aïeux de 1770 était quelque chose d'analogue à la « Science » du XIX[e] siècle, le développement des connaissances et la conquête des choses par l'industrie humaine, dont le résultat final doit être le bonheur de l'humanité.

Aussi Girardin lui-même travaillait-il à l'œuvre philosophique en s'occupant avec beaucoup de goût de sciences. Il publia dans le *Journal de physique*, de Rozier des « Observations sur les Eudiomètres ».

C'était avec un grand enthousiasme qu'il voyait le bonheur futur de l'humanité par

la Philosophie. C'était un rêveur froid, mais un grand rêveur, en somme un idéologue parfait : il s'était composé une doctrine fixe, certaines directions générales dont il ne voulut jamais démordre. Sa confiance en sa « Philosophie » était une véritable foi : rien ne pouvait contredire ses idées préconçues, mais il trouvait en toutes choses des arguments en leur faveur.

Il avait deux auteurs favoris, l'un contemporain, J.-J. Rousseau, l'autre ancien, Montaigne. Aussi ai-je pu feuilleter les *Essais*, et le *Contrat Social*, le *Discours sur la constitution de Pologne* annotés de sa main. C'étaient ses bréviaires : il avait marqué un certain nombre de pensées en conformité avec ses idées, sur des sujets divers, et une petite liste de rubriques, sur la couverture des livres, renvoie aux pages qui contiennent ces pensées. Il se formait ainsi un petit dictionnaire philosophique par extraits de Montaigne et de Rousseau, prenant naturellement dans leurs œuvres tout ce qui

était à l'appui de ses idées personnelles.

Il prisait fort Montaigne. On lit quelque part dans les *Essais :* « Ce n'est pas raison que l'art gaigne le point d'honneur sur notre grande et puissante mère Nature. Nous avons tant rechargé la beauté intrinsèque et richesse de ses ouvrages par nos inventions, que nous l'avons du tout étouffée ; n'est-ce que partout où sa pureté reluit, elle fait une merveilleuse honte à nos vaines et frivoles entreprises. »

C'était la devise d'Ermenonville ; l'inscription liminaire qui attendait les promeneurs à l'entrée des jardins. En outre dans le temple de la « Philosophie moderne » ainsi qu'il a déjà été indiqué, au-dessus de l'autel des sacrifices sont encore gravés ces mots : « Hoc templum inchoatum Philosophiae nondum perfectae, Michaeli Montaigne, *qui omnia dixit*, sacrum esto. »

Dans les *Essais* annotés, au mot Science, on est renvoyé à ce passage : « C'est une bonne drogue que la science, mais nulle

drogue n'est assez forte pour se préserver sans altération et corruption selon le vice du vase qui l'estuye. » Au mot : *croyance*, on trouve également une satire des superstitions, au mot *liberté*, cette constatation qu'il est des peuples incapables d'en jouir, etc.

Il dut considérer encore plus Rousseau comme un maître, surtout au point de vue politique. S'il n'accepta pas tout Rousseau pour constituer son bréviaire (et c'eût été difficile, à moins d'être aussi contradictoire que le bon Jean-Jacques, et Girardin était tout l'opposé), du moins il trouva dans les écrits de Rousseau, des formules pour toutes ses idées personnelles. Il fut absolument féru du *Contrat Social*, et il considérait la Souveraineté Populaire comme une vérité essentielle ; nous essaierons de voir plus loin à propos de son attitude sous la Révolution, comment « la volonté générale » et autres développements de Jean-Jacques étaient pour lui des

principes pratiquement applicables. Il faut d'ailleurs ajouter qu'il partageait le sentiment conservateur qu'on peut facilement noter dans maints passages des écrits de Rousseau : l'horreur des brusques changements.

C'était un bon disciple de Jean-Jacques par ses idées générales, ses sentiments, son idéal. Il rêvait le retour à la Nature, et avec quelle ferveur. Mais comment se ferait ce retour à la Nature ? A ce sujet la note sur le temple de la philosophie, est encore très suggestive. Le retour à la Nature ne se ferait pas par l'abandon des Sciences et des Arts et le culte de l'ignorance ; il se séparait du Rousseau du Discours à l'Académie de Dijon : « La philosophie ancienne, disait-il dans la note déjà partiellement citée, était bornée à la morale ; la philosophie moderne y réunit les avantages de la physique et de l'imprimerie, qui communique les idées. Avec tous ces moyens réunis, *c'est à elle à procurer aux hommes tout ce qui peut*

leur être utile, et à les ramener enfin à ce bonheur qu'ils avaient reçu de la Nature. »

Il y a certainement là une curieuse interprétation du philosophe du « Retour à la Nature » ; il est piquant de se dire que les rêveries illogiques, contradictoires et utopiques que nous trouvons dans Rousseau, un homme du XVIIIe siècle ne les y trouvait en aucune façon ; il comprenait tout autrement. Assurément le Rousseau, tel que nous l'interprétons généralement aujourd'hui, n'était pas fait pour le marquis de Girardin, homme aux déductions logiques, et rêveur aux espoirs tenaces dans l'avenir de l'humanité, dans ce qu'on a appelé depuis le progrès. Donc pour lui, c'était par les lumières de la philosophie, par les Sciences que l'homme comprenant ses erreurs, ses préjugés et ses égarements, reviendrait à une pure morale, à une vie familiale et sainte, non pas telle sans doute que celle des bergers de

l'âge d'or, mais aussi vertueuse et excellente, et recréant enfin le bonheur sur la terre.

Cela éclaire d'un jour tout spécial les bergeries d'Ermenonville, la prairie Arcadienne, scène pour Gessner, et la place des jeux des villageois.

Girardin, il faut lui rendre cette justice, s'était efforcé d'appliquer ses principes dans sa vie privée. Les visiteurs d'Ermenonville parlent sans cesse des vertus patriarcales du propriétaire, de sa simple vie familiale, entouré de quelques amis, digne d'un philosophe antique.

Il eut une nombreuse famille : quatre fils et deux filles ; Stanislas, vicomte d'Ermenonville, qui sera l'homme politique éminent de la Révolution et de l'Empire ; Louis, marquis de Brégy, futur député sous la Restauration et la monarchie de Juillet ; Alexandre, le général de Girardin, grand veneur de Louis XVIII, enfin Amable, le « petit gouverneur » de Rousseau, dont

nous dirons plus loin l'âme sensible et passionnée. Ses deux filles devinrent mesdames de Bohm[1] et de Véselay[2].

A l'époque dont nous parlons, vers 1775, les aînés étaient encore de jeunes enfants, élevés à la Spartiate, par un père assez rude. Il leur laissait toutes libertés de courir dans les champs et les bois avec les enfants des villageois, mais il badinait peu et son autorité était absolue. Il fut l'un des initiateurs d'une éducation toute nouvelle, inspirée de l'*Émile*. Ce furent les enfants de Girardin qui révolutionnèrent le costume des jeunes nobles. Ils apparurent un jour aux Tuileries en petites vestes à l'anglaise[3]; ce fut un grand scandale, mais les enfants pomponnés en culotte et bas de soie, ou robes à paniers envièrent bientôt ce simple accoutrement, qui per-

1. Madame de Bohm épousa en premières noces le comte Alexandre de Vassy, qui fut tué à Quiberon.

2. Madame de Vezelay avait épousé en premières noces le marquis Puget de Barbantane.

3. *Souvenirs du baron de Frémilly.*

mettait de jouer et de courir tout à l'aise. Il y eut des pétitions aux parents, et la simplicité fut rapidement mise à la mode.

Si la famille de Girardin lançait les modes anglaises dans ses séjours à Paris pendant les mois d'hiver, à plus forte raison l'été à Ermenonville, la simplicité était de règle. La marquise semble avoir partagé les goûts de son mari. Nous parlerons plus loin de ses idées philosophiques, et des quelques notes qu'elle a laissées. Les dames d'Ermenonville étaient vêtues de simples robes de drap brun, des « amazones », mode de campagne qui commençait à ce moment.

Notre philosophe était un père très rude : on raconte qu'il faisait faire à ses fils le voyage de Paris à Ermenonville pédestrement, ce qui était une douzaine de lieues, par des chemins plus pittoresques mais moins bons qu'aujourd'hui. Il les obligeait à gagner leur déjeuner, en grimpant à un mât de cocagne planté à cet effet dans la

cour du château[1]. La tradition veut aussi qu'un jour, son fils Stanislas âgé de quinze à seize ans étant à la chasse assez loin, il envoya un homme à cheval pour le prier de revenir immédiatement. Dès qu'il fut arrivé : « Monsieur vous avez oublié de fermer votre porte, lui dit-il, fermez-la et vous pourrez ensuite retourner à la chasse. »

Il donnait à ses fils des précepteurs allemands, qui leur enseignaient leur langue (pour traduire Gessner), les sciences et la musique. Il ne voulut jamais que son fils aîné apprît le latin. Pourquoi ? nous n'en savons rien. Le Premier Consul déclara plus tard à son ami Stanislas de Girardin, qu'il avait eu pour père un « f... original[2] ». Les enfants apprirent tous le dessin avec d'excellents maîtres. Chatelet et surtout l'Alsacien Frédéric Mayer, furent les com-

1 *Voyage de l'architecte Paris*, publié par A. Gazier, *Revue d'Histoire littéraire de la France*, 1906, p. 107.

2. *Biographie Michaud*, d'après les *Souvenirs de Stanislas*.

mensaux du marquis, et les peintres d'Ermenonville. Sous leur direction, les enfants de Girardin dessinèrent avec beaucoup de goût. Louis, appelé marquis de Brégy, a laissé des peintures à l'huile qui ne sont pas sans valeur; il fut plus tard élève de Bidault. Le carnet de dessin de Stanislas de Girardin nous a transmis des croquis de toutes les « fabriques » d'Ermenonville et de paysages de fantaisie tout à fait charmants[1].

Mais les premiers maîtres de ces enfants furent le curé et le magister du village qui leur donnaient des leçons en compagnie des petits paysans leurs camarades de jeux[2].

Toute la société d'Ermenonville vivait avec une charmante simplicité. Le dessin, la musique, la chasse et les promenades étaient les distractions ordinaires. On ne pouvait s'ennuyer dans l' « Élysée » d'Er-

1. Carnet retrouvé par le prince Léon Radziwill (il est très probablement de Stanislas de Girardin).

2. Ms. de l'abbé Brizard et ms. du maître d'école Harlet.

menonville, ces lieux admirables que le marquis de Lezay-Marnésia a vanté dans ces deux vers détestables[1] :

« Dans les champs inféconds créés par Girardin
De l'immortel Milton se retrouve l'Eden. » (*Sic*).

On canotait, on pêchait, on se promenait à cheval ou en voiture, et dans ce siècle galant l'amour n'y fut pas toujours inconnu.

On organisait de petits concerts en barque, sur les rivières, ou dans un bosquet parmi les gazouillis du printemps : un pipeau, une musette, un ou deux cors de chasse, suffisaient pour jouer quelques airs de Gluck, du *Devin*, ou plus tard de Grétry, dans le temple rustique ou dans la cabane de Philémon. Le marquis lui-même avait composé une romance, musique et paroles ; la romance du berger de la Grotte Verte[2] :

1. *Essai sur la nature champêtre*, Paris, 1787, in-8.

2. Cette grotte verte, simple berceau de verdure, a fourni le sujet à Hubert Robert d'une délicieuse aquarelle. Collection du Marquis de Girardin.



LE TEMPLE RUSTIQUE DANS LA PRAIRIE ARCADIENNE

D'après une gravure de l'*Itinéraire des Jardins d'Ermenonville*, publié chez Mérigot, dont les dessins ont été faits par René de Girardin et ses enfants.

« O Chloé ! je t'aime parce que ton visage
Est aussi doux que les grâces qui t'embellissent... »

C'est ainsi que l'on pensait retrouver la nature et être aussi excellents que des héros de Gessner.

C'est d'assez mauvais goût de railler tout cela : ces bucoliques exprimaient un sentiment sincère, et leur souvenir est encore exquis et d'un art plein de délicatesse. J'ai trouvé dans la bibliothèque de mon grand-père les œuvres de Gessner, illustrées par Moreau le jeune. Si Daphnis et la mort d'Abel ont bien des longueurs, j'ai trouvé toujours charmantes les petites idylles de ce Théocrite suisse, qui eût tant de succès au XVIIIe siècle. Et les petites estampes de Moreau le jeune sont toutes délicieuses.

L'époque des cœurs sensibles a produit des choses charmantes : si l'abbé Jacques Delille est toujours ennuyeux ; si Gessner l'est quelquefois, n'y eut-il pas un poète qui sut traduire en vers admirables, dans les cachots de 93, les rêves bucoliques tout

imprégnés de souvenirs antiques et de sentiment sincère de la Nature.

Il me semble pouvoir dire, sans trop de vanité pour ma terre natale, qu'il fut aussi le poète d'Ermenonville, celui qui écrivit :

« Voilà ce que chantait aux Naïades prochaines
Ma muse jeune et fraîche amante des fontaines,
Assise au fond d'un antre aux nymphes consacré
D'acanthe et d'aubépine, et de lierre entouré[1]. »

ou encore :

« O coteaux d'Erymanthe ! ô vallon ! ô bocage !
O vent sonore et frais qui troublait le feuillage
Et faisait frémir l'onde et sur leur jeune sein
Agitait les replis de leur robe de lin !... »[2]

1. Poésies d'André Chenier.

2. Id. *Le jeune malade*.

CHAPITRE V

ROUSSEAU A ERMENONVILLE

> O Jean-Jacques ! au fond des humides bois noirs,
> Sur le flanc des collines vertes, par les beaux dimanches,
> Tu causais avec l'Eternel et tu allais boire
> A la source de la Vérité toute blanche.
> . . . .
> . . . .
> O Jean-Jacques ! ton singulier souvenir
> Est comme une vieille et jaune liasse,
> De lettres décachetées et couvertes de taches
> D'encre et de pluie triste à faire mourir.
>
> Francis Jammes.

Le marquis de Girardin fit avec son fils aîné Stanislas et le peintre Chatelet un voyage en Suisse et en Italie en quête de croquis de paysages pittoresques vers 1775 ou 1776. Au retour, par l'entremise d'amis, il fit la connaissance de Jean-Jacques Rousseau installé à Paris rue Plâtrière. Le

1. Voir *Souvenirs de Stanislas de Girardin.*

pauvre philosophe était alors plus misanthrope que jamais comme le témoignent les *Rêveries* et les *Dialogues*. On avait beaucoup de peine à s'introduire dans son pauvre ménage, et il refusait surtout de voir les gens qui se disaient admirateurs de ses œuvres littéraires. Le seul moyen pour le fréquenter était de lui commander des copies de musique ; c'est ce que fit le marquis de Girardin ; il lui donna tout un lot de musique italienne et il semble qu'il eut vite toute la confiance de Jean-Jacques. Le jeune Stanislas qui jouait pas mal du piano, allait essayer les copies de Rousseau, et même ils jouèrent ensemble le *Devin de Village*. Rousseau en faisait une nouvelle musique ; il la chantait et Stanislas de Girardin l'accompagnait ; « sa voix, quoique un peu cassée, était encore toute passionnée ». Il se fâcha de ce que Stanislas trouvait cette musique moins bien que l'ancienne ; puis il se consola en pensant que ce n'était qu'un jeune homme peu connaisseur.

Il se trouvait dans une situation difficile; ses ressources étaient modiques, il vieillissait et Thérèse était malade. Au mois de février 1778, il écrivit un mémoire qu'il fit passer en forme de circulaire à ses meilleurs amis. Il y expliquait que sa femme et lui ne pouvaient plus tenir leur ménage et se soigner eux-mêmes, et il demandait un asile à la campagne en échange du peu de biens et de rentes qui lui restaient.

« M. Rousseau, écrivit le médecin et censeur royal, le Bègue de Prèsle, me dit, à la fin du mois d'avril 1778, qu'il n'était pas éloigné d'accepter une habitation à quarante lieues de Paris, mais qu'il n'avait encore pris aucun engagement ; je lui représentais les inconvénients d'un pareil éloignement et la difficulté des voyages en cas de maladie, d'infirmités ou d'affaires qui exigeassent son retour à Paris. » Le comte Duprat, et Corancez, lui offraient aussi une habitation près de Paris. Mais Rousseau s'en remit à Le Bègue de Presle qui, grand

ami du marquis de Girardin, le décida à accepter l'hospitalité d'Ermenonville. Il lui conseilla de partir seul d'abord, de rester quelques jours et de ne faire venir Thérèse que « quand il aurait vu si le pays lui plaisait, s'il y trouvait une habitation qui lui convînt à lui et à sa femme ; enfin s'il consentirait à tenir de M. et de Mme de Girardin des choses dont ils ne pouvaient pas recevoir le prix, comme l'habitation, et certaines provisions telles que les légumes qu'il ne pouvait avoir qu'à leur potager. »

Le Bègue de Presle hâta son départ ; il voulait l'accompagner, passer avec lui quelques jours à Ermenonville et revenir à Paris pour la Pentecôte. Ils prirent donc le 20 mai 1778 une chaise de poste, qui les mena jusqu'à Louvres. Ils trouvèrent là un carrosse et des chevaux du marquis de Girardin pour les conduire à Ermenonville[1].

1. *Le Bègue de Presle.*

Citons le récit de son arrivée, fait par le marquis lui-même[1] :

« Lorsque Rousseau se vit dans la forêt qui descend jusques au pied de la maison, sa joie fut si grande qu'il ne fut pas possible de le retenir en voiture. « Non, dit-il, il y a si longtemps que je n'ai pu voir un arbre qui ne fût couvert de fumée et de poussière ! ceux-ci sont si frais ! Laissez-moi m'en approcher le plus que je pourrai ; je voudrais n'en pas perdre un seul. » Il fit près d'une lieue à pied de cette manière. Sitôt que je le vis arriver, je courus à lui : « Ah ! monsieur, s'écria-t-il en se jetant à « mon col, il y a longtemps que mon cœur « me faisait désirer de venir ici, et mes yeux « me font désirer actuellement d'y rester « toute ma vie. » — « Et surtout, lui dis-je, « s'ils peuvent lire jusques dans le fond de « nos âmes. » Bientôt ma femme arriva, au milieu de tous mes enfants ; le sentiment les

1. *Cité dans les Souvenirs de Stanislas de Girardin*, p. 23.

groupait autour de cette douce et tendre mère d'une manière plus heureuse et plus touchante que n'aurait pu le faire le plus habile peintre : à cette vue il ne put retenir ses larmes : « Ah! madame, dit-il, que pourrais-je dire? vous voyez mes larmes, ce sont les seules de joie que j'aie versées depuis bien longtemps, et je sens qu'elles me rappellent à la vie. »

Le marquis faisait bâtir un chalet suisse derrière le château, autour duquel il avait créé une sorte de verger sauvage, avec des ruisseaux, des sous-bois, et de folles plantes grimpantes courant d'arbre en arbre [1] ; mais ce logis rustique n'était pas terminé ; Rousseau s'installa dans un des anciens pavillons qui se trouvaient de chaque côté du château. Il avait là quatre pièces dont les fenêtres donnaient sur la cascade la plus proche du château ; et sur une rue du vil-

1. Girardin avait baptisé la future habitation de Rousseau « le verger de Clarens » ou le « petit Clarens » en souvenir de la description de la « Nouvelle Héloïse ».

lage, la rue « Souville », qui existe toujours.

Il manda à Thérèse de le rejoindre. Girardin l'envoya chercher par deux domestiques qui firent le déménagement ; elle se rendit donc à Ermenonville deux ou trois jours après Jean-Jacques. Il s'impatientait de ne la voir point venir, et parlait d'aller la chercher lui-même. Elle arriva enfin ; il se jeta à son cou et l'embrassa tendrement, au grand attendrissement de la famille de Girardin[1].

Il se mit tout de suite à explorer le pays, qui, d'après les documents du temps, semble bien lui avoir plu passionnément. Son « Verger de Clarens » où il devait s'installer l'année suivante l'attendrit beaucoup. « Il s'y asseyait sur un banc de mousse pour y donner aux poissons et aux oiseaux ce qu'il appelait le dîner de ses hôtes. La première fois, raconte Girardin, qu'il entra avec moi dans ce verger, et qu'il vit des

1. Ms. de l'abbé Brizard.

arbres antiques couverts de mousse et de lierre, et formant des guirlandes au-dessus du gazon, des fleurs et des eaux qui s'étendent sous ces ombrages rustiques : « Ah !
« quelle magie, dit-il, dans tous ces vieux
« troncs entr'ouverts et bizarres que l'on ne
« manquerait pas d'abattre ailleurs ; et
« cependant, comme cela parle au cœur,
« sans qu'on sache pourquoi ! Ah ! je le vois,
« je le sens jusqu'au fond de mon âme, je
« trouve ici les jardins de ma Julie ! — Vous
« n'y serez pas, lui répondis-je, avec elle ni
« avec Wolmar, mais pour en être plus
« tranquille vous n'en serez pas moins heu-
« reux. » Il me serra la main, tout fut dit,
« tout fut entendu[1]. »

Il semble bien que Rousseau passa à Ermenonville un peu plus d'un mois dans un très grand calme. Il fut aussi heureux que son âme agitée et aigrie le lui permettait. Il semble avoir eu dans la famille de

1. *Souvenirs de Stanislas de Girardin.*

Girardin toute la confiance possible pour lui, et avoir réellement aimé la belle campagne d'Ermenonville, ses champs, ses prés, ses bois austères dont les solitudes plaisaient à son « romantisme ».

Installé dans le pavillon avec sa femme et une servante, il vivait simplement et rustiquement. Il se couchait avec le soleil et se levait avec l'aurore. Il allait contempler le lever du jour tous les matins au milieu de la campagne. Il rentrait ensuite vers huit heures, et déjeunait de café à la crème avec Thérèse et sa servante. Puis il repartait ensuite promener en quête de plantes nouvelles jusqu'à l'heure du dîner. On sait qu'il avait alors deux passions : la botanique et la copie de musique, et qu'en paroles du moins il maudissait sa renommée littéraire. Dès son arrivée à Ermenonville il se livra sans partage à la botanique ; le pays possédait une flore assez nouvelle pour lui, et c'était une distraction continuelle pour soutenir ses rêveries.

Il préférait les endroits solitaires et évitait les visiteurs des jardins célèbres de son hôte. Pour cela il se lia d'affection avec le second des petits Girardin qui avait alors douze ans. Amable-Ours-Séraphin de Girardin, ou le « petit gouverneur » de Jean-Jacques, était un enfant mélancolique et sauvage. Il était bien de cette génération en qui l'auteur des *Confessions* trouva ses vrais disciples et dont le plus brillant représentant fut le passionné « René », grandi dans la solitude de Combourg. C'est pourquoi Amable fut le dernier ami de Jean-Jacques, et son continuel compagnon de promenades. Il lui ramassait ses plantes et le guidait dans les bois, pour lui faire découvrir les endroits les plus solitaires et les plus écartés [1].

Ils rentraient vers midi ou une heure pour le dîner. Bien souvent le rôti de Thérèse était brûlé et la pauvre femme se plaignait

1. Papiers de René de Girardin, Ms. de l'abbé Brizard, etc.

des rêveries de son quasi-époux, qui oubliait tout à fait l'heure en écoutant le murmure du zéphyr dans les feuilles des chênes[1].

Après son dîner Jean-Jacques allait à peu près régulièrement dans son « Verger » dit « de Clarens » pour donner du pain à ses poissons et à ses oiseaux comme nous l'a raconté Girardin. C'est là, et à ce moment, que toute la famille du seigneur d'Ermenonville, qui le reste de la journée respectait sa solitude, venait généralement le retrouver. On le laissait tranquille le reste de la journée; mais à ce moment la société se réunissait sur les gazons ombreux, sous les vieux arbres, Jean-Jacques, paraît-il, était redevenu gai au milieu de la nature. Il jouait avec les enfants et courait avec eux. Il leur faisait des « contes à la Suisse », et d'après Girardin, il était drôle et amusant et « faisait rire petits et grands ». Ensuite on canotait; Jean-Jacques aimait

1. *Id.*

beaucoup ramer; la famille de Girardin l'avait surnommé « notre amiral d'eau douce ». Ou bien il se mêlait aux concerts rustiques sur l'eau ou dans les bocages, qui, comme on sait, étaient une des principales distractions des hôtes d'Ermenonville. Je ne sais si Jean-Jacques savait jouer de la flûte ou du flageolet; mais il paraît qu'il trouvait un plaisir extrême à entendre ces petits concerts champêtres quand le coucher du soleil moirait l'eau tranquille des rivières de reflets pourpres.

Quelques jours après son arrivée Girardin l'emmena promener en devisant sur les bords du petit étang. Soudain, alors qu'ils approchaient des îles du fond [1], les accords du *Devin de village* résonnèrent dans celle des peupliers dont les branches beaucoup plus touffues qu'aujourd'hui cachaient les musiciens du marquis. Le pauvre Jean-

1. Il y avait alors deux îles au fond de l'étang d'Ermenonville. Le bosquet du tombeau de Meyer était aussi entouré d'eau.

Jacques ne songeait pas que cette même île, où l'on jouait sa musique, renfermerait bientôt sa première sépulture, mais cette aimable surprise l'émut jusqu'aux larmes, et il embrassa son hôte avec reconnaissance.

Il aimait cette allée sinueuse, qui part du pont « de la Brasserie » et va jusqu'à l'emplacement de « l'Ermitage », en suivant le cours murmurant du ruisseau. C'est lui qui lui donna le nom d'« allée de la Rêverie ». Selon l'itinéraire des jardins d'Ermenonville, il s'y promenait un jour, et vint s'asseoir sur une roche en face du petit autel de l'Amour qui ornait la clairière au-dessous du temple de la Philosophie moderne. « La solitude des forêts, le murmure mélodieux des eaux, le calme enchanteur qui règne dans les bois le plongèrent dans une douce mélancolie. Bientôt les malheurs qu'il dut à sa célébrité s'effacèrent de son imagination, il ne se ressouvint plus que du temps heureux où Mme de Warens était le seul

objet qui remplissait son cœur... Et l'âme échauffée par ces douces chimères, il prend un crayon et il écrit : « A la Rêverie ». Tous les mots échappés à ce grand homme méritaient d'être gravés. » Les vers de Voltaire qui se trouvaient sur l'autel furent effacés et remplacés par la simple inscription de Rousseau.

La partie des jardins qu'il préférait était le « Désert ». Sans doute, quand il vint à Ermenonville, le muguet qui en couvre les pentes avaient fermé ses clochettes blanches ; mais il restait l'ombrage des grands arbres, les beaux sapins au bord du lac et les grands éboulis des rochers sur les coteaux de bruyères. Rousseau eut pour ces sites austères et sauvages un goût que l'on conçoit. Il y passait de longues heures avec son petit gouverneur. Il se reposait dans la cabane de chaume entre les rochers qui dominent l'étang, se croyant un pâtre des montagnes. Il y classait ses plantes à l'ombre de cette fraîche petite demeure, ou



UN DES COTEAUX DU « DÉSERT », ÉTAT ACTUEL

Au sommet du cahos de grès on distingue la cabane à toit de chaume où Jean-Jacques venait se reposer et classer ses plantes. D'après un cliché de M. Louis Ruet.

devant le beau panorama qu'on découvrait du haut des rochers.

Le marquis de Girardin avait fait graver sur les grès du Désert, des vers de Pétrarque pour les assimiler aux rochers de Meillerie et son étang de cinq ou six hectares au lac de Genève ; l'idée nous paraît bizarre et un peu ridicule. Le « Désert » est bien beau mais il est hors de propos d'en faire une petite Suisse. Il paraît que Rousseau approuva cette idée et les inscriptions ne le choquèrent pas[1]. Quoi qu'il en ait dit, il était auteur, et ce témoignage d'admiration pour son *Héloïse* le toucha.

Puis Girardin était si content d'avoir dans ses bois « le monument des anciennes amours ». L'endroit était sauvage et digne de Rousseau ; peu importait l'altitude. Sur un rocher on avait gravé cette phrase du grand homme : « C'est sur la cime des montagnes solitaires que l'homme sensible se

1. *Récit de l'architecte Paris.*

plaît à contempler la nature, c'est là que tête à tête avec elle, il en reçoit des inspirations toutes puissantes qui élève l'âme au-dessus des erreurs et des préjugés. »

Jean-Jacques dût aimer ce sentier qui de la cabane conduit derrière le petit étang « de la Fourcière » à ce grand coteau qui domine la route de Senlis, endroit poétique et solitaire, où la brise passe dans les grands pins ; le chemin tout proche se devine à peine, et l'on se croit perdu dans une forêt sauvage loin des demeures humaines.

C'était d'ailleurs le plaisir de Jean-Jacques de s'égarer ; c'est ce qui faisait du dîner de Thérèse un dîner réchauffé. Il aimait faire le Robinson et se figurer dans un endroit désert, où personne avant lui n'était venu et d'où il ne reviendrait plus dans les lieux corrompus par la civilisation. Cependant il aimait aussi beaucoup la société de son petit gouverneur, qui lui montrait son chemin. Il était triste quand Amable ne pouvait l'accompagner, et il envisageait avec

chagrin la perspective de passer l'hiver sans sa société, quand l'enfant serait reparti à Paris avec ses parents[1].

En somme Jean-Jacques fut heureux ce dernier mois de sa triste vie dans le cadre vert et frais de mon Ermenonville. Il le fut surtout parce que la société des Girardin fut extrêmement discrète pour sa misanthropie, et le laissa tout à son aise à ses goûts de solitude. Puis il eut confiance en eux ; il ne les considéra pas comme « ses ennemis », ou comme des « complices de ses ennemis », « ourdissant de terribles machinations pour lui nuire ». Il consentit de temps en temps à dîner à la table du château ; elle n'était pas réglée par l'étiquette de cour, mais par la simplicité antique. Le philosophe que Mme d'Épinay appelait « mon ours » se montrait dans le salon d'Ermenonville, enjoué, aimable et même galant. Stanislas de Girardin raconte qu'un jour une de ses

1. *Le Bègue de Presle.*

tantes, jeune et jolie, poursuivait le « petit gouverneur » qui ne voulait pas l'embrasser. « C'est au gouverneur, dit Rousseau, à réparer les fautes de l'élève. » Il embrassa la jeune femme, qui lui rendit son baiser.

Un autre jour, pendant tout le dîner, « il était inquiet, mangeait peu, ne disait rien et semblait chercher quelque chose des yeux. Enfin il ne put y tenir. Il demanda où était son « petit gouverneur ». On lui dit qu'il était en pénitence. « Oh ! dit-il en soupi-« rant, je vois bien que ce n'est pas lui qu'on « veut punir, c'est moi. » Aussitôt il sortit le cœur gros de larmes et alla pleurer dans sa chambre. La société fut inquiète, enfin on ne trouva rien de mieux que de rendre à l'enfant sa liberté, et de l'envoyer chercher Rousseau. Aussitôt qu'il le voit, il court à lui, il l'embrasse en le serrant dans ses bras. Il ne lui dit que ces mots : « Allons « nous promener. » Et tout fut oublié »..., même la société du château que Jean-Jacques

abandonna pour errer dans les bois avec l'enfant[1].

Je crois d'ailleurs qu'il aimait autant la société du village que celle des gens du monde. Il fut très populaire à Ermenonville. Sans doute, au bout d'une génération, on l'avait tout à fait oublié; et il y a une quarantaine d'années, de vieux paysans d'Ermenonville, à qui l'on demandait s'ils avaient des souvenirs sur son séjour, ne savaient quoi répondre. Ce séjour d'un mois ne marqua que pour ceux qui le connurent personnellement ; ils le trouvaient un bien brave homme, bon et aimable pour tout le monde, et que les grands seigneurs, on ne savait trop pourquoi, avaient en haute considération. Le magister du village lui-même qui possédait une haute culture intellectuelle, relativement, l'excellent Nicolas Harlet, a laissé cette simple mention dans son cahier de dépenses et de recettes : « Aujourd'hui

1. Ms. de l'abbé Brizard.

2 juillet 1778, est mort à Ermenonville, J.-J. Rousseau, en son vivant grand philosophe. » Suit la mention de l'achat d'un lapin et du prix qu'il a coûté.

Mais il fut très populaire, c'est-à-dire très aimé de tous parce qu'il était simple, familier et bienfaisant dans la mesure de ses ressources, et par ce qu'il pouvait obtenir du seigneur en faveur de ses amis du village. Ce fut un vif plaisir pour les pèlerins qui vinrent plus tard vénérer sa tombe et recueillir tous les échos de son dernier séjour, d'entendre chanter ses louanges par toutes les bonnes femmes d'Ermenonville.

Il se promenait avec des paquets de tabac qu'il distribuait aux ouvriers des champs, avec des poignées de mains et des mots affectueux. Le tabac était le « dédommagement du temps perdu à causer avec lui ». « La maison de l'aubergiste fut souvent honorée de sa présence », raconte l'abbé Brizard. « Le petit jardin entouré d'une eau poissonneuse était dans une situation

charmante, et Rousseau venait s'y promener souvent. » L'hôte, Antoine Maurice, vanta à Brizard « la bonté et la simplicité » de l'auteur d'*Émile*. Tous les habitants du pays qu'interrogea cet excellent pèlerin en dirent autant. Jean-Jacques fit même un mariage peu de temps avant sa mort et chargea Thérèse de faire aux jeunes époux le présent de noces qu'il leur avait promis. Il secourut une vieille femme dans le dénuement; et la bonne vieille fut si reconnaissante, qu'elle vint prier presque tous les jours sur les bords de l'étang. On lui dit un jour : « Pourquoi priez-vous pour M. Rousseau qui n'était pas catholique? » « Je n'en sais rien, répondit-elle, tout ce que je sais c'est qu'il m'a fait du bien[1]. » Excellente réponse populaire aussi charmante que la question était ridicule.

1. Cette brave femme se nommait la femme Carré, à ce qu'a raconté la dame Ganneval, chez la dame Bémont, à l'abbé Brizard. Il est vrai que Thérèse, paraît-il, lui faisait la charité en souvenir de son mari.

Un des grands amis de Rousseau à Ermenonville fut le curé. « Nous recherchons, raconte l'abbé Brizard, toutes les personnes qui ont eu quelques liaisons avec Rousseau et nous n'oublions pas le pasteur du lieu qu'il aimait beaucoup. C'est un homme fort doux. Ce pasteur respectable nous fait un grand éloge de Rousseau, de sa simplicité, de sa charité, de sa sensibilité. Il adoucissait la sévérité, la dureté de M. de Girardin. « A sa mort le village a beaucoup perdu, le seigneur a changé, la dame aussi ; elle a pris un ton plus sec, plus auguste. » Rousseau venait voir ce bon curé, sa timidité était extrême, sa sensibilité excessive. Il l'a vu souvent « verser des pleurs même dans la rue, quand on lui disait quelque chose à quoi il ne s'attendait pas. Je n'ai jamais vu d'homme aussi enfant ». Quand Rousseau venait le voir, il s'arrêtait à la porte de la rue et avançait la tête, pour voir s'il n'y avait personne avec le pasteur. Le curé le voyant fureter de l'œil, lui disait :

« Entrez, entrez, monsieur Rousseau, il n'y a personne, nous irons promener quand vous voudrez. — Le plus tôt sera le meilleur, répondait-il. » Ils partaient. Il avait l'attention de ne jamais le tourmenter. Ils ne parlaient guère que des richesses de la nature et de ses productions. Il aurait craint de perdre sa confiance en le mettant sur d'autres chapitres. Il (le curé) le regrette beaucoup[1]. »

Le dimanche Jean-Jacques se mêlait aux jeux des villageois, dans ce bel endroit des jardins, où, sous le gros hêtre, jeunes gens et jeunes filles dansaient au son du flageolet et des pipeaux rustiques. Je ne pense pas qu'il dansât; on ne nous dit pas qu'il jouait à la boule; mais il prit part au tir à l'arc. On connaît cette vieille institution des communes de l'Ile-de-France, admirable survivance d'une très vieille coutume, les com-

1. On voit par l'incorrection des notes de l'abbé Brizard que les bavardages du curé ont été pris sur le vif et transcrits fidèlement.

pagnies d'archers. De nos jours encore les habitants d'Ermenonville se réunissent pour abattre l'oiseau, et gagner au prix de leur adresse des gobelets d'argent. Tout cela n'a pas changé depuis le xve siècle. Au xviiie cette tradition parut charmante aux philosophes amis du peuple. Le marquis de Girardin ouvrait le bal champêtre avec la marquise; c'était eux aussi qui donnaient les prix du tir à l'arc [1]. En 1783, les archers d'Ermenonville se vantèrent avec orgueil à l'abbé Brizard d'avoir eu Rousseau dans leur confrérie. Brizard et Anacharsis Clootz tirèrent avec l'arc de Rousseau et achetèrent une flèche de Rousseau, ou soi-disant telle.

Le philosophe fit deux excursions aux environs [2]. Le 16 juin, le marquis de Girardin

1. Le prince Radziwill ne manque pas actuellement à cet antique usage.

2. Ch. Brainne. *Les hommes illustres du département de l'Oise*, Paris et Beauvais, 1863, 2 vol. in-8°. Notice sur J.-J. Rousseau. Il tenait les détails rapportés ici de Tremblay, imprimeur à Senlis, qui avait vu Rousseau.

l'emmena dans son carrosse à Senlis. « Ils furent reçus par M. Charles Leblanc, maire de la ville. Il y eut le soir une réunion nombreuse chez ce magistrat en l'honneur du philosophe, qui parut très satisfait de l'accueil qu'on lui fit. Le lendemain Rousseau alla rendre visite à quelques notabilités de la ville, notamment M. Afforty, l'un des historiens de Senlis et M. Milliet, l'estimable auteur des *Étrennes du Parnasse*, beau-frère de M. Tremblay imprimeur, qui connaissait particulièrement M. de Girardin.

« Peu de jours après, il alla à Dammartin, autre petite ville à neuf kilomètres d'Ermenonville. Il y alla à pied et s'arrêta à l'auberge des Deux-Anges, où il demanda un peu de vin et d'eau. L'aubergiste se refusa absolument à rien recevoir de lui, et Jean-Jacques ne put laisser qu'un pourboire à la servante. Puis il alla visiter le vieux château et méditer sur ses souvenirs, en compagnie de l'aubergiste avec qui il avait lié con-

versation. L'heure s'avançait. « Ma femme, « dit-il, va s'inquiéter de mon retard. » Il reprit le chemin d'Ermenonville. Il était vêtu selon l'usage du temps : habit gris à collet ras et à larges basques, chapeau tricorne, perruque à canons, culotte courte et souliers à boucles. Il s'appuyait sur une longue canne qui semblait être son bâton de vieillesse. »

Il était en effet vieilli, et avait la tête fatiguée, mais il était en somme tranquille malgré tout, et désireux de finir ses jours dans la calme campagne. Corancez, persuadé du suicide de son ami, s'est également imaginé qu'il se trouvait mal à Ermenonville, qu'il était brouillé avec Girardin ; c'est ce que lui aurait raconté un chevalier de Malte qui vit le philosophe à Ermenonville [1]. Il nous semble qu'il y a vraiment trop de docu-

1. Dans les récits très postérieurs faits à des pèlerins, Thérèse accrédita ces fables. Mais aux premiers visiteurs qui la virent dans les premières années qui suivirent la mort de Rousseau, elle déclara toujours qu'il avait été très heureux à Ermenonville.

ments qui donnent une impression contraire. Peut être s'il en eût eu le temps, aurait-il pris mon petit village en grippe comme tous ses autres séjours ? Mais ce mois qu'il y passa semble avoir été calme et heureux. Le Bègue de Presle revint le voir le 21 juin. Il le trouva content. Comme il s'en retournait à Paris le 26, Rousseau lui demanda[1] « de lui envoyer du papier pour continuer son herbier, des couleurs pour faire des encadrements, et de lui apporter à son retour au mois de septembre, des livres de voyage, pour amuser durant les longues soirées d'hiver sa femme et sa servante, avec plusieurs ouvrages de botanique sur les chiendents, les mousses et les champignons, qu'il se proposait d'étudier l'hiver. Il dit même qu'il pourrait se remettre à quelques ouvrages commencés tels que l'opéra de *Daphnis* et la suite d'*Émile*. »

De Magellan, gentilhomme et savant por-

1. *Récit de Le Bègue de Presle.*

tugais[1], donne des détails sur cette soirée du 21 juin. Il avait accompagné Le Bègue de Presle. Il y avait, raconte-t-il, de la compagnie au château : après le dîner au moment où on se disposait à aller se promener et où l'on était déjà sur le pont au nord du château, Rousseau arriva. Il causa calmement et simplement ; rien ne décelait un homme en dehors de l'ordinaire. Les enfants de Girardin lui ramassaient des plantes, et il leur expliquait la botanique. Il lui échappa quelques mots qui le révélaient. Magellan lui dit que les hommes étaient méchants : « Les hommes, oui, répliqua-t-il, mais l'homme est bon. »

Magellan lui parla aussi du tremblement de terre de Lisbonne en 1755, qui avait été si affreux. Il lui dit y avoir assisté et avoir vu l'horrible scène d'un père qui vit brûler sa famille sans pouvoir lui porter secours. « M. Rousseau fit brusquement un pas en

1. Récit publié à la suite de celui de *Le Bègue de Presle*.

arrière, et comme s'il eût été frappé de la foudre, resta immobile pendant quelques instants. »

Puis le marquis les régala d'un concert, le soir, en rentrant au château ; Rousseau y accompagna sur le piano-forte « la romance du Saule » :

> Chantez le Saule et sa douce verdure...

complainte de Desdémone, dans Othello, qu'il venait de mettre en musique et qui fut sa dernière œuvre. Il la chanta de sa voix un peu cassée et fatiguée, mais avec tout le sentiment qui était dans son âme.

C'est à ce moment qu'il proposa à Mlle de Girardin de lui apprendre la musique et le chant. Elle y avait peu de goût, mais elle consentait à s'y appliquer avec un maître vibrant et passionné qui voulait qu'on chantât autant « avec son cœur qu'avec sa voix. »

Le 22, Rousseau accepta de dîner au château, « il arriva à l'heure ordinaire, mais

un accident empêcha sa femme d'être de la partie ».

Dix jours plus tard, l'auteur d'*Émile* et d'*Héloïse*, et des *Rêveries du promeneur solitaire*, terminées dans les bois d'Ermenonville, était enlevé à l'affection de son dernier hôte et de son « petit gouverneur ».

CHAPITRE VI

LA MORT DE ROUSSEAU

Comment parler d'Ermenonville sans raconter cette mort de Jean-Jacques ? quoique ce soit un peu à regret que je traite un sujet si rebattu par tant d'écrits. Mais il semble bien inutile de revenir sur le long débat du suicide ou de la mort naturelle de Rousseau. La question me paraît bien close ; et les partisans du suicide ne sont plus de mode. Leur hypothèse était le fruit d'imaginations échauffées par les passions de cette étrange époque.

Il nous reste à donner le récit détaillé de l'événement d'après les témoignages les plus anciens : manuscrits de la famille de

Girardin, récit publié par Le Bègue de Presle, récits de Thérèse transcrits au moment même par l'abbé Brizard et l'architecte Paris[1]. A l'aide de ces documents on peut conter le dernier jour de l'auteur des *Confessions* dans tous ses détails, ce qui n'a pas encore été fait jusqu'ici.

« La veille de sa mort[2] il mangea des fraises, dans lesquelles il mit deux cuillerées de lait et beaucoup de sucre, avec sa femme et le second fils de M. de Girardin qu'il aimait beaucoup et qui était toujours avec lui. Il fut ensuite se promener dans le parc avec cet enfant, et en revenant, il dit à sa femme qu'il se sentait incommodé, qu'il ne croyait cependant pas que ce fût les fraises dont il avait fort peu mangé ; qu'il s'était trouvé mal plusieurs fois dans sa promenade et que le fils de M. de Girar-

1. *Les récits des Girardin, de Le Bègue de Presle et de l'architecte Paris sont de* 1779, *celui de l'abbé Brizard de* 1783.

2. *Récit de l'architecte Paris.*

din avait eu la complaisance de s'arrêter plusieurs fois pour le laisser reprendre ses esprits. Cela inquiéta beaucoup sa femme. Il l'engagea à se tranquilliser et pour lui tenir compagnie à souper, il prit une bouchée de pain et un peu de vin. Pendant la nuit sa femme, qui était inquiète, ne dormait pas, lui ayant demandé le matin comment il se trouvait, il l'assura qu'il croyait que ce n'était rien et l'engagea à se tranquilliser. Il parut assez gai ; le barbier du village vint le raser, et il lui fit des contes avec beaucoup de liberté d'esprit. Cet homme ayant vu Mme Rousseau qui faisait le lit de son mari et le sien, lui en témoigna son étonnement. « Ma femme, dit Rousseau, est « accoutumée à faire elle-même son petit « tracas ; et quoiqu'elle ait une servante et « que je l'engage à se tranquilliser, cela « l'occupe et l'amuse et elle continue à faire « ces choses elle-même. »

« Ensuite il alla se promener dans le parc, et revint disant à sa femme : « Ma chère

« amie, voici le déjeuner de ton serin, le « nôtre est-il prêt ? » Il trouva le curé Gaucher sur le pas de sa porte et causa quelques instants avec lui ; celui-ci ne lui remarqua rien d'anormal.

« Il vit un papier et demanda ce que c'était. « C'est le mémoire du serrurier, répon- « dit sa femme. — Pourquoi ne l'avez-vous « pas payé ? — J'ai voulu, mon bon ami, « que vous le voyiez vous-même, afin d'être « sûr qu'on ne vous trompe pas. — Vous « savez que je trouve bien tout ce que vous « faites. Je vous prie allez le payer promp- « tement, et revenez vite parce qu'il faut « que j'aille donner à Mlle de Girardin sa « première leçon. » (Première leçon de mu- « sique).

« Il déjeuna avec sa femme et sa servante fort gaiement. Il demanda à cette fille si elle aimait le café et si elle s'y accoutumerait bien. L'instant d'après il se plaignit qu'il se sentait du froid et qu'il se trouvait mal. En peu de moments, son mal augmenta.

Il s'était senti frappé comme d'un coup à la tête, puis tourmenté d'une espèce de coliques. Il pria sa femme de renvoyer sa servante et d'ôter la clef de la porte. Alors il lui dit : « Ma chère femme je sens qu'il « faut nous séparer, je suis fâché de vous « quitter, mais vous m'aimez et vous ne « devez pas être fâchée de me voir finir « une vie, qui a été empoisonnée par bien « des chagrins. » Sa femme se mit à pleurer : « Pourquoi pleurer? lui dit-il. Êtes-vous « fâchée de mon bonheur? »

« Elle avait envoyé secrètement chercher Mme de Girardin, et il avait soupçonné quelque chose de cela, mais sa femme pour ne pas l'inquiéter lui dit qu'elle n'avait fait avertir personne.

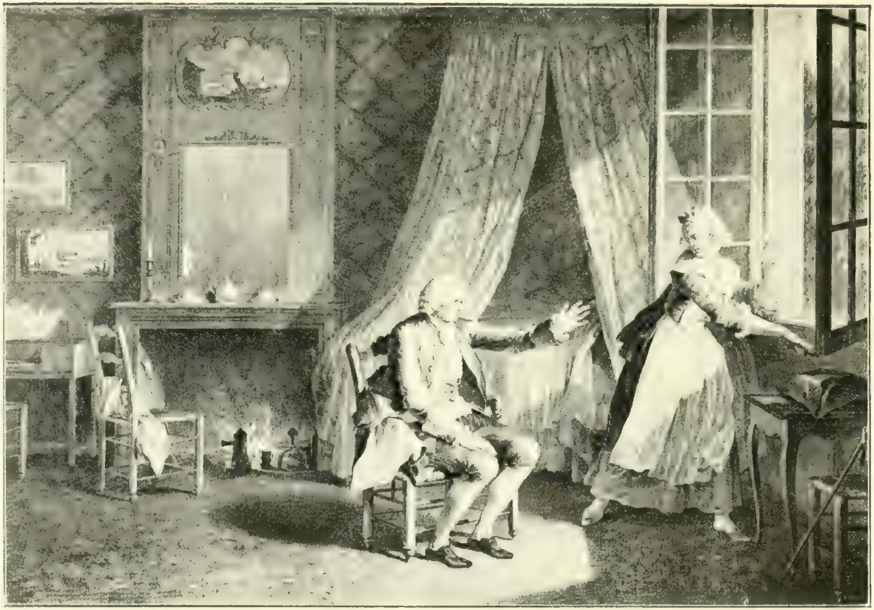
« Mme de Girardin arriva et lui dit : « Monsieur Rousseau, je crains qu'on ne « vous ait trop fait promener hier et que « cela vous ait fatigué. Je viens voir si vous « n'en êtes pas incommodé. — Non, ma- « dame, vous ne venez pas pour cela, vous

« êtes instruite de mon état plus que vous
« ne voulez le paraître. Je suis sensible à
« l'intérêt que vous y prenez, mais faites-
« moi le plaisir de vous retirer. » Cette
dame se retira en effet.

« Pour lors ayant fait fermer sa porte, il dit
à sa femme, qu'il lui avait toujours dit que
si elle mourait avant lui, il lui fermerait
les yeux, et qu'il espérait qu'elle ne lui refu-
serait pas ce service[1]. Il lui recommanda
d'être toujours très charitable[2] et lui dit
qu'elle devait s'attendre que les calomnies
de ses ennemis la poursuivraient après sa
mort, ne pouvant plus s'exercer sur lui,
qu'elle devait s'armer de patience ; qu'il la
laissait sous la protection de M. de Girardin
qui « était un parfaitement honnête homme
« et que c'était une grande consolation
« pour lui ». Il parla à sa femme pendant

1. *Sic* dans le ms. de Paris.

2. Selon les *Mémoires de Stanislas de Girardin*, t. III, p. 33. Rousseau aurait dit à Thérèse : « Vous donnerez aux pauvres pour qu'ils prient pour moi. »



LES DERNIÈRES PAROLES DE J.-J. ROUSSEAU

D'après la gravure de Moreau le Jeune. Les détails de l'ameublement et du costume sont sinon minutieusement exacts, du moins entièrement véridiques.

plus d'une heure et se fit à lui-même une exhortation fort longue. « Ah ! disait Thé-
« rèse à l'abbé Brizard, si j'avais pu retenir
« toutes les choses consolantes qu'il me dit.
« Il n'avait pas besoin de ministre pour
« l'exhorter. »

« Ma bonne amie[1], lui dit-il, ouvrez la
« croisée ; l'air est si pur et serein ! que je
« voie encore une fois le soleil ! Il me
« semble que je vois les cieux ouverts. Ma
« bonne amie, ne voyez-vous pas Dieu qui
« m'attend dans les bras de sa miséricorde.
« Je lui ai toujours demandé de finir ma vie
« sans douleurs, sans voir le médecin et le
« chirurgien, il m'a exaucé. Je vais me
« joindre à lui dans le sein de la béatitude
« où les hommes ne m'iront pas chercher ».
« Ah! disait encore Thérèse à Brizard, on
« disait qu'il n'avait pas de religion. Per-
« sonne n'en avait davantage. Tels étaient
« les sentiments qu'il montra, la même pré-

1. Ms. de l'abbé Brizard.

« sence d'esprit, la même sécurité, de la « tranquillité, de la gaieté même dans les « derniers instants. » Et sur ce qu'elle nous dit, continue son interlocuteur, qu'on avait fait courir le bruit qu'il s'était assassiné, elle ajouta : « Hélas ! il me disait souvent : « Ils peuvent me tuer, mais moi qui as (*sic*) « un Dieu, dont j'attends ma récompense, « quelque malheureux que je sois, je n'at- « tenterai jamais à son ouvrage. »

« Il demanda [1] de l'eau des Carmes et en ayant pris une cuillerée à café, il dit que cela lui faisait plus de bien que de mal. Sa femme lui proposa de prendre un remède ; il dit que cela lui était impossible dans la faiblesse où il était. Cependant, l'ayant aidé à se mettre sur son lit, elle le lui donna, mais ne pouvant le retenir, elle voulut glisser sous lui un pot de chambre plat. « Quoi ! dit-il, me croyez-vous si faible que « je ne puisse me lever ? » Il fit alors un effort

1. *Récit de Paris.*

et se jetant à bas de son lit il se mit sur sa chaise, et sa femme lui ayant proposé une tasse de bouillon blanc, il en but un peu et la lui rendit en disant : « Mon cœur ne peut « plus rien supporter ! » Et pendant qu'elle se détournait pour la poser quelque part, il tomba sur le plancher, mort. Croyant qu'il était tombé de faiblesse, elle se jeta sur lui en l'embrassant pour le relever. Elle essaya de le placer sur un fauteuil, mais le voyant sans mouvement, elle poussa un cri et tomba elle-même sans connaissance.

« M. de Girardin accourut au bruit, ouvrit la porte avec un passe-partout. On le saignit, on lui mit le vésicatoire, on voulut lui faire prendre quelque chose, mais le tout inutilement ; il était mort[1].

« Sa femme étant revenue à elle, après avoir gémi comme on l'imagine, dit à M. de Girardin qu'une des choses que son mari lui avait recommandées, c'était de le

1. *Récit de Girardin lui-même.*

faire ouvrir après sa mort. » Elle raconta aussi que, depuis quelques jours, il s'était déjà plaint de maux de tête et d'étourdissements.

Tel est le récit que l'on peut faire de la mort de Jean-Jacques Rousseau en complétant l'un par l'autre les documents cités plus haut. Ces documents ont l'accent de la sincérité ; ils se confirment, et ils fournissent un luxe de détails minutieux dont la simple rédaction inspire confiance en leur exactitude.

Le marquis de Girardin avait immédiatement fait demander le chirurgien et envoyé un courrier prévenir Le Bègue de Presle.

Puis il se prépara à rendre les derniers devoirs au pauvre philosophe. Il envoya chercher Houdon pour mouler les traits vénérés, qui, paraît-il, avaient conservé « toute la sérénité de son âme ».

Le lendemain, trente-trois heures après le décès, le corps fut ouvert, ainsi que

Rousseau l'avait demandé[1]. Ce fut fait en présence de trois chirurgiens : Gilles-Casimir Chenu, maître chirurgien à Ermenonville, Simon Bonnet, de Montagny, Castérès, lieutenant de M. le Premier chirurgien de Senlis, et en présence de deux médecins : Le Bègue de Presle, médecin de la Faculté de Paris et censeur royal, et Bruslé de Villeron, médecin à Senlis. Il y avait là en outre quatre personnes : le procureur fiscal du bailliage d'Ermenonville, Bimont, le lieutenant Blondel, le sergent Landru.

Le curé et le marquis de Girardin furent peut-être présents aussi. Le Bègue de Presle nous dit qu'il y eut onze personnes ; seuls les officiers civils et les deux chirurgiens signèrent le procès-verbal de l'autopsie.

Il était constaté dans ce procès-verbal :

1° Que Rousseau était réellement mort le

1. *Récit de René de Girardin*, ms.

jeudi 2 juillet 1778, vers 10 heures du matin ;

2° Que son autopsie avait été faite le vendredi 3 juillet à 1 heure de relevée ;

3° Que dans cette autopsie, on avait trouvé les parties nobles et tout le corps sain, que l'on n'avait pu trouver, « ni dans le rein, ni dans la vessie, les uretères, et l'urèthre, non plus que dans les organes et canaux séminaux, aucune partie, aucun point qui fût maladif ou contre nature » (par suite les infirmités dont avait si longtemps souffert Rousseau s'étaient guéries dans sa vieillesse ;

4° Que l'on avait trouvé deux petites hernies inguinales qui devaient être la cause des coliques) ;

5° « Que l'ouverture de la tête et l'examen des parties renfermées dans le crâne avaient fait voir une quantité très considérable (plus de huit pouces) de sérosité épanchée entre la substance du cerveau et les membranes qui la recouvrent. Que par suite ne

pouvait-on pas avec beaucoup de vraisemblance attribuer la mort de M. Rousseau à la pression de cette sérosité, à son infiltration dans les enveloppes, ou dans la substance de tout le système nerveux? »

Le rapport des médecins concluait donc que Jean-Jacques Rousseau était mort d'une attaque d'apoplexie séreuse.

Avant l'autopsie, Houdon avait, avec l'aide de mouleurs italiens, pris l'empreinte du visage de l'auteur d'*Héloïse*. D'après ce moulage, il fit plusieurs beaux bustes, pour René de Girardin. L'abbé Rozier, directeur du journal de physique, pria son ami le marquis de lui en céder un, dans une lettre qui nous est conservée [1].

Dans la journée du samedi 4 juillet, on embauma le corps et on l'enferma « dans un cercueil du bois le plus dur, recouvert de plomb en dedans et en dehors avec plusieurs médailles qui contiennent son nom

1. *Archives du marquis de Girardin.*

et la date de sa naissance et de sa mort ».

A minuit on transporta le corps dans l'Ile des Peupliers. Les paysans d'Ermenonville et des alentours, des torches à la main, garnissaient les berges de l'étang. Sous les mélancoliques rayons de la lune, une barque noire glissait lentement chargée de la dépouille mortelle de Jean-Jacques Rousseau. Ce devait être une nuit d'été splendide, toute tiède et parfumée, un silence religieux troublé seulement par le frisson de la brise dans les rameaux des arbres et les cris des grillons dans l'herbe.

Il n'y avait dans la barque que trois fidèles : Girardin, Le Bègue de Presle et Corancez. Le genevois Corancez, d'après Girardin, « indiqua les coutumes funèbres du pays natal de Jean-Jacques ». On peut se demander ce que c'était.

Le marquis de Girardin resta jusqu'à trois heures du matin pour faire bâtir, à chaux et à sable, un très simple tombeau surmonté d'une urne, dont pas mal d'es-

tampes, notamment les belles planches de Moreau, nous ont conservé le souvenir. Par la suite, il mit à l'étude un monument plus digne du grand homme. Hubert Robert donna un dessin général. Le sculpteur Lesueur fit plusieurs projets [1], et enfin exécuta les gracieuses sculptures du tombeau actuel.

Girardin avait fait aussi dans le premier mouvement une épitaphe :

« Ici sous ces ombres paisibles,
Pour les restes mortels de Jean-Jacques Rousseau,
L'amitié posa ce tombeau,
Mais c'est dans tous les cœurs sensibles,
Que cet homme divin, qui fut tout sentiment,
A laissé de son cœur l'éternel monument. »

Il abandonna cette épitaphe sur le conseil de Ducis, qui lui-même en proposa plusieurs. Enfin, on se décida pour cette simple phrase :

« Ici repose l'homme de la Nature et de la Vérité. »

1. *Maquettes dans la collection du marquis de Girardin.*

CHAPITRE VII

L'HÉRITAGE DE ROUSSEAU
LA VEUVE DE JEAN-JACQUES

Rousseau mort, il restait à René de Girardin un legs peu intéressant, la simple et vulgaire Thérèse Levasseur [1], la compagne du philosophe pendant trente-quatre ans, et sa quasi-épouse. Nous avons vu que dans ses dernières paroles, il l'avait en quelque sorte confiée à la bonté de son hôte.

Toute la famille de Girardin d'ailleurs entourait Thèrèse Levasseur de vénération. C'était « l'excellente, la simple et touchante

1. Sur Thérèse, veuve de Rousseau voir l'étude de M. Lenotre, et mon article de la *Revue de Paris* du 15 septembre 1911 dont ce chapitre est extrait. J'ajoute une plus complète documentation à la perspicace étude de M. Lenotre, grâce aux archives privées qui m'ont été ouvertes.

veuve[1] » du grand homme. On était trop heureux, puisque Jean-Jacques était mort, de donner un abri à sa compagne. Elle demeura dans le pavillon jusqu'au printemps de 1779, et s'installa à ce moment dans le « petit Clarens ». Goûta-t-elle beaucoup la poésie du lieu? on peut en douter ; mais elle y était plus libre et plus chez elle que dans le pavillon, qui se découvrait des fenêtres du château. Le « petit Clarens » était en quelque sorte le sanctuaire de verdure de l'auteur d'*Héloïse*. Girardin y plaça un autel à l'Amitié, en souvenir de lui. Ces simples vers y étaient gravés pour rappeler sa douce bonhomie :

> Le bon Jean-Jacques sur ces bancs
> Venait admirer la nature,
> Donner à ses oiseaux pâture
> Et jouer avec nos enfants[2].

Mais de tout cela Thérèse n'eut cure, c'est dans le « petit Clarens » que Thérèse

1. Notes de Stanislas de Girardin.
2. Mss. de l'abbé Brizard.

jugea bon que Rousseau ne fût pas son dernier époux.

La succession de Rousseau n'était pas celle d'un petit rentier, dont les quelques revenus passent à sa femme. C'était tout un héritage littéraire, qu'il fallait recueillir avec soin et diligence ; la pauvre Thérèse en était absolument incapable ; heureusement pour elle, elle trouva le marquis de Girardin qui se fit son tuteur avec beaucoup de dévouement.

Elle lui confia tous les manuscrits que Rousseau laissait dans le pavillon : une grande partie des *Confessions*, les *Rêveries*, la musique, etc. ; elle s'en remit à lui du soin de lui assurer une honnête aisance.

Il commença par réclamer à Marc-Michel Rey, libraire d'Amsterdam, la réversibilité sur la tête de Thérèse, d'une rente de 300 livres due à Rousseau. Thérèse obtint en outre une pension de 600 livres de milord Maréchal, et une autre du roi d'Angleterre que Rousseau avait toujours refusées.

Puis le marquis de Girardin réunit les romances de Jean-Jacques pour faire paraître le recueil par souscription, sous le titre : *Consolations aux misères de ma vie* (1781). Le *Journal de Paris* annonça plusieurs fois cette publication dès l'année 1779. Il se consacrait en outre à une œuvre plus importante. Il s'occupait de réunir les papiers manuscrits d'Ermenonville avec ceux que Rousseau avait déjà confiés à ses amis Moultou et Dupeyrou pour publier une édition complète des œuvres. Ce fut l'édition de Genève de 1779. Boin d'Ivernois, et Bassompierre, directeurs de la Société typographique de Genève, s'entendirent avec Girardin, Moultou et Dupeyrou, et ils passèrent un contrat avec Thérèse : celle-ci les autorisait à publier les écrits de son prétendu mari, et elle recevait en retour un capital de 24.000 livres.

Rousseau estimait qu'avec la seule rente du libraire, sa femme pourrait subsister, sans luxe, évidemment ; la pension de milord

Maréchal et celle du roi d'Angleterre, si elles étaient payées régulièrement (ce qui à vrai dire n'était pas le fait ordinaire de ces gratifications) devaient lui donner l'aisance.

Mais il y eut des ressources plus certaines : ce que produisit d'abord le recueil de musique, puis l'édition genevoise des œuvres complètes. Elle produisait comme nous l'avons dit, un capital de 24.000 livres, ou plutôt une rente de 1.200 livres sur ce capital. Le marquis de Girardin s'efforçait de constituer tout l'avoir de Thérèse sous forme de rentes : vu l'ignorance extrême et le peu d'ordre de la pauvre femme, c'était le meilleur parti. C'était aussi le plus conforme au désir de Jean-Jacques.

Soit avec le produit des *Consolations aux misères de ma vie*, soit par libéralité pure, le marquis prit soin de constituer à Thérèse, en deux fois, une rente de 700 livres sur lui-même.

Récapitulons les ressources de la veuve de Jean-Jacques : 1.200 livres de rente sur

la Société typographique de Genève, 700 sur le marquis de Girardin, 300 sur Michel Rey, cela faisait 2.200 livres de rente assurées. Avec les pensions du roi d'Angleterre et de milord Maréchal, Thérèse avait au moins 3.000 livres de rente équivalant à environ 7.000 francs aujourd'hui, c'est-à-dire pour elle une petite fortune.

Ainsi, grâce au marquis de Girardin surtout, elle obtenait ce que Rousseau avait toujours désiré pour lui-même et demandé vainement, voire beaucoup plus. En 1765, il n'avait pu céder la propriété de ses œuvres moyennant une rente de 1.600 livres, « somme, disait-il, que je dépense annuellement depuis que je vis dans mon ménage, c'est-à-dire depuis dix-sept ans ». Et il avait fini par traiter à un prix très inférieur.

Thérèse aurait pu jouir tranquillement de ses revenus dans sa retraite du « Petit Clarens », mais, à ce qu'il semble, vers le mois d'août 1779, tout commençait à se brouiller.

Notons ce récit de l'abbé Brizard : « Elle a voulu mettre la sizanie dans la famille de Girardin. Elle se plaignait un jour de ce que Mlle de Girardin lui faisait les yeux noirs. M. de Girardin en fit le reproche à sa fille : « Mais puisque je les ai tels, papa, répon-« dit-elle, comment voulez-vous que je lui « fasse les yeux bleus ? »

Puis Thérèse se lia intimement beaucoup trop avec un domestique anglais, d'abord palefrenier, ensuite valet de chambre du marquis. Cet homme surnommé comme valet Nicolas Montretout, de son vrai nom John Bally, sut la circonvenir et même lui plaire. Elle avait cinquante-huit ans[1].

Cela fit scandale. Les membres de la famille de Girardin jusque-là si remplis de déférence pour la veuve du grand homme,

1. Que l'inconduite de Thérèse ait commencé du vivant de Jean-Jacques, c'est tout à fait invraisemblable ; aucun document ne le confirme, seule Mme de Staël le suppose. Du vivant de Rousseau et quelques mois après, Thérèse n'avait pas d'écus pour séduire John.

s'indignèrent qu'elle révérât si peu sa mémoire[1].

Comment éclata la guerre entre elle et le marquis, nous ne le savons pas au juste; mais il la pria de déguerpir. C'est ce que raconte Stanislas de Girardin dans ses *Souvenirs*. On trouve dans le même ouvrage un fac-similé de la lettre[2] que Thérèse écrivit à son hôte en quittant Ermenonville. On peut juger par là de son écriture et de son style, autant que de son orthographe :

Ameu non vileu[3]

Genores pu pances que monsieur deu girarden ores difame la fame deu gan gaque vous diteuque vous lemes

1. Notes mss. de Stanislas de Girardin.

2. Cette lettre se trouve dans les *Archives du marquis de Girardin*. Le *baron Morand* possède plusieurs autres autographes de Thérèse.

3. *Ermenonville*. Je n'aurais pas pensé que M. de Girardin aurait diffamé la femme de Jean-Jacques. Vous dites que vous l'aimez cet honnête homme, et moi je vous dis que ça n'est pas. Je le dirai toute ma vie que ça n'est pas.

Faites-moi l'amitié de me rendre tous les papiers et la musique et les *Confessions :* ils ne sont pas à vous. Je veux

cete onetomeu e moi geu vous di quesanes pa geu leu dires touteu ma vi que sanes pa.

Faitteu moi lamitiés deu meurandeu toules papier e la musique e les quon fesion ineu son pa a vous geu veu goire deu mes droi i lia lontan que vous san gouisez.

Geu quite votteu messon geu naporteures rien a vous Geusui averepe e touteu la reuquonesanceu posibleu monsieur.

Fameu deu gan gaque.

En fait le marquis de Girardin n'avait pas diffamé la « fameu deu gangaque » : il lui avait simplement reproché ses relations trop intimes avec son domestique, et il l'avait invitée à s'éloigner. La malheureuse était désormais liée à son John qui allait la gouverner à sa guise, et l'exciter contre le marquis, « leur persécuteur ». Il avait jugé que Thérèse avait quelque fortune et qu'il ne serait pas désagréable de l'aider à manger les revenus produits par les œuvres de Rousseau. Il l'avoua, selon Stanislas de

jouir de mes droits il y a longtemps que vous en jouissez.

Je quitte votre maison ; je n'emporte rien à vous. Je suis avec respect et toute la reconnaissance possible, monsieur,

Femme de JEAN-JACQUES.

Girardin, avec un certain cynisme. Quelques jours après le départ d'Ermenonville, il écrivit une lettre à son ancien maître, où il exprimait ses regrets d'avoir quitté le château et ajoutait : « Mme Rousseau voulant bien partager sa fortune avec moi, je croirais manquer à moi-même si je m'y refusais. »

Par les visiteurs d'Ermenonville l'affaire s'ébruita. Les *Mémoires secrets* de Bachaumont à la date du 29 novembre 1779 rapportent que « Thérèse Levasseur, veuve de Jean-Jacques Rousseau, ancienne fille d'auberge, retourne à son premier état et qu'elle a épousé un palefrenier de M. de Girardin ». Le 17 décembre suivant, les mêmes *Mémoires* ajoutent que M. de Girardin est furieux et qu'il a expulsé Thérèse. Ces renseignements étaient exacts sauf que le mariage n'avait pas été célébré.

La pauvre Thérèse pâtit aussitôt de son inconduite. Jusque-là elle avait possédé en fait sinon en droit la qualité de veuve de

Rousseau. La Société de Genève avait, nous l'avons vu, passé un contrat dont elle était partie principale. L'entrée en scène de John fit élever des doutes sur la valeur de ses autorisations : elle n'était pas légalement la veuve de Rousseau, et en fait elle ne méritait plus de l'être. Aussi la Société Typographique passa-t-elle un deuxième contrat dès le 18 septembre 1779 avec les trois amis de Rousseau : Moultou, Dupeyrou et Girardin, lesquels étaient simplement d'accord avec la prétendue veuve. La Société s'engageait à leur payer à eux la somme de 24.000 livres ; ils fourniraient la rente de 1.200 livres à Marie-Thérèse Levasseur.

Tous les amis de Rousseau étaient fort irrités. Voici un extrait d'une lettre que Dupeyrou écrivit de Neuchâtel au marquis de Girardin, le 16 décembre 1779 : « Cette indigne créature dépose enfin son masque hypocrite et dévoile la bassesse de son âme. qui a causé bien des méprises cruelles à son

malheureux époux et a occasionné tous ses malheurs. Je vous avoue, monsieur, que je me sens soulagé d'un poids énorme, celui de témoigner des égards à la plus odieuse et à la plus vile des femmes, que j'avais toujours regardée comme l'unique auteur des calamités, qui ont accompagné la vie infortunée de l'homme le plus fait pour la paix et le bonheur. Je crois aussi, monsieur, devoir vous féliciter vous et toute votre maison, de voir s'éloigner de vous cette furie, si propre à troubler l'union des familles, que je n'ai pas cru devoir hésiter à vous la faire craindre et à vous mettre en garde contre elle, dans les entretiens que nous avons eu ensemble à son sujet. Pour peu qu'elle eût, aujourd'hui, l'audace de faire des démarches ou de tenir des propos déplacés sur la nature des arrangements que nous avons pris pour son véritable bien, il sera aisé de la mettre à la raison, en suspendant le paiement des 1.200 livres et en la menaçant de le révo-

quer absolument. Elle s'est rendue indigne de l'héritage d'un homme dont elle a déshonoré le nom pendant sa vie et après sa mort, autant du moins qu'il a été en son pouvoir. Elle n'a d'autres droits que ceux que nous imposent le respect et l'attachement que nous portons à la mémoire qu'elle trahit. Faites-lui donc savoir, monsieur, que ce n'est qu'un reste de pitié pour son égarement qui lui conserve notre bonne volonté et que ce faible sentiment ne tiendra pas longtemps contre des torts accumulés, ou une conduite scandaleuse et déshonorante pour le nom qu'elle porte. »

On voit que les admirateurs de Rousseau n'étaient pas très tendres et qu'ils n'avaient pas pour Thérèse une grande considération.

Elle déménagea donc avec John du « Petit Clarens », et ils allèrent s'installer au Plessis-Belleville, à une lieue et demie d'Ermenonville. Avant de partir, Thérèse vendit aux habitants une bonne partie des affaires de Rousseau. C'est ainsi que les

pèlerins de l'Ile des Peupliers purent plus tard faire emplette de reliques ; et ces reliques peut-être se multiplièrent, sans autre miracle assurément que la crédulité des visiteurs.

Aujourd'hui, dans une vaste plaine fort plate où la culture du blé alterne avec celle de la betterave, le village du Plessis-Belleville n'a rien de curieux : son église est fort laide, les arbres manquent et encore plus le pittoresque. Il y en avait davantage au XVIIIe siècle : au milieu du village s'élevait un magnifique château Louis XIV, construit par la famille de Guénégaud, entouré d'un noble parc à la française. Le domaine appartenait, quand Thérèse s'y établit, au prince de Conti, qui y venait rarement pour la chasse. Du château il ne reste aujourd'hui presque rien : une partie des communs, quelques restes de fondations et des fossés ; enfin, devant la mare du village un Bacchus de pierre tout mutilé, sans bras, sans nez, que les gamins relèvent ou renversent tour

à tour et qui gît près de la mare aux grenouilles, lamentable reste des splendeurs passées.

On ne sait ce qui attira Thérèse au Plessis ; sans doute fut-ce le plus proche village où elle trouva une chaumière à vendre.

Installés au Plessis, son John et elle échappaient aux reproches de l'hôte autoritaire qu'était le marquis de Girardin. Le seigneur du lieu était ce prince de Conti, brave homme qui n'avait pas inventé la poudre, ami des philosophes et de Rousseau particulièrement, à qui autrefois il avait donné l'hospitalité. D'ailleurs il n'habitait pas le Plessis. Dans ces conditions favorables des projets de mariage furent mis en train : Thérèse était pieuse, Rousseau et elle avaient été dans les meilleurs termes avec le curé d'Ermenonville. Le curé du Plessis fit sans doute aussi bon accueil à sa nouvelle paroissienne. Toutefois il s'avisa que sa vie avec John était irrégulière : il estima qu'une union bénite

par l'Église serait fort opportune. John évidemment approuva ce dessein : il était protestant, il se convertit au catholicisme et le mariage allait se faire [1].

Mais le bon abbé Madin, curé du Plessis, ne se doutait pas qu'en prêchant la morale, il commettait un crime de lèse-philosophie. Le marquis de Girardin, d'autres amis de Rousseau, et le prince de Conti lui-même se fâchèrent. Le prince de Conti trouva le meilleur argument. Il expliqua bonnement à Thérèse que, si elle devenait Madame Bally, on supprimerait les pensions de la veuve Rousseau. Cela rompit tout projet matrimonial ; et, dit encore, l'abbé Brizard, « le prince de Conti calma le zèle du pasteur, qui voulait à toute force les séparer. » Thérèse enfin déclara à son curé qu'il lui fallait un homme d'affaires.

Cet homme d'affaires était une sorte de conseil judiciaire un peu égoïste : il ne per-

1. Ms. de l'abbé Brizard.

mettait guère à Thérèse de faire des opérations à titre onéreux, des libéralités en faveur d'autres que lui-même.

Dès le mois de décembre 1779, le marquis de Girardin avait engagé la compagne de Jean-Jacques à céder à l'hôpital des Enfants-Trouvés le bénéfice des *Consolations aux misères de ma vie*. Cette idée avait médiocrement plu à Thérèse. Elle fit répondre au marquis par John :

« J'accepte très volontiers le parti que vous me donnez à prendre, qui est de faire la cession de la gravure de la musique de feu mon mari à M. Benoît, sous les conditions que vous m'indiquez. Si cependant on peut se dispenser de donner le bénéfice pouvant résulter de ladite cession à l'hôpital des Enfants-Trouvés, je suis d'avis qu'on le fasse, aimant mieux en profiter que tout autre ; au reste je ferai ce que vous m'ordonnerez à ce sujet. »

Le marquis répliqua en conseillant à la veuve d'écrire à ce graveur Benoît pour

l'exhorter à se charger d'un ouvrage difficile, « qu'il aurait fait plus volontiers pour M. Rousseau ou pour une bonne œuvre qui remplît ses intentions. »

Elle n'était pas capable de tant de générosité. Elle avait sans doute protesté par instinct maternel, contre l'abandon de ses enfants par Jean-Jacques, mais maintenant que c'était fait, il n'y fallait plus penser. John avait besoin des revenus de Thérèse ; il sut habilement se faire céder la propriété des rentes de la veuve de Rousseau.

Elle avait acquis à défaut de second mari un chevalier servant intéressé. Sans être un jouvenceau, il était plus jeune qu'elle : l'abbé Brizard qui est passé en 1783 au Plessis, lui donne cinquante-cinq ans. Thérèse en avait alors soixante-deux.

Brizard l'a rencontrée, par une après-midi de juillet, sur la place du village, en casaquin bleu et en tablier rouge à carreaux, allant à la fontaine avec d'autres femmes. « Elle s'exprime incorrectement, dit-il, elle

est très simple. » Elle s'offensa beaucoup de ce que Brizard lui demanda si son mari dans la *Nouvelle Héloïse* n'avait pas prêté ses propres aventures à Saint-Preux.

Elle ne tarda pas à gaspiller ses revenus, fortement aidée dans cette tâche par John Bally. Ses créanciers firent bientôt opposition au paiement de ses rentes [1]. Elle commença à tendre la main, et à chercher à attendrir les admirateurs de Rousseau. Quand vint la Révolution elle réussit assez bien. On se scandalisa que la veuve de Jean-Jacques fût dans la misère. Enfin, elle parut à la barre de l'Assemblée Nationale, et après de beaux discours eut une pension de la Nation.

Elle n'avait pas tardé à vilipender René de Girardin qui l'avait renvoyée de chez lui. Le curé d'Ermenonville, sans doute en mauvais rapports avec l'ancien seigneur du village, donna à Thérèse pour lui faire obte-

1. Documents communiqués par Mᵉ Baudon, notaire au Plessis-Belleville.

nir sa pension de l'Assemblée Nationale, un certificat de bonne vie et mœurs, très probablement dans l'intention d'être désagréable au marquis de Girardin.

Plus tard Thérèse raconta à son protecteur M. Chariot[1] qu'elle avait été calomniée et dépouillée de tout par les indignes amis de Jean-Jacques, c'est-à-dire par Girardin et les autres directeurs de l'édition de Genève.

Aussi fut-elle tout à fait d'accord avec les partisans du transfert au Panthéon des restes de son époux. Elle utilisa cette idée comme un grief nouveau contre le propriétaire d'Ermenonville. Elle lui avait confié elle-même le désir de Jean-Jacques d'être enseveli dans les jardins ; mais en germinal an II[2], ses dires changèrent ; elle se rendit à la barre de la Convention au milieu des membres de la Société républicaine de Franciade (Saint-Denis). Ces parfaits patriotes racontèrent aux « citoyens

1. Documents communiqués par le baron Morand.

2. Archives nationales, C. 308. — 1058.

représentants » que l'arrivée de Thérèse parmi eux avait « ouvert leurs âmes aux douces impressions de la sensibilité ». « Mais, disait leur pétition, quel ne fut pas notre abattement, notre consternation en réfléchissant que les restes précieux de ce grand homme (J.-J. Rousseau) n'étaient point encore dans le Panthéon Français ! Aussitôt nous arrêtâmes d'une voix unanime que nous vous en présenterions la demande.

« A cet effet, citoyens représentants, vous nous voyez à votre barre accompagnés de sa respectable veuve, qui forme des vœux pour le succès de notre pétition.

« Ils ne sont plus les temps des privilèges et des droits injustes où Girardin parla de s'approprier les restes inappréciables de ce grand homme… »

Thérèse garda toujours rancune à son ancien hôte. Le 27 prairial an VI, le *Journal de Paris* publia une lettre qu'elle avait écrite à Corancez, l'ami de Rousseau. Elle

y traitait encore de ses sujets familiers : la mort de son mari (se plaisant à contredire les récits qu'en avait fait Girardin, récits confirmés par les récits primitifs de Thérèse [1]), la conduite abominable envers la veuve de Jean-Jacques du marquis de Girardin. Celui-là justement, qui s'était évertué à lui procurer des ressources, elle proclamait qu'il l'avait dépouillée de tout.

Il se crut obligé de se défendre. Il fit insérer dans le *Journal de Paris* du 2 messidor an VI la note suivante :

« La veuve Rousseau à la mort de son mari, restait avec une rente viagère de 300 livres sur Michel Rey, libraire à Amsterdam.

« Je suis parvenu à lui faire avoir en outre : 1° au moyen d'une édition générale, 1.200 livres de rente sans retenue, constituée au capital de 24.000 livres sur la Société typographique de Genève ;

1. Récits rapportés plus haut de l'abbé Brizard et de l'architecte Paris.

« 2° 3 à 4.000 livres comptant, provenant de divers objets ;

« 3° 700 livres de rente qu'elle a voulu elle-même constituer sur moi au capital de 14.000 livres, et qu'elle m'a ensuite forcé par ses instances et le transport qu'elle en a fait aux citoyens Bally et Duval à leur rembourser définitivement par un acte passé devant Me Gibert, notaire au Plessis-Belleville, le 6 août 1792.

Signé : René Girardin, père. »

La lettre à Corancez fut le dernier acte public de Thérèse ; elle vieillit pauvre au Plessis, avec son John, toujours fidèle. On peut excuser son inconduite de femme grossière, mais elle aurait pu tout au moins ne pas avoir cette injustice et cette ingratitude pour René de Girardin qui avait été son protecteur dévoué de la première heure.

Elle mourut au Plessis, le 23 messidor an IX, âgée de quatre-vingts ans.

CHAPITRE VIII

LES PÈLERINS DE L'ILE DES PEUPLIERS ET LA GLOIRE D'ERMENONVILLE

Le pittoresque tombeau de Rousseau fut bientôt connu de la cour et de la ville, par les journaux et par les estampes. En dehors des belles gravures de Moreau, de celle de Gandat, d'autres petites estampes circulèrent, sorte d'images mortuaires de l'auteur d'*Héloïse*, avec son portrait au-dessus d'un petit dessin de l'île des Peupliers.

Déjà Ermenonville était très apprécié des amateurs de jardins, et il y était déjà venu pas mal de visiteurs épris de beauté pittoresque. Le plus considérable fut le comte de Falkenstein, l'empereur Joseph II, qui en 1777 vint dîner et coucher dans la simple

auberge couverte de chaume du village, ainsi que le raconte encore une inscription sur le mur de cette auberge :

> Préférer au palais une simple chaumière,
> Des princes mépriser le faste et la grandeur,
> De ses hôtes charmés honorer la candeur,
> Auprès d'eux conserver l'égalité première,
> . . . .
> Si l'on ne nommait Joseph Deux,
> Des Germains fortunés et le père et le maître.

Il avait été surpris par l'orage dans le Désert, et s'était mis à l'abri sous une petite grotte, qui par la suite porta son nom :

> Tu vois, passant, cette roche creusée ;
> Elle a servi, toute brute qu'elle est,
> Pour abriter la vertu couronnée.

Dès que Rousseau reposa au milieu de l'étang calme d'Ermenonville. ce fut pour ce coin de campagne, la gloire, la célébrité européenne. L'influence de l'écrivain avait été si grande, si puissante, que personne ne pouvait ignorer le lieu de sa sépulture. Pour tous Ermenonville devint un pèleri-

nage. Ce fut un petit voyage indispensable, pour tout homme ou toute femme au cœur sensible[1].

Les plus grands personnages rendirent cet hommage au philosophe. Tout d'abord le roi : le 14 juin 1780, les carrosses de la cour descendaient la grande allée du rond-point des jeux des villageois, et le marquis philosophe eut à recevoir Leurs Majestés, puis toute la famille royale, le comte et la comtesse de Provence, le comte et la comtesse d'Artois; il dut montrer ses jardins à la maîtresse de Trianon, au propriétaire de Bagatelle, et leur donner un concert dans la tour de Gabrielle.

Il existe toujours un grand banc de pierre festonné de lierre sur la chaussée de l'étang. C'est le banc de la reine. Là, Marie-Antoinette reçut l'hommage des jeunes filles du village vêtues de blanc : une couronne

1. Voir la récente publication de M. Pierre-Paul Plan, *J.-J. Rousseau raconté par les Gazettes de son temps*. *Mercure de France*, p. 227 et suiv.

de roses garnie de lierre avec cette banderolle :

> Celle qui règne sur les cœurs
> Doit trouver partout la couronne [1].

La tradition veut qu'une autre reine, d'une autre dynastie, la reine Hortense, vint aussi plus tard, de ce banc, contempler le tombeau de Rousseau.

Gustave III, roi de Suède, en 1783, dîna dans l'auberge où avait couché Joseph II.

Les plus grands seigneurs imitèrent les rois et s'acquittèrent de leur pèlerinage à Ermenonville, surtout s'ils donnaient quelque peu dans la philosophie. Le duc de Nivernais laissa un sonnet impromptu sur le registre des voyageurs de l'auberge. Le prince de Ligne était parmi les grands admirateurs d'Ermenonville : « J'y ai pensé à Julie, écrivit-il [2]. Je crois que je l'ai pleurée. J'ai béni son historien. Je me suis assis sur

1. Ms. de Harlet.

2. *Coup d'œil sur Belœil.*

son banc. On m'a montré les canards que sa main a nourris. Il m'a semblé que leurs cris étaient plus agréables, mais guère plus justes. Je me suis remis à penser à Julie, mais hélas! j'étais seul. O Saint-Preux, j'y ai envié ton sort. Ta lettre 55 m'a fait pardonner l'àcreté de ta lettre 14. Heureux, mille fois heureux! ceux qui y sont exposés. »

Les femmes, naturellement toutes les lectrices de l'*Héloïse*, grandes dames ou bourgeoises vinrent nombreuses « exprimer tous les élans de leurs cœurs sensibles ». L'actrice des *Français*, Marie Joly, jeta des fleurs sur la tombe avec cet hommage :

A JEAN-JACQUES ROUSSEAU,

MARIE JOLY, ÉPOUSE ET MÈRE[1].

Elle devait se faire construire dans un pittoresque site de Normandie, un tombeau imité de celui de Rousseau[2].

1. Ms. de l'abbé Brizard.

2. Le Mont-Joly près de Falaise.

Il y eut des notes discordantes qu'il faut relever à côté des témoignages de piété. Ainsi selon Mme d'Oberkirch, Mme de Clermont-Tonnerre poussa un peu loin « l'anti-Rousseauisme ». Elle répondit au marquis de Girardin, qui vantait son cher philosophe : « Tout cela est fort beau, Monsieur, mais au fond Jean-Jacques était un cuistre [1]. » Le seigneur d'Ermenonville dut le prendre extrêmement mal.

Une autre visiteuse [2] et surtout, un peu plus tard, Mme de Genlis raillèrent les jardins trop rustiques ou trop philosophiques pour elles : « Sauvons-nous de ces lieux », disait l'aimable Antonine de Mme de Genlis au « sensible Eugène », « il n'y a que des tombeaux et j'ai peur des revenants ».

Mais les railleurs furent la minorité et les dévots de Jean-Jacques le grand nombre. On jetait des fleurs sur la tombe, on empor-

1. *Mémoires de Mme d'Oberkirch.*

2. *Lettre écrite par une jeune dame à une de ses amies à la campagne.*

tait des branches de peupliers en guise de reliques. Beaucoup piquaient au tronc des arbres des vers impromptus. Le magister du village, Nicolas Harlet, ramassait soigneusement ces petits placards et les consignait dans ses cahiers journaliers, entre les notes de ses recettes et de ses dépenses. Une de ces compositions est à citer quoiqu'elle soit d'une incorrection qui touche au galimatias :

« O bienfaisante humanité,
« Désintéressement, vérité,
« Avec emphase partout prouvée (*sic*)
« Ou obtenues richesses, dignité (*sic*)
« Ici repose votre observateur, votre fidèle ami.
« Pour vous avoir chéri il fut martyr toute sa vie,
« En tout comme Jésus-Christ.
« Partout il fut proscrit,
« C'est-à-dire des princes de la religion,
« Des docteurs de la loi et des lettrés.
« C'est rendre hommage au Très-Haut
« De respecter ce tombeau. » (*sic*)[1].

Curieux document par le sentiment reli-

1. Ms. de Harlet.

gieux et le peu de culture qu'il décèle chez son auteur.

Un manuscrit assez long et abominablement griffonné sur des feuilles volantes que possède la bibliothèque de l'Arsenal est ce qu'il y a de plus suggestif sur le culte du tombeau de Rousseau. C'est le récit du pèlerinage de l'abbé Gabriel Brizard[1], qui vint à Ermenonville accompagné d'Anacharsis Clootz, baron du Val de Grâce, le futur « orateur du genre humain ». Nous allons en citer la plus grande partie ; il exprime trop bien les sentiments des gens de cette époque visitant Ermenonville pour que je puisse me contenter d'en faire de courts extraits.

1. Gabriel Brizard, homme de lettres, archiviste de l'Ordre du Saint-Esprit, auteur de nombreux écrits historiques collabora à une édition des œuvres de Rousseau.

PÈLERINAGE D'ERMENONVILLE AU MOIS DE JUILLET 1783

AUX MANES DE J.-J. ROUSSEAU

Mihi et amicis.

On voit que ce récit n'est que pour quelques amis par le désordre et la négligence qui y règnent. Tout a été écrit en présence des objets. C'est au pied du tombeau même de J.-J. Rousseau, dans sa maison, sur le banc « des Mères », dans le « Verger de Clarens », dans les grottes qui lui ont servi d'ombrage, dans les sentiers où il se plaisait d'errer, sur le gazon où il aimait à se reposer, dans les lieux solitaires qu'il a honorés de sa rêverie, quelquefois sous la dictée même des paysans, des bonnes gens avec lesquels il aimait à s'entretenir. J'ai tâché de rendre ce que j'ai vu, ce que j'ai entendu. D'autres ont sans doute mieux fait, mais ceci a été vu.

Pour me préparer à ce charmant pèleri-

nage, j'emporte avec moi l'*Héloïse*, m'étais-je dit en quittant Paris ; quand je l'aurai finie, je recommencerai.

Parmi les hommages que je fus chargé de porter au pied de ton urne sainte, ô Rousseau, je n'oublierai pas ce que m'a dit l'aimable Fanny : « Oh mon ami ! tu vas embrasser la cendre de ce grand homme. Hélas il est mort dans la persuasion qu'il avait tant d'ennemis ! Dis-lui bien qu'il s'est trompé, que tout le monde l'aime, que la plus tendre moitié de l'univers idolâtre sa personne et ses écrits. Et s'il a eu en effet quelques ennemis, ce sont des hommes durs et pervers. Encore quelques années, ils ne seront plus : leur nom disparaîtra, car la mémoire de J.-J. Rousseau aura des autels. Ainsi-soit-il. »

Journal du Pèlerinage d'Ermenonville

Le lundi 14 courant.

Je m'éloignai de la capitale plein de la douce espérance d'arriver le jour même à

Ermenonville ; mais il en était autrement ordonné. Il faut passer par ces lieux

De héros en héros, d'âge en âge embellis,

et comment passer par Chantilly sans s'y arrêter.....

. . . .

(... C'est à Chantilly, que l'abbé Brizard découvre l'*Essai sur Sénèque*, de Diderot.)

Mon compagnon de voyage avait emporté l'*Essai sur Sénèque*, de Diderot. Je ne connaissais cet ouvrage que par le cri d'indignation qu'il avait excité dans toute l'Europe. Je jetai les yeux sur l'affreux libelle. Il surpassa mon attente. Tout ce que la guerre, disons mieux, la haine peut inventer de plus affreux s'exhale à la fois de sa plume infernale. Jamais les serpents de l'envie n'ont distillé un venin si impur et de si noirs poisons. Mon âme soulevée ne peut se contenir : « Non, Jean-Jacques, tu ne seras pas sans vengeance. Quoi ! ni son génie, ni ses divins écrits, ni ses malheurs qui adouciraient un tigre n'ont pu le mettre

à l'abri de ces indignes outrages. Et c'est par celui qui se dit son ami que son cadavre est percé par le poignard des assassins.....

Première journée. Mardi 22 juillet 1783.

Un jour serein et sans nuage se lève. Nous sortons de Chantilly avec un plaisir qu'on a rarement quand on quitte de si beaux lieux. Tous deux à pied, dans le recueillement qu'exige un semblable pèlerinage, nous traversons en silence la forêt de Senlis. Le cœur me bat de joie en pensant que chaque pas me rapproche du lieu qui recèle les chers et tristes restes de l'ami de la vertu. Nous faisons plusieurs poses dans la forèt ; assis sous un arbre je lis le *Rêve de Julie*, ou l'*Inoculation de l'amour*. Ici je partage les douleurs et le désespoir de Saint-Preux ; le temps parait court avec de telles ressources.

Le soleil était dans sa force et la chaleur excessive. Nous allions quitter la forêt pour

entrer dans des sables brûlants. Mais le Ciel qui nous voit avec plaisir accomplir un si pieux dessein nous favorise ; le soleil se couvre d'un voile officieux, un air humide et frais se lève et protège notre marche. C'est ainsi que nous atteignons l'abbaye de Chaâlis, distante d'un quart de lieue d'Ermenonville. Le terrain est agreste et sauvage ; la Nature y paraît attristée et communique sa douleur au pèlerin, et l'on sent que l'on approche du tombeau de l'homme qui lui fut cher.

Plein de ces pensées nous arrivons à Ermenonville.....

(Installation à l'auberge d'Antoine-Maurice et description.)

Malgré la longue et fatigante marche que nous avions faite dans les sables, notre impatience ne nous permet pas d'attendre au lendemain pour prendre une idée de ces lieux. Notre premier mouvement est d'aller saluer l'île des Peupliers, mais de loin seulement ; nous ne voulons qu'en-

trevoir le sommet des arbres. Il faut économiser nos plaisirs. D'ailleurs, nous voulons nous recueillir et n'approcher du sanctuaire qu'avec le respect qu'exigent la sainteté du lieu et la mémoire de celui qu'on y vénère.

. . . .

[*Promenade dans le Désert*].

. . . .

Nous revenons au Soleil d'or, notre auberge, où Joseph II a logé, et qui ressemble plutôt à la maison de Philémon et Baucis..... Le soir, Antoine Maurice ne nous entretient que de Rousseau, de sa bonté, de sa simplicité. Il nous montre la tabatière et les sabots de Rousseau que sa veuve lui a donnés ; et comme rien n'en constate l'authenticité, nous avons jugé à propos, mon compagnon et moi, de coller sur la tabatière, au dedans du couvercle, l'inscription suivante :

« Tabatière de J.-J. Rousseau, donnée par

sa veuve, à Antoine Maurice habitant d'Ermenonville.

« Mes doigts ont touché cette boîte ; mon cœur en a tressailli et mon âme est devenue plus pure.

« Signé : Le baron de Clootz du Val de Grâce, défenseur de J.-J. Rousseau dans mon livre : *De la certitude des preuves mathématiques.* »

Et voici ce que j'ai écrit sur les sabots : « Sabots que J.-J. Rousseau portait habituellement et au moment de sa mort, et que sa veuve a donnés au bon Antoine Maurice, habitant d'Ermenonville,

« G. Brizard a honoré son nom en le consacrant sur la simple chaussure de l'homme qui ne marche que dans les sentiers de la vertu. »

M[me] la duchesse de Villars s'est promenée à Ermenonville toute une après-midi avec ces sabots, chaussant ses pieds délicats. Ils sont recouverts de paille tressée, et garnis en dedans de peau de mouton. Je

les essaye : ils vont à mon pied ! — La tabatière a pu valoir six livres. La marquise de la... ? et son secrétaire, celui-là anglais, en offrirent à Maurice trois louis. L'honnête Maurice leur dit qu'il était bien fâché de la refuser, mais qu'il en mourrait possesseur. Cette circonstance peut être rapprochée de celle relatée par le *Journal de Paris*, du 13 août 1782 (?) où l'on dit que Villette a vendu à un marchand anglais le cœur de Voltaire.

Mercredi matin. Deuxième journée.

L'île de Jean-Jacques me tourmente ; le sommeil fuit de ma paupière. Je suis agité comme la prêtresse d'Apollon à l'approche du dieu.

La tombe est frappée des premiers rayons du soleil levant ; à droite, à mi-côte le temple de la Philosophie ; quelques cygnes seulement errent sur le lac et ont seuls le privilège d'aller librement auprès du tombeau.....

A droite est une allée sinueuse. Je me fais un plaisir d'y relire la sublime lettre d'Édouard à Saint-Preux, où il l'exhorte à la sagesse et à la vertu. Je ne m'en fais que trop l'application. Ah! je veux du moins m'en pénétrer. Je la lis dix fois à haute voix et l'apprend par cœur pour ne pas l'oublier.

Je lisais dans l'avenir, transporté en idée à quelques siècles. Quand la foule des préjugés qui couvrent encore la Terre auront disparu devant le flambeau de la Raison, Ermenonville sera une terre sacrée, on y accourra de toutes parts ; ce simple tombeau sera changé en temple.

Le baron me rejoint ; il se promène tout ce jour avec l'habit que portait Rousseau le jour de sa mort.

Nous nous promenons dans les jardins. Dans l' « Hermitage » dont la porte est fermée j'entre par la fenètre. J'y fais une ardente prière à Saint-Preux et à sainte Héloïse.

Puis nous retournons au bord de l'île qui renferme la dépouille de l'homme juste. Là nous sommes longtemps en contemplation, du côté du jardin qui approche le plus de l'île. C'est de là que de vertueux Anglais à qui l'on refusait le passage se sont élancés dans les flots pour toucher la terre sacrée. Plaignons la nature humaine de ce qu'il reste si peu de choses d'un grand homme. Mais que dis-je, nous avons ses ouvrages ; nous lisons à haute voix différents morceaux de Rousseau. Il semble être à nos côtés et converser avec nous.

Jeudi 24. Troisième journée.

A qui l'amour n'a-t-il pas fait verser des pleurs ? Qui n'a pas été victime de l'injustice ? Qui n'a pas été poursuivi par la méchanceté des hommes, si le divin Rousseau, un homme si bon, si simple, si sublime n'en a pas été à l'abri !

Pourquoi, moi, ne supporterais-je pas avec courage les maux attachés à la nature ;

si mon cœur n'est point pervers, si ma conscience ne me reproche rien, que m'importe !

Assis sous un arbre près du banc des « Mères », j'étais à contempler le tombeau avec une douleur mêlée d'une tendre reconnaissance, une voix touchante frappe mon oreille. Je vois une femme accompagnée de deux enfants dont elle presse l'un contre son sein et tient l'autre par la main. J'entendis distinctement ces mots :

« Ombre d'un grand homme ne dédaigne point le faible tribut d'une âme reconnaissante. C'est toi qui as éclairé mon esprit et échauffé mon cœur, etc., etc.....

(Je fais grâce au lecteur du long discours de la mère de famille, fidèlement transcrit par Gabriel Brizard, mais je ne le dispense pas de la cantate qu'elle lui inspira) :

Romance sur le tombeau de J.-J. Rousseau.

Voici donc le séjour paisible,
Où, des mortels

Le plus tendre, le plus sensible
A des autels.
C'est ici que ce sage repose
Tranquillement.
Ah ! Parons au moins d'une rose
Son monument.
Approchez, mères désolées,
Pour vous de tous les mausolées
C'est le plus beau.
Jean-Jacques vous apprit l'usage
De vos pouvoirs,
Et vous fit aimer davantage
Tous vos devoirs.
C'est ici que dans le silence,
La plume en main,
Il agrandissait la science
Du genre humain.
Plus loin voyez-vous ces bocages
Sombres et verts,
Il s'y dérobait aux hommages
De l'Univers.
Autour de cet asile sombre,
En ces moments,
Ne crois pas voir errer l'ombre
De deux amants,
Noble Saint-Preux, simple Julie,
Noms adorés,
Quelle douce mélancolie
Vous m'inspirez.
Sur cette tombe solitaire,
Coulez mes pleurs.

Hélas ! il n'est plus sur la terre
L'ami des mœurs.
Vous qui n'aimez que l'imposture,
Fuyez ces lieux,
Le sentiment et la nature,
Talents des dieux ! (*sic*) (*ouf!*)

Du vendredi 25 juillet. Quatrième journée.

Tout étant préparé pour notre sacrifice nous allons prendre le batelet, qui doit nous conduire à l'île. Le conducteur nous assure qu'il y avait six semaines qu'il n'avait mené personne et cependant toujours il arrive une foule d'étrangers. Pendant huit jours que nous sommes restés, il n'y en a pas eu un où nous n'ayons vu arriver sept ou huit pèlerins mais on est obligé de restreindre les autorisations pour aller dans l'île.

Le même Peter qui nous conduit est celui qui a embaumé le corps de Rousseau et l'a conduit dans l'île.

Nous apercevons le tombeau dans l'éloignement à travers les peupliers. A mesure

que nous approchons, nous nous attendrissons sur la destinée de Jean-Jacques. Il est séparé de ses lâches ennemis, l'accès de l'île n'est ouvert qu'à ses admirateurs. Trop souvent de lâches ennemis ont essayé de porter sur le tombeau leur main destructive et de profaner sa cendre.

Le calme et le silence nous accompagnent ; on n'entend que le bruit des rames. Nos yeux sont fixés sur le monument. A peine le batelier a-t-il atteint les bords, je saute dans cette île heureuse, je me jette à genoux ; je m'approche avec respect du monument. J'applique ma bouche sur la pierre froide et je la baise à plusieurs reprises. Et après être resté quelque temps incliné dans un silence respectueux : « O grand homme, m'écriai-je, si tu n'es pas insensible, s'il est vrai, comme tu nous l'annonce d'un ton si touchant, et comme mon cœur aime à le croire, tu ne seras pas insensible à nos hommages. Ils ne sont pas vains, et c'est à tes pieds que je jure, échappé



L'ILE DES PEUPLIERS, LE TOMBEAU DE ROUSSEAU ET LE PETIT LAC D'ERMENONVILLE

Dans le fond, le château, état actuel, d'après un cliché de M. Louis Ruet.

comme toi à une jeunesse orageuse, d'honorer mon âge de quelques vertus, de veiller plus souvent sur moi. » ..... (Puis il fait encore un discours au nom d'un de ses amis. C'est la prière pour tous.)

Après avoir, chacun de notre côté, payé le tribut de nos hommages, mon ami et moi nous sommes réunis pour procéder au sacrifice que nous méditions. Nous nous étions munis de tout ce qu'il fallait.

Nous jetons quelques fleurs sur sa tombe ; des roses trémières qui semblent croître là tout exprès, puis nous nous préparons au grand sacrifice. Mon ami et moi, nous nous disputons l'honneur de brûler le libelle de Diderot. Nous avons apporté tout ce qui est nécessaire : nous tirons le libelle, nous en déchirons les feuillets coupables et tous deux à genoux, tenant chacun un des côtés du libelle infernal, nous prononçons à haute voix ces mots :

« Aux mânes de J.-J. Rousseau. Que la mémoire des lâches ennemis de l'homme

de la nature et de la vérité soit oubliée.

« Nous, J. de Clootz, baron du Val de Grâce, et Gabriel Brizard nous faisons un sacrifice expiatoire sur la tombe du grand homme en livrant aux flammes un libelle que le mensonge réclame et que la vérité désavoue : L'*Essai sur Sénèque*, ces calomnies de Diderot vivant contre J.-J. Rousseau après sa mort. En l'île des Peupliers, ce 25 juillet 1783. »

Nous nous disputons l'honneur de mettre le feu et de consommer ce sacrifice. Le feu sort de la pierre et la flamme dévore en un instant l'affreux libelle. L'obscure fumée qui en sort touche la pierre du monument. Ainsi périsse la mémoire des méchants et des calomniateurs.

C'est la première fois peut-être que la flamme a brillé sur cette île jusque-là déserte, et le feu aussi pur qu'il est sorti des mains de Prométhée, et c'est pour honorer la vertu (*sic*). Ce sacrifice expiatoire se termine avec tout l'appareil que le temps et

les lieux nous permettent. Il était pur, libre et désintéressé... Nous nous sommes de nouveau inclinés en baisant le coin du tombeau. Nous avons cueilli quelques branches du peuplier le plus voisin, et nous avons fait plusieurs fois le tour de l'île. Nous cueillons encore des roses que nous jetons sur le tombeau, le dessus de la pierre est tout couvert de roses séchées.

Quand dans quelques siècles on ouvrira ce tombeau, quand la vénération publique en aura fait un autel, et de l'île un temple, que seront les Servan, les Grimm, les Diderot ?

Je fais toucher sur le tombeau (*sic*) mes tablettes et mes crayons ; je les promène sur toutes les faces, comme si une froide pierre pouvait communiquer quelque chaleur à mes faibles écrits. Mon compagnon m'imite et nous en approchons tout ce que nous portons. Cependant nous n'avons pas osé charger ce tombeau sacré de nos noms.

L'air qu'on respire semble inspirer la vertu. Je me suis rappelé les vers touchants de Ducis. J'ai regretté qu'ils ne fussent pas inscrits sur les peupliers les plus proches du tombeau :

> Entre ces peupliers paisibles
> Repose Jean-Jacques Rousseau.
> Ames douces, âmes sensibles,
> Votre ami dort sous ce tombeau.

Rien n'est plus convenable au lieu et au sujet.

Jamais je n'ai donné six livres d'aussi bon cœur que celles que j'ai données au batelier; en sortant de la barque, je promets d'en donner autant à une pauvre femme, en l'honneur de Rousseau.

Nous quittons enfin ces lieux à regret et lentement.

C'est Mme de Beauharnais qui dans un pèlerinage a fait des guirlandes de fleurs et a coupé une boucle de ses cheveux, qu'elle a déposée sur le tombeau.

Samedi 26.

Aux premiers rayons du soleil, je me dérobe, comme à l'ordinaire, pour aller saluer la tombe et faire le tour du lac.....

. . . .

Chez Mme Bimont, veuve de M. Bimont, receveur et procureur fiscal d'Ermenonville, j'ai acheté les reliques de J.-J. Rousseau, son bonnet de velours brodé en or ; rapporté des roses cueillies sur son tombeau.

Je sais que ces tristes restes ne sont rien en comparaison des fruits immortels de son génie ; les véritables reliques de Jean-Jacques, ce sont ses divins écrits ; je le sais et personne n'en dévore plus souvent la lecture. Mais pardonnez à ma faiblesse, je ne puis toucher sans respect à ce qui a appartenu à cet homme simple et sublime. En voyant ce bonnet qu'il a porté vingt-cinq années et qui a couvert cette tète d'où sont sortis *Héloïse* et *Émile*, et tant de chefs-

d'œuvre, je ne puis me défendre d'un respect semblable à celui des soldats qui touchent le mausolée d'un compagnon plus brave. Je me sens plus avancé dans les sentiers de la vertu.....

. . . .

. . . .

Lundi. — A cinq heures du matin, nous partons après avoir salué la tombe de loin. Une tristesse mortelle s'empare de moi, un serrement de cœur à mesure que je m'éloigne, toute ma joie est évanouie. A Mortefontaine, mon compagnon m'invite à décrire. Le crayon me tombe des mains. Tout y est beau mais il y manque J.-J. Rousseau.

. . . .

Non, ce ne sera pas en vain que j'aurai fait ce pèlerinage, et le fruit que j'en ai tiré, c'est un dessein bien formé de veiller sur moi-même, de corriger mes défauts et de tâcher d'être meilleur.

Ce n'est pas une vaine curiosité qui m'a porté à visiter ces lieux, c'est dans l'inten-

tion de me familiariser davantage avec la vertu.

Et je soutiens que tout homme dont l'âme ne sera point corrompue qui fera ce pèlerinage, tout le rappelle tellement à la vertu qu'il est impossible qu'il en revienne sans former cette résolution.

Rosiers qui croissez à l'ombre de son tombeau, répandez votre parfum.

Peupliers, penchez vos feuilles.

Dieux protecteurs que jamais la foudre n'approche d'ici, réservez-la pour les méchants.

Lac qui sépare cette île, aimée des Dieux, du reste de l'Univers, qu'un être jaloux et perfide ne te franchisse jamais.

Mais viens verser des larmes dans ces lieux tranquilles, homme au cœur bon et honnête.

Viens rendre hommage à celui qui t'as fortifié dans le chemin de la vertu.

Et vous jeunes époux qui lui devez la tendresse..... »

On voit quelle ferveur animait les disciples de Rousseau ; c'était une véritable religion.

Ce fut la gloire pour Ermenonville ; la renommée européenne et universelle. Ermenonville fut décrit par le Danois Hirscfeld, et par le consul d'Amérique[1]. Il vint même un Persan ou un pseudo-Persan ; c'était un cousin de Rousseau, qu'un voyage avait mené en Perse, où il s'était marié avec une Persane. Le couple, en costume oriental, amusa beaucoup la famille de Girardin, et Stanislas nous a laissé dans ses mémoires la complète description de leur toilette.

En somme tous les amateurs de jardin, tous les cœurs sensibles (et ils étaient nombreux) connurent mon village natal ; le marquis jardinier ne se plaignit pas de ce flot de visiteurs qui troublaient sa solitude :

1. Par le Russe Karamzin, voir *Karamzin et J.-J. Rousseau*, par le baron de Baye et le marquis de Girardin. Paris, Leclerc 1912.

il craignait les vandales, et exigeait qu'on se fît accompagner dans ses bocages, par un domestique, mais il voulait aussi que tous les visiteurs inscrivissent leur nom chez son concierge pour qu'un homme illustre, un savant, ne passât point à Ermenonville sans qu'il lui fît lui-même les honneurs de son domaine.

Plus tard le Premier Consul devait aussi méditer sur la tombe de Jean-Jacques.

« Il eût mieux valu, dit-il à son ami Stanislas de Girardin, que cet homme n'eût pas existé ; il a causé la Révolution. — Il me semble, citoyen consul, répondit Girardin, que vous n'avez guère à vous plaindre de la Révolution. — L'avenir dira, répondit Napoléon, s'il n'eût pas mieux valu pour le repos de la terre que ni Rousseau ni moi n'eussions existé. »

Plus tard encore, un des ennemis vainqueurs de Napoléon, Blücher en 1814, vint saluer, entouré de son état-major, la tombe alors vide du philosophe de Genève ; et il

exempta le village d'Ermenonville, de tout logement de troupes et de toutes contributions de guerre.

CHAPITRE IX

LE ÇAHIER VERT DE LA MARQUISE

« M. de Girardin fait de la musique, dessine, écrit et se promène. Il a trois musiciens avec lui, et tous les soirs, on va faire de la musique dans quelques endroits du parc. Le salon contient un billard, une chambre noire, un clavecin, des pupitres chargés de musique et des tables de travail. Cette vie a l'air singulière, mais cependant peut être très heureuse. » Voilà ce qu'écrivait l'architecte Paris au retour de son excursion à Ermenonville, en 1779. On voit qu'après la mort de Rousseau son hôte ne changea guère son genre de vie. Les arts, la nature et la philosophie furent, comme

par le passé, les moyens de distraction de la société d'Ermenonville.

C'est peu de temps avant la mort de Jean-Jacques que le peintre alsacien Frédéric Mayer vint s'installer chez le marquis de Girardin. Il avait été élève de Casanova et peintre ordinaire du duc des Deux-Ponts. Mais ce prince le lassa par d'innombrables commandes de scènes de chasse, et Mayer trouva à Ermenonville un Mécène de plus de goût et des paysages plus intéressants à peindre. Ses charmantes gouaches et aquarelles forment l'élément principal de « l'iconographie » d'Ermenonville. Stanislas de Girardin vante les charmes de sa société et sa simple amabilité. Il mourut au bout de dix-huit mois de séjour, et comme il était luthérien, on lui éleva un petit mausolée dans la grande île du fond de l'étang, derrière celle des Peupliers [1].

Hubert Robert nous a laissé également

1. Voir un article sur Mayer dans la *Revue Alsacienne* (automne dernier).

des vues d'Ermenonville, et une curieuse toile où l'île des Peupliers apparaît au fond d'un vallon alpestre, dominé de rocs sourcilleux : peut-être Fragonard fut-il un des hôtes du Mécène d'Ermenonville, qu'une vieille gravure[1] appelle : « l'ami des hommes à talans » (*sic*). Cette gravure de Godefroy, est d'après un dessin de Gandat, le dernier peintre qui vécut chez le marquis de Girardin. Il y mourut sous la Terreur.

Il y avait des concerts champêtres, comme nous l'a dit Paris, et des pupitres chargés de musique. Stanislas de Girardin, enfant, fut bon pianiste, même petit prodige, à ce qu'il raconte. Il apprit le violon en cachette avec son professeur allemand, malgré la défense de son père. Ils jouaient des duos la nuit. Mais le marquis s'en aperçut, il découvrit les criminels, s'emporta violemment et cassa les violons.

Le seigneur d'Ermenonville recevait de

1. Vue du tombeau de Rousseau. Robert et Fragonard avaient accompagné Girardin en Suisse et en Italie.

temps en temps nombreuse société. Il y avait de simples bals, philosophiques sans doute, mais non moins galants pour cela, et les bougies des salons se reflétaient dans le miroir de la rivière, par les belles nuits d'été.

Girardin était heureux aussi de la visite des littérateurs et des savants, des poètes comme l'abbé Delille, comme Sedaine, qui déjeuna dans la tour de Gabrielle. Cette tour, nous l'avons vu, rappelait le souvenir de Dominic de Vic, « le capitaine Sarrèdes », fait vicomte d'Ermenonville par le bon roi Henri. Sur la tour flottait le drapeau blanc ; à l'intérieur était la chambre à coucher de la belle Gabrielle d'Estrées, qui selon la chronique y aurait résidé avec son royal amant. Croyons-le de bonne foi, et c'est très probable qu'ils vinrent tous deux chez de Vic à Ermenonville ; pour Henri IV c'est à peu près certain. Ces souvenirs donnaient lieu, en tout cas, à beaucoup d'inscriptions en vers et en prose. Donc Sedaine déjeuna

avec les jeunes Girardin, dans la petite salle voûtée en briques du rez-de-chaussée, à une table ronde contournant un gros pilier central. L'aimable poète leva son verre à la mémoire du roi Henri et composa cette chanson, que l'on grava sur le pilier :

Sur l'air : *De la belle Gabrielle.*

De ce bon Henri IV
Vous voyez le séjour,
Lorsque las de combattre,
Il y faisait l'amour.
Sa belle Gabrielle
Fut dans ces lieux,
Et le souvenir d'elle
Nous rend heureux [1].

Ce n'était pas méchant, ni très brillant, quoique de M. Sedaine de l'Académie Française, après boire, il est vrai.

Le marquis préférait aux jeux des poètes et des littérateurs les plus graves préoccupations des savants et des philosophes. Il eut de nombreuses relations scientifiques,

1. Ms. de l'abbé Brizard.

l'abbé Rozier, l'abbé Rives, et bien d'autres que nous ignorons. Il correspondait avec David Malthus, le père du célèbre Malthus, et avec d'autres philosophes étrangers, d'Angleterre, d'Allemagne ou d'Italie. Enfin Ermenonville fut honoré de la visite du grand Benjamin Franklin, probablement vers la fin de son séjour à Paris. Girardin projeta d'élever en son honneur un septième pilier dans le temple de la Philosophie moderne, et, on ne sait pourquoi, cela ne fut jamais exécuté. Franklin dut, dans le salon, faire quelques exposés sur ses découvertes électriques et quelques expériences sensationnelles à cause de la nouveauté de ces phénomènes. On continua certainement dans le petit cercle d'Ermenonville à faire des études et des expériences sur l'électricité, ce fluide extraordinaire, que par une assimilation assez simple, on considérait comme l'analogue du fluide vital, sinon l'élément de la vie des être organisés, et l'âme même.

La science, en somme, tournait un peu les têtes et on se croyait à la veille de découvrir l'ultime secret de la nature. On pensait aussi que les anciens cabalistes et les livres d'Hermès avaient contenu des révélations alors perdues.

Tout cela eut pour résultat d'abominables fables calomnieuses sur la société mystérieuse d'Ermenonville. Les profanes et les gens mal informés en glosèrent, et il se répandit des bruits extraordinaires sur un cercle de gentilshommes, cherchant la pierre philosophale, ayant des mœurs impossibles, présidé par le chevalier Du Plain, dont on fit un gentilhomme portugais et que ses disciples auraient appelé le Père Éternel. Il aurait été un nouveau comte de Saint-Germain.

Ces fables furent racontées tout au long, comme les dernières nouvelles de Paris, dans le *Courrier de l'Escaut* du 9 mai 1785, avec des histoires d'Albigeois, de Templiers, d'Adamites, d'argent tombant des

nues, etc. Il est probable que le gouvernement de Louis XVI s'en émut, et il semble, d'après les documents, qu'une enquête fut ordonnée. Les auteurs de cette enquête n'eurent pas de peine à découvrir l'inanité de toutes ces calomnies. Le résultat en fut communiqué aux feuilles publiques, et la *Gazette des Pays-Bas* du 30 mai suivant, la *Gazette d'Utrecht* du 3 juin 1785, démentaient énergiquement le récit du *Courrier de l'Escaut*, déclarant que le témoignage « d'un seigneur revêtu d'un caractère public » affirmait qu'il n'y avait à Ermenonville qu'une aimable société de philosophes [1]. Nous pouvons ajouter que cette société avait des préoccupations mystico-scientifiques, qui étaient l'origine naturelle des bruits les plus bizarres, répandus par les profanes et les bavards.

« Calomniez, a dit Voltaire, il en restera toujours quelque chose ». Les récits du

1. Voir lettre du 6 juin 1785. Appendice.

Courrier de l'Escaut passèrent dans la tradition. Gérard de Nerval a raconté que tous les illuminés du XVIIIe siècle furent les hôtes d'Ermenonville : Mesmer, Cagliostro et surtout Saint-Germain. Un autre document transmet les mêmes fables groupées autours d'un fait historique[1]. Le marquis de Lescure, père du général vendéen, fréquentait Ermenonville et il y mourut et fut enterré dans une chapelle de l'église du village[2]. D'après les mémoires de Mme de la Rochejacquelein, sa belle-fille, qui tenait elle-même l'histoire d'un vieux domestique, le marquis de Lescure aurait été empoisonné par son ancien ami, M. de Pl., du moins le vieux domestique en fut persuadé.

L'abbé Barruel, le célèbre auteur de l'*Histoire du Jacobinisme*, qui voyait dans la société philosophique toutes les atrocités

1. *Mémoires de Mme de La Rochejacquelein* (épouse en premières noces du marquis de Lescure), mémoires rédigés par de Barante.

2. *Archives de la mairie d'Ermenonville.*

possibles, et des francs-maçons partout, ne pouvait manquer de relever cette tradition, et de parler de la « Loge d'Ermenonville ». Sur ce point il existe un démenti formel dans les notes personnelles de René de Girardin. Il serait bien étonnant qu'il eût réuni dans son château une loge maçonnique, car voici ce qu'il pensait de la franc-maçonnerie, *à la lumière des doctrines du Contrat Social :* Après avoir dit d'abord que les rites de la maçonnerie sont à peu près les mêmes que ceux de la religion chrétienne, ce qui est un peu hasardé, il ajoute : « Les réunions donnent toujours lieu à quelques actes de bienfaisance, mais cet avantage ne compense pas le mal, qui résulte pour la grande société de l'établissement des petites ; elles lui nuisent toujours et ne peuvent jamais la servir. Ainsi je pense que la sage politique doit écarter d'un État bien gouverné toutes les sectes qui s'enveloppent de ténèbres et qui enseignent leurs doctrines dans l'ombre. Plusieurs États

défendirent les réunions de francs-maçons : ils firent bien ; ceux qui interdiraient toute espèce d'ordres secrets feraient encore mieux. »

Il n'y eut donc pas de « loge d'Ermenonville ». Quant à l'illuminisme, il est plus difficile de se prononcer ; j'ai trouvé dans les notes de René de Girardin, un renvoi à un passage des livres d'Hermès. En outre, on dut, dans son cercle d'amis intimes, se passionner pour toutes les nouveautés scientifiques, en tirer des conclusions prématurées et quelque peu mystiques. Cela nous est révélé par un document fort curieux, le seul souvenir important qui soit resté de la marquise de Girardin, un gros cahier avec une reliure verte.

C'est dommage que nous ne puissions pas, par des lettres ou d'autres notes, connaître plus complètement la psychologie de Brigitte Berthelot de Baye, marquise de Girardin, car son cahier est tout ce qu'il y a de plus curieux et suggestif.

S'il est assez volumineux, les notes sont assez courtes, il reste beaucoup de pages blanches; une vingtaine de pages au plus en trois reprises sont couvertes d'une écriture originale assez peu féminine, et assez difficile à lire. Voici le résumé de ces réflexions métaphysiques.

Elle pose d'abord ce grand axiome, qui semble avoir été pour elle un dogme : « La vérité est une. » Mais pourquoi les hommes ne sont-ils pas d'accord? C'est simple. La vérité et la lumière sont même chose (?). La lumière est dans toutes choses, et la vérité par le fait même. Les objets inanimés comme les hommes renferment ce fluide mystérieux de la vérité-lumière, unique dans son essence, mais dont tout ce qui nous apparaît constitue les enveloppes diverses et plus ou moins grossières. Ainsi le silex que vous frappez renferme la lumière, donc elle est en lui. Dans les expériences électriques l'étincelle jaillit des corps. (Pour la marquise c'est toujours la même chose.)



LA MARQUISE DE GIRARDIN

D'après un portrait. Collection du vicomte de Vaulogé.

Donc toutes choses renferment la lumière, elle est le principe unique. « La lumière est cause de la vie, la vie du mouvement, et le mouvement de la forme. » Cette lumière-vérité est le principe de nos âmes ; notre esprit est un corps de lumière enveloppé de matière visible. Mais c'est pour la marquise un élément sensible absolument comme le courant électrique.

Elle s'efforce de démontrer cela par toutes les expériences électriques ; par exemple, le fait que quand on se tient par la main, celui qui est au bout de la chaîne reçoit la même commotion que celui qui tient les conducteurs. On voit donc que le fluide circule librement dans tous les corps humains, et (curieuse généralisation hâtive) notre âme, notre vie est un fluide semblable. Et c'est bien de la lumière puisque ce même fluide dans la même opération « avec des chaînes de fer » produit des étincelles.

Poursuivons ces rêveries et ces curieuses déductions : Quand cette lumière de la vie

est dans un corps qui ne lui est pas « analogue », une enveloppe qui ne lui convient pas, elle le consume, exemple : le bois qui brûle. De même, quand nos passions nous aveuglent et mettent tout notre être en opposition avec la lumière qui est en nous, notre raison, notre être aussi se consume.

Puis elle étudie les effets divers de la lumière dans ses différentes enveloppes, les métaux indestructibles, mais fusibles, les animaux phosphorescents, etc. (On se perd un peu dans ces songes, fruits de généralisations scientifiques prématurées.)

Voici l'étonnante conclusion du premier chapitre du cahier vert :

« Oubliez tout ce que vous avez lu, qui ne fait dans votre tête que mettre plus d'enveloppes à la vérité; vous examinerez la nature de ses effets dans ce que vous voyez, et vous conviendrez avec les anciens que l'homme est un microcosme. Et alors suivant la chaîne depuis les métaux jusqu'aux animaux, tu reconnaîtras enfin la

différence qu'ils ont avec toi quand ton intelligence te sert de guide. C'est alors que tu commenceras à sentir l'effet de l'invisible sur le visible ; une fois que tu auras senti les premiers coups de l'électricité, c'est alors que tu sentiras l'ordre et l'harmonie de toutes choses, elle s'établira en toi et tu reconnaîtras que la vérité est ton maître, ton Créateur, ton Sauveur, que ce que tu appelles des vérités ne sont que des mots de convention, adoptés par tous les hommes d'un même pays, que la vérité ne peut jamais se voir à nu, que nous ne pouvons parler que de ses œuvres, que c'est dans le recueillement qu'on doit chercher à s'en approcher, puisque c'est Dieu lui-même. »

Dans un *second chapitre* on retrouve les mêmes idées de mysticisme scientifique plus développées.

« Pourquoi l'esprit de l'homme est-il proprement l'homme, et pourquoi l'âme et l'esprit sont-ils la même chose ? »

Parce que l'enveloppe extérieure n'est pas les choses elles-mêmes ; ce que nous pouvons toucher, n'est pas ce qui fait agir le corps; dans la mort, tout ce qui était visible et apparent demeure, le mouvement et la vie ne sont plus.

« Voilà donc une preuve que l'esprit est un corps, que ce corps est lumière, que cette lumière s'est enveloppée de substances analogues à elle. » (!?!?)

« La matière recouvre la volonté du Très-Haut », les choses sont la réalisation spontanée de la pensée de Dieu. Dieu seul a la vie, l'intelligence et la raison, il nous montre tous les jours de quoi réfléchir sur notre existence.

« Si vous ne vous occupez que de la nature morte pour contenter vos passions, et non pour découvrir l'auteur de tout, vous ne devez pas être étonné que la vie et l'intelligence vous abandonne, puisque vous ne cherchez pas la lumière, Dieu ayant départi à l'homme une étincelle de cette intel-

ligence pour remonter jusqu'à lui, si vous préférez la nature sujette au changement, vous ne devez pas être étonné d'en subir les lois. Voilà le libre arbitre de l'homme venant de la vie de l'intelligence, enfin de Dieu vivant. Il (l'homme) a donc une étincelle de la divinité. Puisque cette étincelle a pu s'allier à la nature non intelligente qui est ton corps mortel, tu dois dire aux hommes, que, toutes les fois que tu ne consulteras pas la raison, qui te prouvera sans cesse ce que c'est que l'intelligence, quand il n'est pas gouverné par elle, alors tu dépendras de la nature qui t'entoure. » (*sic?*)

Enfin le troisième chapitre, daté 1792, est une lettre à une citoyenne de ses amies sur la fraternité. C'est la conclusion morale de ces rêveries, écrites au courant de la plume dans les soirées solitaires d'Ermenonville.

Il faut rapporter toutes ses actions à la seule Intelligence.

« Les grandes passions ont été données

à l'homme pour lui donner à réfléchir sur leurs effets, afin que rentrant en lui-même il voie la différence du Créateur et de la créature : que toutes les fois que les actions de la vie n'avaient pas pour objet la seule intelligence (*sic*), nous devenons comme les animaux. C'est ainsi, citoyenne, que passant en revue tous les sentiments, nous verrons visiblement (*sic*) quels sont ceux qui nous écartent de la vérité, ceux qui nous en rapprochent. Prenons l'amour ce sentiment si doux pour les cœurs vraiment purs et si inconnu pour les gens du monde. Nous sentirons bien vite quelle est la loi qui vient de Dieu ou de nous.

« L'Amour est la vie. »

Ainsi songeait l'excellente mère de famille qui, entourée de ses enfants, attendrissait le vieux Jean-Jacques.

CHAPITRE X

LA FIN DE L'ANCIEN RÉGIME

En 1781, la famille de Girardin séjourna un peu plus longtemps à Paris, à cause du mariage d'une des filles du marquis René avec le comte Alexandre de Vassy. Ces amants fanatiques de la nature, restaient à contre-cœur dans la capitale, et le jeune Stanislas a laissé, dans ses *Souvenirs*, une note, écrite à cette époque, où il maudit le[1] « séjour de boue et de fumée de Paris, dont l'air malsain répand à une lieue une odeur si infecte que l'on peut dire que l'on sent Paris bien longtemps avant d'y arri-

1. *Mémoires*, p. 60.

ver... Point de trottoirs, point d'arcades, enfin rien de ce qui pourrait mettre le paisible citoyen à l'abri de ces flots de boue dont l'inondent trop souvent cette foule de chars, que le luxe a multipliés. La partie la plus nombreuse de sa population, celle qui n'a point de fortune, est aussi la plus opprimée... »

Malgré cette horreur de Paris, et cette indignation contre les abus de l'Ancien Régime, les Girardin ne laissaient pas de mener la vie mondaine. Les jeunes gens virent jouer *Marianne* au théâtre mondain de Mme de Montesson, épouse morganatique du duc d'Orléans.

« Le lendemain 18 mars 1781, raconte Stanislas de Girardin, nous sommes allés à Versailles pour la signature du contrat de ma sœur avec M. de Vassy. Nous descendîmes en arrivant chez M. de Ségur, ministre de la Guerre : après avoir obtenu de lui qu'il présenterait le contrat à Louis XVI, nous fûmes dans l'antichambre du roi pour

attendre son lever ; tout y était tendu en violet pour le deuil de l'Impératrice. Après avoir attendu pendant deux mortelles heures, nous eûmes à midi la consolation d'entendre appeler par un gros suisse : la garde-robe ! une demie-heure après, la chambre ! ensuite le contrat ! mais la quantité de monde m'empêcha d'entrer jusques dans la chambre du roi. Dès qu'il eût signé son nom, nous allâmes chez la reine qui, comme femme, nous fit attendre fort longtemps. Nous nous rendîmes ensuite chez Monsieur et Madame, de là chez M. le comte d'Artois, chez M. le duc d'Angoulême ; ce prince n'avait encore que quatre ans ; je me souviens qu'il était enchanté de signer, c'était le seul de toute la famille royale qui eût une écriture lisible. Quand il eut quitté la plume pour reprendre son sabot qu'il avait laissé, nous passâmes chez Mesdames. En sortant de là j'allais avec mon père chez M. de Vergennes, ministre des Affaires étrangères, à qui je

fus présenté et qui nous dit les choses les plus obligeantes. D'un ministre nous passâmes chez un autre pour remercier M. de Ségur et le faire signer. Il nous garda à dîner; il y avait une quantité énorme de monde qui semblait attendre un regard ou un mot du ministre; pour moi je ne soupirais qu'après le dîner, car je mourais de faim; on nous servit un fort grand gala.

« Où chacun malgré soi l'un sur l'autre porté
Faisait un tour à gauche et mangeait de côté. »

Le repas fini, chacun se retira, mais nous n'en étions pas encore quittes; il fallut aller chez le garde des sceaux, notre très cher cousin, M. de Miromesnil. Enfin, nous montâmes en voiture pour retourner chez nous, et je pensais que c'était bien à tort que l'on disait qu'on ne revenait jamais heureux de Versailles, car pour moi j'étais on ne peut plus heureux d'en être sorti[1]. »

1. *Mémoires de Stanislas de Girardin*, p. 64, t. III.

On voit par cet amusant récit de ce contrat de mariage que les hôtes de Jean-Jacques, et les « illuminés » d'Ermenonville faisaient figure à la fin de l'Ancien Régime de grands seigneurs bien en cour. Le marquis René était loyaliste. Il avait écrit, au moment de la première grossesse de Marie-Antoinette, à un cousin italien : « Quoi qu'il en soit, notre reine est grosse et nous nous en réjouissons, fort attachés à la directe[1], comme de raison... »

Ses fils entraient dans l'armée comme il convenait à de bons gentilshommes. Louis, dit « Brégy » passa par l'école militaire ; quant à Stanislas, il fut d'abord cadet gentilhomme au régiment Colonel-Général. Un de ses grands oncles avait eu une compagnie dans les Gardes-Françaises ce qui lui donnait des droits pour entrer dans ce régiment privilégié. Par une de ses parentes, amie du maréchal de Biron, le

1. La branche directe de la famille royale.

marquis allait obtenir une compagnie pour son fils âgé de seize ans, moyennant une somme de 30.000 livres. Mais un incident vint tout brouiller. La reine vint, à ce moment (juin 1780), à Ermenonville. Elle demanda au marquis ce qu'elle pouvait faire pour lui. « Placer mon fils aîné dans les Gardes-Françaises. — Je m'en charge. » Effectivement elle le demanda au maréchal de Biron, avec lequel elle était froidement alors. Il répondit avec embarras, et il déclara au marquis de Girardin : « Si la Reine veut nommer aux places d'officiers vacantes dans mon régiment, elle n'a qu'à s'en faire donner le commandement ; vous avez voulu emporter ce que vous auriez obtenu, maintenant vous ne l'aurez pas[1]. » Stanislas entra donc au Colonel-Général Dragons en garnison à Vitry-le-François. Il passa ensuite dans la Reine-Dragons, enfin à dix-huit ans, il obtint

1. *Mémoires de Stanislas de Girardin*, p. 68, t. III.

le brevet de capitaine dans le régiment de Chartres où il était recommandé par sa tante la marquise de Polignac, intime du Palais-Royal. Ce régiment d'abord à Libourne, fut transféré au Mans, où le 7 juin 1789, les habitants offrirent au jeune capitaine la cocarde tricolore, en lui disant : « Élève de Jean-Jacques, ton patriotisme te rend digne de la porter. » Il fut commandant de la Garde Nationale de la ville et membre du Conseil municipal, et le 7 décembre 1789, on lui décerna le titre de « citoyen du Mans ».

Il obtint à ce moment un congé et ne fut pas rappelé sous les armes pendant la Révolution. Il ne devait rentrer dans l'armée que sous le Consulat et l'Empire. Il commença à l'Assemblée baillagère de Senlis la brillante carrière d'orateur politique et d'administrateur qui ont fait sa célébrité.

Le second fils du marquis, Amable-Ours-Séraphin, le « petit gouverneur » de Jean-

Jacques fut tout différent de l'aîné. Dès son enfance il fut mélancolique et renfermé ; il « fuyait les femmes » par une sorte de crainte anticipée des passions violentes dont il devait souffrir plus tard. Il eut une âme semblable à celle des héros de roman de sa génération, des « Saint-Preux », des « Werther », des « Obermann », des « René ». Misanthrope, très affligé de ses maux réels, mais surtout des chimères de son imagination, le « petit gouverneur » avait hérité de l'âme passionnée du vieillard pour qui il cueillait des fleurs.

Dans des cahiers de maroquin rouge, sur des papiers jaunis, nous avons encore les mémoires de sa courte vie orageuse. C'est en majeure partie une sorte de roman d'amour, où s'intercalent des lettres, par le style et l'accent semblables aux lettres de Saint-Preux, et de Julie d'Etange. C'était même une âme moins résignée que son maître Rousseau, toujours si confiant dans la bonté de la Providence : « Je ne me



AMABLE-OURS-SÉRAPHIN

SECOND FILS DU MARQUIS RENÉ DE GIRARDIN

« LE PETIT GOUVERNEUR » DE ROUSSEAU

D'après une miniature peinte à l'époque de la Révolution.
Collection du marquis de Girardin.

plains plus, écrit-il au plus fort de ses chagrins, je brave tous tes décrets, barbare Destin, accumule tous tes forfaits, mais prends garde de m'anéantir, ta proie t'échapperait. »

Ses dernières crises morales se passèrent sous la Révolution. Il mourut dans la fleur de l'âge sous la Terreur ou après Thermidor. Il suivit les événements révolutionnaires avec une passion toute philosophique. Mais son âme était trop pleine de ses sentiments personnels, pour que les événements pussent l'émouvoir autant que nous pourrions le penser. Il n'écrit sur eux que de courtes notes : les massacres de Septembre lui « soulevèrent le cœur », mais il en conclut que de telles atrocités se commettent parce que l'amour ne règne pas parmi les hommes : « L'amour, écrit-il, est une passion exclusive, par conséquent l'homme véritablement amoureux doit avoir peu de vices. L'amour rend doux, bon, compatissant... » Et plus loin : « Les

sentiments sont les seuls poids qui règlent la balance de la vie. Qu'il est doux d'aimer et qu'il est doux d'être aimé. L'ambition, la vanité, l'orgueil, l'intrigue, toutes les passions, en est-il une qui soit comparable à l'amour. Les sentiments sont les bienfaiteurs ou les bourreaux de l'humanité. »

« Philosophe », comme son père, Amable avait la même manière de se faire un petit dictionnaire avec des pensées détachées d'écrivains célèbres, et quelques réflexions personnelles. Il méditait sur les écrits de Rousseau, de Voltaire, de Montaigne, de Raynal, etc.

Comme tous les gentilshommes d'esprit libéral, le marquis de Girardin vit avec de grandes inquiétudes et de grandes espérances la fin de l'Ancien Régime et les préliminaires de la Révolution. Comment tout cela allait-il finir? Les abus et les désordres de l'État s'accroissaient, le gouvernement se trouvait dans une situation financière inextricable. D'autre part, les désirs de

réforme gagnaient de plus en plus toutes les classes de la société : arriverait-on à réaliser ce gouvernement idéal, d'après les principes de Rousseau, que rêvait le marquis René de Girardin, avec une foi profonde dans son excellence et dans sa possibilité ?

Les abus l'irritaient violemment. Ses droits de propriétaire terrien étaient lésés par la capitainerie d'Halatte, qui assurait un beau territoire de chasse au prince de Condé. Girardin avait construit, dans un coin de ses bois, une cabane de charbonnier, que dominait cette inscription à la « meunier de Sans-Souci » :

CHARBONNIER EST MAITRE CHEZ LUI

Un jour que le prince vint chasser à Ermenonville, le marquis s'arrangea pour être absent. Le jeune Stanislas qui était seul au château suivit la chasse. Le prince lut l'inscription : « Ce serait tout au plus juste, dit-il, si l'on n'était pas en capitainerie[1]. » Le

1. *Mémoires de Stanislas de Girardin.*

fils du marquis philosophe, quoiqu'encore très jeune, prit très mal cette réflexion. Il ne consentit qu'au moment du dessert à assister au déjeuner du prince. Le prince lui ayant offert des fruits, il lui répondit : « Merci, Monseigneur, mais je suis ici chez moi et je me suis fait servir à déjeuner. »

Plus tard le jeune député à l'Assemblée baillagère de Senlis rédigea les réclamations contre les capitaineries, dans les cahiers des Etats généraux. Il le fit avec tant de zèle que le prince de Condé s'en émut. Stanislas de Girardin eut les honneurs de la dernière lettre de cachet ; mais elle fut lancée contre lui trop tard ; il aurait connu le séjour de la Bastille, si la prison d'Etat n'était pas tombée au pouvoir du peuple.

Son père, le marquis René, avait la même indignation contre les chasses royales ou princières, destructrices de toute prospérité agricole dans le territoire des capitai-

neries. Il s'indignait de voir ses paysans ne pouvoir défendre leurs récoltes contre le gibier trop abondant, et les gardes-chasses tirer sur les braconniers, qu'ils surprenaient même en légitime défense de leurs champs.

La situation de l'Etat aux dernières années de la monarchie absolue se compliquait de plus en plus. René de Girardin s'intéressait vivement aux misères des campagnes et aux difficultés de la situation économique du pays. Il faut lui rendre cette justice que personnellement il fit ce qu'il put, et, en 1787, il s'appliqua avec beaucoup de zèle à réparer les maux d'une inondation terrible pour la beauté de ses jardins comme pour les récoltes de ses paysans.

Il espérait de la grande révolution, non comme elle se fit, mais comme il la rêvait, une transformation de la monarchie française d'après cette note qu'il écrivait en marge du *Contrat Social* :

« C'est pourquoi il devient de plus en plus

nécessaire de réduire les princes à des titres de précision exacte, car un délégué ne peut avoir aucune propriété réelle et personnelle au préjudice de ses commettants. »

CHAPITRE XI

LES DÉSILLUSIONS D'UN IDÉOLOGUE

> Barbarus hic ego sum, quia non intelligor illis.
>
> OVIDE.
>
> (Une des devises de ROUSSEAU.)

Dans le calme d'Ermenonville, ou dans ses séjours à Paris, où, ainsi que son fils Stanislas, il fréquenta tous les hommes de la première heure, Sieyès, Mirabeau, Vergniaud, etc., René de Girardin put méditer sur tous les grands événements qui se succédèrent depuis la prise de la Bastille jusqu'à la fuite de Louis XVI à Varennes.

Il fut d'abord enthousiaste, comme toute la France pour les Etats généraux réunis à Versailles. Il s'aperçut bientôt, que l'on ne réaliserait pas son idéal politique. Dès 1789,

il annotait les écrits de Rousseau avec amertume. Soulignant cette pensée du *Gouvernement de Pologne*[1] : « Le second moyen est d'assujettir les représentants à suivre exactement leurs instructions et à rendre un compte sévère à leurs constituants de la conduite de la diète », il ajoutait :

« Ce principe conservateur de la liberté, passe au moment où j'écris, le 2 novembre 1789, pour une absurdité. L'Assemblée Nationale a formellement déclaré qu'elle n'était pas liée par les instructions des constituants. Elle prétend qu'elle est le pouvoir constituant. Je me suis permis de soutenir cette opinion contre quelques-uns de nos modernes législateurs et j'ai passé pour un sot. »

Il faisait parfois une critique de détails à Rousseau ; il rejetait quelques pensées où Jean-Jacques se mettait en contradiction

1. Chapitre VIII.

avec ses propres principes[1]. Quant à ces principes eux-mêmes, Girardin y adhérait avec une ferme foi. Il suivait d'ailleurs son maître dans ce qu'il avait de conservateur et de modéré : « Ne perdons jamais de vue l'importante maxime de ne rien changer sans nécessité, ni pour retrancher ni pour ajouter », écrivait Rousseau. « L'on éprouve bien maintenant (1791), ajoutait Girardin, la vérité de cette maxime; si nos représentants en avaient été imbus, ils ne nous auraient pas tout à coup environné de ruines[2]. »

Le créateur de l'Arcadie d'Ermenonville s'était fait d'après Jean-Jacques un magnifique idéal politique, le règne de la raison et de la justice parmi les hommes, mais il se rendait bien compte de son impossibilité immédiate; tout au moins, aurait-il voulu que si l'on faisait quelques changements,

1. Cela lui arrivait assez souvent, mais moins aux yeux de Girardin qu'aux nôtres.

2. Note au *Contrat Social.*

on tâchât de se rapprocher de son rêve, qu'on se contentât de simples améliorations du gouvernement établi pour s'acheminer très progressivement vers le bien. Aussi condamnait-il avec tristesse les bouleversements sans autre résultat que le déplacement des privilèges et des abus.

Jusqu'en 1792 il espéra encore de la Révolution. A Ermenonville, il fut nommé commandant de la garde nationale. Il donna un banquet aux volontaires dans son château :

« Tous les engagés volontaires d'Ermenonville et des environs, dit un document du temps, ont été convoqués à dîner au château, et ont reçu chacun 25 francs pour frais de route et acquisition de chaussures. M. Albant ajoute que toutes les demoiselles ont été invitées au château par la lettre dont nous donnons la teneur :

Mademoiselle,

Vous êtes invitée à vous réunir ce soir pour embellir le bal que le citoyen Girardin nous donne dans son

salon. C'est au milieu des plaisirs que vous recevrez nos adieux. Partant pour la gloire, à la guerre comme en amour on peut ramasser des lauriers ; c'est le moyen de vous plaire, car les belles aiment les guerriers.

Signé : LÉGER ALBANT[1].

A Paris, Girardin assista régulièrement aux séances des clubs, Jacobins et Cordeliers, tant que ce furent des réunions de parlementaires et de libéraux désintéressés, et que les énergumènes n'y eurent pas conquis la majorité. Il y défendait l'immortel Jean-Jacques, essayant de faire comprendre ses principes, assez bien exprimés selon lui par la Déclaration des droits de l'homme, mais qu'en maintes circonstances beaucoup oubliaient complètement.

Il fit aux Jacobins, en 1790, une motion qui eut beaucoup de succès. Il parla de l'attitude de la France libre en face des rois de l'Europe : N'attaquer jamais (c'eût été un

1. Cité dans l'*Historique des Volontaires de l'Oise, enrôlés pour la patrie en 1792*, par Adolphe Horoy. Paris, 1863, in-8°.

brigandage), dresser la nation armée tout entière contre l'envahisseur, voilà ce que commandait la raison et la justice. Et il y avait, dès 1790, dans ce discours un peu grandiloquent le souffle qui anima les soldats de la Révolution.

En 1791, sentant que le mouvement populaire commençait à tourner mal, il essaya par deux discours, également imprimés ensuite, de préciser son idéal politique : les doctrines du philosophe de Genève. Le 29 mai, il parla sur « l'Institution de la force publique ». Il condamnait l'armée d'Ancien Régime, son esprit de caste et ses vieux soldats, qu'on laissait « pourrir dans la captivité des garnisons ». Les membres de la Société des Droits de l'homme adoptèrent ces propositions, à l'unanimité, et réclamèrent pour les troupes « un uniforme national unique, simple et solide ». On décida l'envoi du discours « à toutes les associations patriotiques, aux départements et aux municipalités de l'empire ».

Son discours le plus important, où il développa son idée maîtresse, fut celui du 7 juin suivant : « Sur la nécessité de la ratification de la loi par la volonté générale. » Il y exposait toute son idéologie sincère et passionnée.

« Dans le grand procès de la liberté contre le despotisme, c'est, ainsi que j'ai eu l'honneur de vous l'exposer dans mon précédent discours, l'institution de la force publique qui est la question de fait, mais la question de droit, c'est la nécessité de la ratification de la loi par la volonté générale..... »

« Ce sentiment divin inné dans l'homme qui établit dans son cœur l'amour de ses semblables comme une émanation de l'amour du Créateur pour toutes ses créatures, la conscience, qui dès qu'on réfléchit fait si bien sentir les vrais rapports des hommes entre eux, est la base de l'ordre moral et, par conséquent, la constitution essentielle, comme les rapports de l'homme

avec l'Auteur de son intelligence est de même la base universelle de la religion.

« Il en est donc de la constitution essentielle comme de la vraie religion ; l'une et l'autre sont nécessairement catholiques, parce que catholique veut dire universel, et que l'universel ne saurait être particularisé, ni séparé par aucune division ni distinction. Le principe divin : Ne faites point à autrui ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fît à vous-même — rassemble également tous les hommes dans un peuple de frères ; il est également le principe universel de tout ordre social, de toute législation, et de toute religion raisonnable. »

A côté de la constitution essentielle il y a la constitution administrative, qu'on en doit bien distinguer. Celle-ci doit être la manifestation extérieure de celle-là. Aussi doit-elle avoir pour base « la ratification par la volonté générale » de toutes les lois. « Ce qui n'est que constitué ne peut prétendre à être constituant. » Girardin parle

de ce « prétendu gouvernement représentatif, tissé par les mains du hasard et les habitudes féodales ».

Il faut donc : « une souveraineté, une volonté, un pouvoir, une force publique, un peuple. » Il faut que toutes les lois votées par les assemblées, soient soumises à un plébiscite, à une ratification par le suffrage de tous les citoyens. Et qu'on ne dise pas que cela est trop difficile : Girardin expliquait en détail que grâce au perfectionnement des diligences et des courriers (qu'eût-il dit des moyens modernes), rien n'était plus aisé.

Il ne fut pas compris ; ses contemporains évoluèrent dans un sens tout opposé à sa magnifique idéologie. Mais on peut se demander de quel côté il y avait plus de conséquence, et qui comprenait mieux la véritable souveraineté du peuple ?

Il se confina donc à Ermenonville, avec la famille de son ami, le chevalier Tautest du Plain. Il y recevait encore des visites :

la duchesse d'Aiguillon, les deux Lameth, les derniers membres d'une société qui disparaissait; puis ce furent les heures sombres et l'inquiétude dans cette campagne si proche de la capitale.

Les hommes de 92 et encore plus ceux de 93 abandonnaient véritablement les pures doctrines du grand homme de l'île des Peupliers. On honorait Jean-Jeacques, on ne parlait que de lui avec enthousiasme, dans le pathos des discours, mais Girardin devait volontiers mettre dans la bouche du « saint » de la Révolution la parole de la *Bible :* Ce peuple m'honore des lèvres, mais son cœur est loin de moi.

On fit plus : on s'en prit à la personne même de l'ami de Jean-Jacques, à son dernier hôte; on suspecta son civisme. En un sens on avait bien raison ; les tyrans d'alors pouvaient bien lui en vouloir jusqu'au fond du cœur : il les condamnait au nom du « maître », dont il possédait encore la dépouille dans ses jardins.

Sous l'influence des bruits extraordinaires, des terreurs qui se répandaient si facilement à cette étrange et terrible époque, les environs d'Ermenonville s'agitaient. On prétendit que Girardin, ce ci-devant seigneur, qui avait eu autrefois un cercle d'amis occupés de sciences bizarres, tramait des complots contre la République. « Ma maison, déclara-t-il, ouverte et transparente comme une lanterne, renfermait, disait-on, une armée prête à fondre sur la contrée. » Il fallut que les municipalités fissent perquisitionner par la gendarmerie pour rassurer les habitants de Nanteuil-le-Haudouin et des environs, affolés par des agitateurs.

« La vertu dort, disait Girardin, et le crime veille sans cesse. » En effet, le 31 août 1793, par un arrêté des représentants en mission dans les départemente de l'Oise et de l'Aisne, transmis par le directoire de Senlis, le maire et le procureur d'Ermenonville se transportèrent au châ-

CHAPITRE VII

L'HÉRITAGE DE ROUSSEAU
LA VEUVE DE JEAN-JACQUES

Rousseau mort, il restait à René de Girardin un legs peu intéressant, la simple et vulgaire Thérèse Levasseur [1], la compagne du philosophe pendant trente-quatre ans, et sa quasi-épouse. Nous avons vu que dans ses dernières paroles, il l'avait en quelque sorte confiée à la bonté de son hôte.

Toute la famille de Girardin d'ailleurs entourait Thèrèse Levasseur de vénération. C'était « l'excellente, la simple et touchante

1. Sur Thérèse, veuve de Rousseau voir l'étude de M. Lenotre, et mon article de la *Revue de Paris* du 15 septembre 1911 dont ce chapitre est extrait. J'ajoute une plus complète documentation à la perspicace étude de M. Lenotre, grâce aux archives privées qui m'ont été ouvertes.

s'était faite, et son résultat était les assassinats et les atrocités sanguinaires. Il avait rêvé l'âge d'or sur la terre, et les républicains qui devaient le réaliser

« Brisaient ses arbrisseaux et ses gentilles fleurs. »

Un dernier chagrin lui était réservé : le transfert de Rousseau au Panthéon[1]. Il semble qu'il laissa faire sans énergiques protestations ; il avait désespéré d'Ermenonville comme de la France ; les habitants avaient été fort peu dévoués pour l'ancien seigneur philanthrope ; ses jardins étaient abîmés par les inondations et les hommes. Cependant, il dut souffrir de cet enlèvement de Jean-Jacques de son île des Peupliers comme d'un dernier outrage à la mémoire vénérée de l'homme de la Nature.

Il se retira dans une ancienne terre, où il avait conservé une maison, et dont le

1. Sur le transfert de Rousseau au Panthéon voir M. Aulard : *La Réaction thermidorienne*, t. II, p. 156.

château appartenait à son meilleur ami Tautest du Plain, à Vernouillet, près de Triel, Seine-et-Oise [1]. Il y passa plus de dix ans dans une retraite absolue.

Il habitait un appartement du château des Tautest du Plain. Dans sa maison, il avait encore des chevaux et des voitures, pour ses courses rares à Ermenonville, ou à son domaine proche de Puiseux. Il dut s'occuper à lire et à méditer. Il fit quelques arrangements dans le joli parc de Vernouillet. Du petit château élevé sur une haute terrasse, on domine les beaux sites des bords de la Seine. Le fond de la propriété est occupé par des bosquets « très Girardin » où bruissent de petits ruisseaux; enfin, véritable souvenir de lui, on y admire un gracieux petit temple de douze colonnes, très pure fabrique Louis XVI.

Quelles ne durent pas être les désillu-

1. Sur ce séjour à Vernouillet, j'ai eu d'intéressants renseignements grâce à mon ami M. Hottot, dont la mère possède le château de Vernouillet.

sions de ce tenace idéologue, si persuadé de la possible réalisatisn de ses rêves les plus idéalistes ! Que pouvait penser de la Terreur, de Thermidor, du Directoire, enfin de ce nouveau César extraordinaire que fut Napoléon[1], l'obstiné disciple de Jean-Jacques ?

Il est vraiment dommage qu'il ne nous ait pas laissé quelques pensées de sa vieillesse songeuse.

Très peu de temps avant de mourir, le 21 mars 1808, il fit son testament. Ce fut le dernier trait d'originalité de cet esprit aux idées personnelles si arrêtées. Il divisait sa fortune d'une façon assez compliquée, et, idée invraisemblable surtout à l'époque du code civil, dans l'intention « de laisser à sa famille une jouissance tranquille et l'intégralité des agréments du domaine d'Ermenonville, auquel il avait employé quarante ans de soins et de dépense », il donnait ce

1. Son fils aîné était l'admirateur de l'empereur et au service du nouveau gouvernement.

domaine indivis à ses trois fils. Tous trois devaient avoir un régisseur commun, leur partageant les revenus, et habiter chacun une partie des bâtiments. Leurs enfants aux termes du testament devaient conserver le même mode de propriété.

Il laissait une fortune encore très considérable, qu'il avait su conserver pendant la Révolution.

Le testament commencé au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, se terminait par cette religieuse invocation[1] :

« Je prierai le meilleur de tous les Pères qu'il daigne accorder à mes enfants une vie tranquille et heureuse en ce monde, et en l'autre autant qu'ils le mériteront par leurs bons sentiments, car sa Toute-Bonté tend toujours les bras à ceux qui le reconnaissent de tout leur cœur et marchent à lui

1. Il y avait au château d'Ermenonville une chapelle, où les disciples de Rousseau entendaient la messe. Le marquis de Girardin avait pour chapelain un moine brigittain, qui, resté seul dans le prieuré de Saint-Sulpice, s'était fait l'aumônier du seigneur d'Ermenonville.

dans les voies de la justice, de la droiture et de la loyauté. »

Le 20 septembre 1808, mourut à Vernouillet le plus remarquable idéologue du XVIIIe siècle ; peu soucieux des gloires de l'Empire qui à ce moment étonnaient le monde, il était un homme du passé, l'homme d'un rêve irréalisé, et sans doute irréalisable, le rêve de la parfaite justice politique.

Suivant son désir il fut enseveli dans le petit cimetière de Vernouillet à côté de son ami Tautest du Plain. Depuis on transporta toutes les tombes dans un nouveau cimetière. La pierre funèbre du marquis René de Girardin, ou plutôt celle qui doit être la sienne, est rongée, et l'inscription est effacée. Mais, quand nous le vîmes par une belle journée de printemps, l'enclos où il repose était tout parfumé de lilas et garni de pervenches fleuries, les pervenches aimées de Jean-Jacques.

BIBLIOGRAPHIE

I

SOURCES MANUSCRITES

1° *Pièces d'état-civil* :

Archives Marquis de Girardin ;
— Vicomte de Vaulogé ;
— Mairie d'Ermenonville (Oise) ;
— Mairie de Vernouillet (Seine-et-Oise) ;
— Mairie de Puiseux (Seine-et-Oise) ;
— Mairie de Plessis-Belleville (Oise).

2° *Comptes de maisons, inventaires et papiers d'affaires* de René de Girardin.

3° *Journal manuscrit de Stanislas de Girardin* (qui a servi à la rédaction des mémoires imprimés).

4° *Correspondances diverses, brouillons de lettres, pièces documentaires, notes et livres annotés* de René de Girardin.

5° *Dessins, plans et projets pour Ermenonville* à

l'encre et aux crayons avec des notes de René de Girardin. *Archives du marquis de Girardin.*

6° *Carnet de dessins* (attribué par nous à Stanislas de Girardin enfant) : fabriques d'Ermenonville et petits paysages de fantaisie, appartenant au prince Léon Radziwill.

7° *Papiers de Louis de Girardin* (Brégy) *et d'Amable de Girardin*, appartenant au vicomte de Vaulogé.

8° Manuscrit de l'abbé Gabriel Brizard : *Pèlerinage d'Ermenonville.* Bibliothèque de l'Arsenal manuscrit 6099, t. XLIV.

9° Deux cahiers de notes recouverts de parchemin de missel: *Comptes et mémoires*, *relevé des inscriptions des jardins* par le maître d'école Harlet. Mairie d'Ermenonville.

10° *Documents sur la famille de Girardin à Puiseux*, communiqués par M. Thomassin à Puiseux (Seine-et-Oise).

II

SOURCES IMPRIMÉES

de Girardin (René). — *De la composition des paysages sur le terrain ou des moyens d'embellir la nature autour des habitations, en y joignant l'utile à l'agréable*, etc., Genève et Paris, 1777, in-8°, 4 éditions, dernière 1805, traduit en anglais et en allemand.

Motion faite par René de Girardin à l'Assem-

blée des amis de la constitution. Imprimerie nationale (1790).

Discours sur la nécessité de la ratification de la loi par la volonté générale (7 juin 1791).

Discours sur l'institution de la force publique par René Girardin, commandant de la garde nationale d'Ermenonville, prononcé à la séance du 29 mai 1791 de la Société des Droits de l'homme et du citoyen, imprimé suivant le vœu de cette société.

Moyens de remédier à la rareté du numéraire, 28 mai 1791. Imprimerie du Creuset, rue Saint-Martin.

Observations sur les eudiomètres publiés dans le journal de physique de Rozier.

de Girardin (Stanislas). — *Mémoires-journal et souvenirs*, Paris, 1828, 4 vol. in-8, t. III.

de Bohm (Mme, née Girardin). — *Les Prisons en 1793*, Paris, 1830, in-8.

OUVRAGES GÉNÉRAUX ET MÉMOIRES

Morel (J.-M.). — *Théorie des jardins*. Paris, 1776, 2 vol. in-8.

Le Rouge. — *Plans et vues de jardins anglo-chinois, recueil d'estampes*. Paris, 1775-88, 20 cahiers in-f°.

Hirschfeld (C.-C.-S.). — *Théorie de l'art des jardins*, trad. de l'allemand par F. de Castillon fils. Amsterdam-Leipzig, 1779-1785, 5 vol. in-4°.

DELILLE (Abbé J.). — *Les jardins* poème. Paris, 1782, in-8°.

LEZAY-MARNÉSIA (C.-F.-A., marquis de). — *Essai sur la nature champêtre* poème. Paris, 1787, in-8°.

LIGNE (Le prince de). — *Coup d'œil sur Belœil et sur les jardins des autres*. Bruxelles et Belœil, 2 vol. in-8°, 1795.

LABORDE (Le comte A. de). — *Description des nouveaux jardins de la France et de ses anciens châteaux*. Paris, in-f°, 1808.

FORTAIR. — *Discours sur la vie et les œuvres de J.-M. Morel*, Paris, 1813, in-18°.

PANSERON. — *Recueil de jardins anglo-chinois et autres*. Paris, 1785, in-4°. *Recueils de planches*.

DE LA ROCHEJACQUELEIN (Mlle). — *Mémoires rédigés par de Barante*. Paris, 1889, in-8°, t. I, p. 18.

BARRUEL (Abbé). — *Histoire du Jacobinisme*, t. V, p. 76, Londres, 1797 et années suiv., 5 vol. in-8°.

D'OBERKIRCH (Mme). — *Mémoires*. Paris, 1853, in-12°.

NEUILLY (Comte de). — *Souvenirs et correspondance*. Paris, 1865, in-8°, p. 140.

FRÉNILLY (Baron de). — *Souvenirs* 1768-1828, publ. par Arthur Chuquet. Paris, 1908, in-8°.

BESNARD (F. Y.). — *Souvenirs d'un nonagénaire*. Paris, 1880, 2 vol. in-8°, t. II, p. 8.

COURCHAMPS (Comte de). — *Souvenirs de la marquise de Créquy*, apocryphe. Paris 1834-35, 7 vol. in-8°.

YOUNG (Arthur). — *Voyage en France*. Paris, 1793, in-8°.

DE LA BORDE (J.-B.). — *Description générale et particulière de la France*. Paris, 1781-96, 12 vol. g. f. (Ile-de-France).

LABOUR (F.). — *Le retour à la nature au XVIIIe siècle*, J.-J. Rousseau à Ermenonville. Paris, 1882, in-8°.

MORNET (D.). — *Le sentiment de la nature en France de J.-J. Rousseau à Bernardin de Saint-Pierre*. Paris, 1907, in-8°.

DE GIRARDIN (Marquis Fernand). — *Iconographie de J.-J. Rousseau*. Paris, Eggiman, 2 vol. in-8°.

LEMARIÉ. — *Ermenonville ancien et moderne*, pet. in-18°. Dammartin, impr. Lemarié.

DE NERVAL (Gérard). — *Les filles du feu. Sylvie.*

DESCRIPTIONS D'ERMENONVILLE

DE GIRARDIN (Stanislas). — *Promenade et itinéraire des jardins d'Ermenonville*, planches (d'après les dessins de René de Girardin, sa famille) par Mérigot, 1786, in-8°, réimpression, 1811.

Série de vues coloriées par VILLENEUVE, très rare.

GAZIER. (G.). — *Manuscrit de l'architecte Paris*, Besançon, bibliothèque collect., Paris, 8e. *Promenade à Ermenonville et récit de la mort de Rousseau. Revue d'histoire littéraire de la France*, 1906, p. 101-109.

LETOURNEUR. — *Voyage à Ermenonville*, écrit après la mort de Rousseau, Paris, 1788, in-8°.

X. — *Lettre écrite par une jeune dame à son retour d'Ermenonville à l'une de ses amies à la campagne*, Amsterdam, 1780, in-8°.

BRARD. — *Le Réveil de Jean-Jacques Rousseau ou particularités sur sa mort et sur son tombeau*, Genève, 1783, in-8°.

CASSINI (Le comte de). — *Voyage à Ermenonville raconté à M. de Mayer*. Recueil amusant des voyages en vers et en prose. 3e vol., Paris, 1787, petit in-12.

J. MICHAUD (de l'Ac. franç.). — *Ermenonville ou le tombeau de Jean-Jacques Rousseau. Décade philosophique*, 1794, in-8°, t. III, p. 105.

THIÉBAUT DE BERNEAUD (Arsène) [1]. — *Voyage à Ermenonville*, contenant des anecdotes inédites sur Jean-Jacques Rousseau, etc., Paris, 1798, in-12, puis 1819 et 1826.

DAMIN. — *Le voyageur curieux et sentimental*. Toulouse, 1800, in-8°.

J.-B.-E.-B.-S. (Jean-Baptiste-Étienne-Benoit SOREAU). — *Voyage à Ermenonville*, le 4 juillet 1783, Paris, 1808, in-18.

X. — *Voyage dans le département de l'Oise*. Paris, an IV, 1798, in-8°.

DE GENLIS (Mme). — *Voyages poétiques d'Eugène et d'Antonine*, chap. VI. Paris, 1816, in-12°.

1. Le plus ampoulé des cœurs sensibles de la fin du XVIIIe siècle. Bibliothécaire à la Mazarine.

WARDEN (consul des États-Unis). — *Recollection of a voyage to Ermenonville, Mortefontaine*, etc. New-York, 1811, in-18°.

FAYOLLES. — *Description d'Ermenonville*. Paris, 1811, in-8°.

X. — *Lettre à Sophie*. Caen et Paris, 1813, in-8°.

X. — *Voyage à Ermenonville*, poème en trois chants (par A.-J.-P.-L. Cohen), Paris, 1814, in-18°.

Lettre à Jennie sur Montmorency, Ermenonville, etc.

Voir aussi les ouvrages modernes sur les jardins d'Alphand et Ernouf, d'Edouard André, Charles Blanc, etc.

SÉJOUR ET MORT DE ROUSSEAU

LE BÈGUE DE PRESLE. — *Relation et notice des derniers jours de Jean-Jacques Rousseau par Le Bègue de Presle avec une addition de G. H. de Magellan*, gentilhomme portugais. Londres, 1778, in-8°.

BRARD. — *Le Réveil de Jean-Jacques Rousseau ou particularités sur sa mort et sur son tombeau*. Genève, 1783, in-8°.

DE STAEL (Mme). — *Lettres sur les ouvrages et le caractère de Jean-Jacques Rousseau. Dernière édition augmentée d'une lettre de Mme de Vassy, née Girardin*, 1778, in-8°.

X. — *Réponse à la réponse de M. de Champcenetz au sujet de l'ouvrage de Mme de Staël*, s. l. n. d., in-8°.

Aux Champs-Elysées, ce premier avril, remer-

ciements de Jean-Jacques Rousseau à Mme de Staël, s. l. n. d., in-8°.

Réponse aux lettres sur le caractère et les ouvrages de Jean-Jacques Rousseau. Genève, 1789, in-8°.

Courtes répliques à l'auteur d'une longue réponse (par Mme la baronne de Staël). Genève, 1789, in-8°.

BARRUEL-BEAUVERT. — *Vie de Jean-Jacques Rousseau.* Londres et Paris, 1789, in-8°.

X. — *Recueil de pièces relatives à la motion faite à l'Assemblée nationale au sujet de Jean-Jacques Rousseau et de sa veuve.* Paris, 1791, in-8°.

CORANCEZ. — *De Jean-Jacques Rousseau. Extrait du Journal de Paris.* Nos 251, 256, 258, 259, 260 et 261 de l'an II.

D'ESCHERNY. — *Mélanges.* Paris, 1809, in-12°.

MUSSET-PATHAY. — *Histoire de la vie et des œuvres de Jean-Jacques Rousseau*, Paris, 1834, in-8°.

DE GIRARDIN (Stanislas). — *Lettres à Musset-Pathay.* Paris, 1824, in-8°.

Réponse de Musset-Pathay. Paris, 1824, in-8°.

Sur la question de la mort de Rousseau, ouvrages postérieurs intéressants.

CHÉREAU (Achille). — *La vérité sur la mort de Jean-Jacques Rousseau.* Paris, 1866, in-8°.

MORIN (Dr). — *Essais sur la vie et le caractère de Jean-Jacques Rousseau.* Paris, 1851, in-8°.

MERCIER (Dr). — *Maladie de Jean-Jacques Rousseau.* 1859, in-8°.

Sur Thérèse Levasseur.

LENOTRE. — *Vieilles maisons, vieux papiers*, 4e série.

MARTIN-DECAEN (André). — *Revue de Paris*, 15 septembre 1911, d'après les documents inédits des archives du marquis de Girardin et du baron Morand.

Sur René de Girardin pendant la Révolution. Voir les ouvrages de M. Aulard : *Les orateurs de l'Assemblée nationale* (article sur Stanislas de Girardin). *La Société des Jacobins*, *la Réaction Thermidorienne*, récit de la translation de Rousseau au Panthéon.

Sur Jean-Jacques Rousseau, un ouvrage récemment paru :

PLAN (Pierre-Paul). — *Jean-Jacques Rousseau raconté par les gazettes de son temps*, travail fait dans une beaucoup plus large mesure par René et Stanislas de Girardin, 4 vol. Recueils de journaux sur Jean-Jacques Rousseau. Archives marquis de Girardin.

APPENDICE

ACTE DE NAISSANCE DE RENÉ DE GIRARDIN

Paroisse Saint-Eustache

Extrait du registre des actes de naissance de l'an 1735.

Le vendredi vingt-cinq février mil sept cent trente cinq fut baptisé René Louis, né d'aujourd'huy, fils de messire Louis Alexandre Girardin de Vauvré, chevalier, conseiller du Roy en ses conseils, maître des requêtes ordinaire de son hôtel, et de dame Anne Catherine Hatte, son épouse, demeurants rue de Richelieu. Le parain (*sic*) Messire René Hatte, conseiller du Roy en ses conseils, secrétaire du Roy et greffier en ses conseils d'État et privé, la maraine (*sic*) dame Louise Bellinzany, veuve de messire Jean Louis Girardin de Vauvré, conseiller d'État.

Signé :

Bellinzany de Vauvré, Hatte, Girardin de Vauvré.

Inventaire des Registres de l'état civil de Lunéville (1562-1792), par le lieutenant Ch. Denis. Nancy. Imp. Berger, Levrault et Cie, 1899, série G. G., section 2, n° 51.

1761 — 20 avril — Mar. de Messire René Louis, chevalier ci-devant capitaine de Dragons dans le R^gt^ Royal, l'un des chefs de brigade des gardes du corps du roi de Pologne, fils de Messire Louis Alexandre de Girardin de Vauvré, chevalier sgr. de la Cour des Bois et autres lieux ; conseiller du Roi en ses conseils, et maître des requêtes honoraire de son hotel et de dame Catherine Hatte, de la paroisse Ste Marie-du-Temple de Paris à cause de la résidence paternelle, et de celle de Clichy la Garenne à cause de sa résidence personnelle, avec d^elle^ Brigitte, Adélaïde, Cécile, fille mineure de messire François Berthelot, chevalier, baron de Baye, maréchal des camps et armées du Roi T. C., commandeur de St Louis, capitaine commandant les deux compagnies de gentilshommes, cadets du roi, grand bailli d'épée au bailliage royal de St Dié, et de dame Elizabeth Riault de Curzay.

Ben. nupt. donnée par messire Pierre de Lattaignant, prêtre du diocèse de Paris, conseiller-clerc au Parlement dudit Paris, en présence du roi Stanislas Leczinski, des seigneurs et dame de sa cour qui ont signé avec les conjoints.

Lettre sur le résultat de l'enquête sur les illuminés d'Ermenonville.

Paris, 6 juin 1785.

Au M[quis] de Girardin.

J'ai eu connaissance, monsieur, de tous les propos qu'on a répandus sur la société d'Ermenonville, et quoiqu'à la manière dont on les a fait circuler, et aux circonstances dont on a affecté de les accompagner, on ait bientôt dû n'y apercevoir que des récits fabuleux et supposés, néanmoins, j'ai cherché à en approfondir le fondement et la cause avec toute l'exactitude qui m'a été prescrite. Les recherches que j'ai fait faire, à ce sujet, tant à Paris qu'à Ermenonville m'ont fait bientôt reconnaître, qu'il n'y avait que de la calomnie dans ces bruits, auxquels, un événement qui ne pouvait avoir aucun trait à la société d'Ermenonville, a donné lieu. Si des rapports, quoique hazardés par des esprits méchants, ont été distribués dans des cercles et dans quelques papiers publics, bientôt l'invraisemblance suivie de la conviction a dissipé l'illusion. J'ai vu par les informations les plus scrupuleuses qu'il n'existait dans la société d'Ermenonville, qu'une décente et honnête réunion de deux familles et de quelques amis, composée de personnes respectables par leur âge, leur mérite, et leurs qualités.

S'il pouvait exister encore dans quelques esprits l'impression de ces propos incroyables, par leur nature et par leur absurdité, je vous livre monsieur pour les combattre et pour les repousser, l'opinion de

beaucoup de personnes plus justes et mieux estimées. J'y joindrai comme bien instruit le sentiment dont m'a pénétré le résultat des recherches que j'ai fait faire : j'aurais voulu, en reconnaissant l'absurdité et la méchanceté de ces faux bruits, pouvoir parvenir à en découvrir les auteurs, mais les méchants se plaisent à faire le mal dans les ténèbres. Cette réponse à la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire est le témoignage de la vérité ; je me suis fait un devoir de vous le rendre, quoiqu'il n'en soit plus besoin aujourd'hui que l'erreur est dissipée. Je le reporte à votre société comme à vous-même, mais je dois vous prier de ne lui pas donner une authenticité et une publicité qui ne sont plus nécessaires et qui pourraient donner un nouvel essor à la calomnie.

J'ai l'honneur d'être avec un respectueux attachement, etc.

Signature illisible.

L'auteur de cette lettre est évidemment un personnage public chargé de l'enquête.

Mandat d'arrestation de la marquise de Girardin
3 septembre 1793.

Département de l'Oise district et commune de Senlis, du 4e jour de sanculottide, an second de la république, une, indivisible et impérissable.

Comité de surveillance révolutionnaire
de la commune de Senlis.

LIBERTÉ ÉGALITÉ

Motifs d'arrestation de Cécile Berthelot, dame René

Girardin (détenue à Ermenonville, le 3 septembre 1793) en vertu d'un arrêté d'Isorée et Collot-Derbois, représentant du peuple, dans le département de l'Oise et Laine (*sic*). Ses liaisons sont avec ses enfants et avec leur famille et ne lui connaissent aucun civisme (*sic*).

Signé : LABAIDE, *Président* ; DESROYNES, *Secrétaire.*

Certificat de résidence à Vernouillet 8 germinal an III.

Nous soussignés, maire et officiers municipaux, agent national des membres du conseil général de la commune de Vernouillet, sur l'attestation des citoyens: Hélien Aubrun, Jean-Baptiste Bourson et François Métivier, tous domiciliés dans cette commune, que le C^en^ René Louis Girardin père, âgé de cinquante neuf ans, vivant de son bien, de la taille de cinq pieds quatre pouces, cheveux, sourcils et yeux bruns, nez long, bouche et menton ordinaire, front moyen et visage oval (*sic*), réside sans interruption en cette commune, maison appartenant au citoyen Tautest, depuis le quartidy complémentaire deuxième année jusqu'à ce jour.

Fait en la maison commune, le huit germinal an troisième de la République en présence du certifié, etc.

Acte de Décès de R. L. Girardin.

Du mardi 20 sept. l'an 1808 — acte de décès de René Louis Girardin, ancien brigadier des armées du

Roy, âgé de soixante treize ans révolus né à Paris, 24 février 1735 propriétaire domicilié en ce lieu, décédé ce jourd'huy à 6 heures du matin en cette commune, fils de Louis Alexandre Girardin de Vauvré et d'Anne Catherine Hatte son épouse, époux de Brigitte Adélaïde Berthelot de Baye survivante.

Sur la déclaration à moi faite par Messieurs Alexandre François Louis de Girardin, âgé de quarante et un ans, membre du corps législatif, domicilié à Ermenonville département de l'Oise, fils du défunt, et Anne Nicolas Doublet de Persan, agée de cinquante quatre ans propriétaire domiciliée en ce lieu, amie du défunt et ont signé.

Constaté par moi Louis François Berson, maire de Vernouillet, faisant les fonctions d'officier public de l'état civil, soussigné :

A. Doublet de Persan.

L. de Girardin.

L. Berson, *Maire.*

LE JEUNE INCONNU[1]

Une curieuse aventure d'Ermenonville, un des coins romanesques de ses jardins pouvaient être difficilement mentionnés dans les chapitres du présent livre. C'est l'histoire d'un jeune homme qui, le 2 juin 1791 se tua, « nouveau Werther », dans la prairie Arca-

1. Voir sur ce sujet : Grand-Carteret, *J.-J. Rousseau jugé par les Français d'aujourd'hui*, Paris, 1890, in-8°. Chap. VII. Un petit fils de J.-J. Rousseau.

dienne. Sous le feuillage épais, près des ruines de l'Ermitage, les vieilles pierres de sa tombe ont été relevées, il y a quelques années. Voici exactement son épitaphe aussi sentimentale que rustique :

> L'amoure (*sic*), je le sens,
> A fait ton malheur,
> On ne tient plus à vie
> Quand on a plus.....
> 1791.

Nous donnons les documents originaux sur cette triste aventure, qui fit tant broder certaines imaginations. On vit en ce jeune homme un fils de Rousseau ; il parut sur lui un roman à Berlin, etc... [1].

Extrait du registre
du greffe de la municipalité d'Ermenonville.

L'an mil sept cent quatre vingt-onze le vendredi 3 juin avant midi.

A la voix publique, qu'il y avait un cadavre gisant lieu dit la grotte de verdure, Reserve de ce lieu d'Ermenonville.

Nous officiers municipaux, etc... sommes transportés tous au dit lieu, ou nous avons trouvé ledit cadavre, de figure d'homme, de l'âge d'environ trente ans, cheveux châtain, court, plat (*sic*), habit bleu de drap, gilet de drap gris, boutons d'acier guioché, culotte de drap uni de même couleur sans doublure, un canneçon

1. Voir à ce sujet le livre de M. Grand-Carteret.

de toille, paire de bas de coton, bottes molles, un mauvais chapeau rond, chemise de toille, boutons à manches montés en argent, boucles à jarretières d'acier, lequel cadavre nous a paru être de six pieds de haut, étendu les jambes croisées... ayant un pistolet anglais à pompe de cuivre... non chargé ; une badine de jond (*sic*) marin à petite pomme d'ivoire à côté dudit cadavre. Sous sa tête sur ledit gazon s'est trouvé une balle de plomb du calibre dudit pistolet ; dans la poche de son habit s'est trouvé un écritoire de corne, deux plumes et un canif dedans, une paire de gands (*sic*) mauvais, de peaux de mouton couleur carmelitte (*sic*), dans les poches de la veste s'est trouvé un couteau, un moule de fer servant à faire des balles de plomb, une tabatière d'écaille fondue, paysage en médaillon, dans les goucets de la culotte... une lettre cachetée pour M. de Girardin.....

(Enquête, autopsie, exposition du cadavre le 4 juin, sans résultat pour découvrir son identité.)

Le lundi 6 juin il est procédé par les officiers municipaux, conformément au désir exprimé dans un papier trouvé dans les poches du jeune homme, à la distribution de ses effets à deux vieillards : Nicolas Briot, Jean Charles Riché.

Ensuite la teneur de la dite lettre adressée à M. de Girardin.

2 juin 1791.

Monsieur

Il m'est impossible de vous dire tout à fait le sujet de ma mort ; d'ailleurs je ne le pourrais pas. Je suis

dans un état trop violent pour être précis et supporter la méditation. Ainsi donc je vous supplie, au nom de ce qui est le plus cher à votre cœur, de me faire enterrer sous quelque épais feuillage, dans un de vos admirables jardins. Gardez-vous bien de croire, monsieur, que le motif qui m'a porté à cet attentat, soit une suite de vols, de brigandages, de noirceurs; car de pareilles actions furent de tous temps détestées de mon cœur, et n'entrèrent jamais dans mes principes. On trouvera cette malheureuse victime de l'amour et d'une extrême sensibilité, aux environs de cette île si chérie des âmes sensibles où repose le célèbre Rousseau, etc.....

Je suis d'une naissance la plus obscure, je ne sais rien, je ne fus rien que trompé, trahi de toutes parts. Devenu misanthrope depuis fort longtemps, j'étais comme un fou qui boude contre le genre humain, sans cependant cesser d'être bon dans l'âme, ni d'observer les règles des honnêtes bienséances. J'ose dire même à haute voix, m'être toujours conduit parmi les hommes suivant la marche de l'honneur. Je n'étais d'aucun pays, toutes les nations m'étaient indifférentes, j'errais en vrai cosmopolite sur ce vaste univers. Partout où je voyais la belle nature, des bois, des coteaux, de belles prairies, je me trouvais chez moi parmi mes amis.

Vous me demandez, monsieur, de quelle religion j'étais. Voici : d'aucune; j'estime le but de toutes, mais d'une manière bien différente de celle des hommes. .

Je vous prie, monsieur, ne refusez pas une sépulture aux lieux que vous demande un malheureux rêveur mélancolique, qui peut-être n'aurait pas été indigne

de votre grand cœur, s'il avait eu l'honneur d'être connu de vous...

Ne me jugez pas trop sévèrement... etc.

(Sur l'enveloppe) :

Je prie au nom du ciel, tous ceux à qui cette lettre tombera entre les mains, de la faire tenir le plus tôt possible à Monsieur le marquis de Girardin...

Hommes ignorants et à préventions, écartez-vous de ce spectacle, ce n'est pas vous à qui je m'adresse, c'est à un sage qui connaît les passions des hommes et les différentes positions du cœur humain. C'est ce grand homme, s'il se trouve que je prie on ne peut pas davantage ; que mon corps ne soit pas enterré avant que M. le marquis de Girardin ait pris la lecture de cette lettre.

Délivré conforme à l'original.

NICOLAS HARLET, *greffier.*

NOTE

Frais funéraires d'un homme inconnu.	6 livres.
Visite de chirurgien	3 —
Fossoyeur	6 —
Pour porter aider et remplir la fosse.	6 —
Bierre pour façon seulement	3 —
Au sieur Berisset pour deux journées de nourriture du déffunct.	6 —
	27 livres.

Du 6 juin délivré le contenu du présent mémoire.

N. HARLET.

Tous ces documents communiqués par le marquis de Girardin.

Ermenonville et Gérard de Nerval.

Jusqu'à nos jours pendant tout le XIXe siècle, les charmantes créations rustiques, de la fin du XVIIIe siècle, où se reflétaient si bien la finesse du goût, les puérilités, l'âme troublée et le romantisme de toute cette génération ont trouvé peu d'admirateurs. Les hommes de l'école d'Alphand, les lecteurs de Charles Blanc méprisaient cet art délicat, et ne savaient voir que les plus médiocres côtés : les enfantillages des fabriques et des inscriptions.

Un des plus délicats parmi les romantiques comprit, il y a longtemps, le charme d'Ermenonville. Elevé dans le petit village de Montagny, ayant parcouru tous les environs, et placé dans les jolis sites de l'île de France des romans, où il reste un peu de l'âme de Greuze et de Rousseau, il a laissé sur Ermenonville et les souvenirs de René de Girardin une ou deux pages exquises, pénétrées du sentiment le plus délicat de ce passé; ses notes, dans *Sylvie*, sur le rond-point de la danse, le temple de la Philosophie, et le tombeau de Rousseau resteront la meilleure littérature sur mon petit village. Ermenonville fut donc à la fois la terre d'élection du classicisme finissant, des admirateurs de Virgile, de Théocrite, du Poussin et du Lorrain, et en même temps il flotte encore sur les paysages créés par Girardin, les plus pénétrants souvenirs de l'âme romantique, les souvenirs du vieux Jean-Jacques et du jeune Gérard de Nerval.

TABLE DES GRAVURES

TABLE DES CHAPITRES

CHAPITRE VI

CHAPITRE VII

CHAPITRE VIII

CHAPITRE IX

CHAPITRE X

CHAPITRE XI

ÉVREUX, IMPRIMERIE CH. HÉRISSEY, PAUL HÉRISSEY, SUCC^r